

Entre chien et loup, par A. de Pontmartin



Pontmartin, Armand de (1811-1890). Entre chien et loup, par A. de Pontmartin. 1866.

JEAN RAYMOND 1965

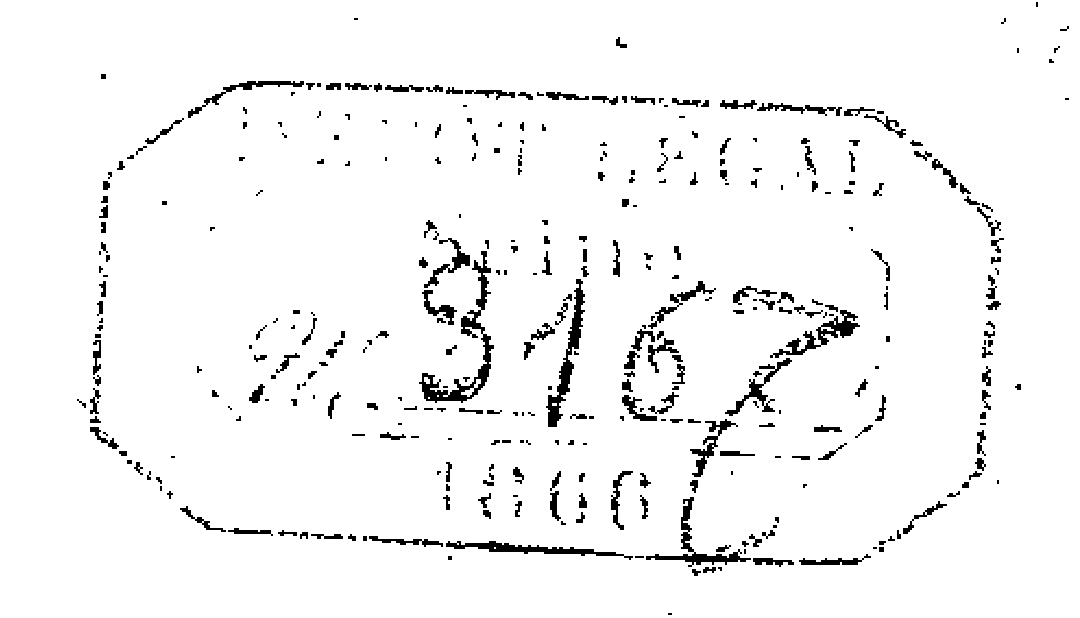
BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

ENTRE CHIEN ET LOUP



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1866



ENTRE CHIEN ET LOUP



CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface. 1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition. . . . . 1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 —
Nouvelles Causeries du samedi, 2e édition. . . . . 1 —
Dernières Causeries du samedi, 2e édition. . . . . 1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 —
Nouvelles Semaines littéraires. . . . . 1 —
Dernières Semaines littéraires. . . . . 1 —
Nouveaux Samedis. . . . . 2 —
Le Fond de la coupe, nouvelles. . . . . 1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, 5e édition. . . . . . . 1 —
Entre chien et loup. 1 —
Contes d'un planteur de choux, nouvelle édition. . . . . . 1 —
Mémoires d'un notaire, 3e édition. . . . . 1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition. . . . . 1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition. . . . . 1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition. . . . . 1 —
Les Bruleurs de temples, nouvelle édition. . . . . 1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

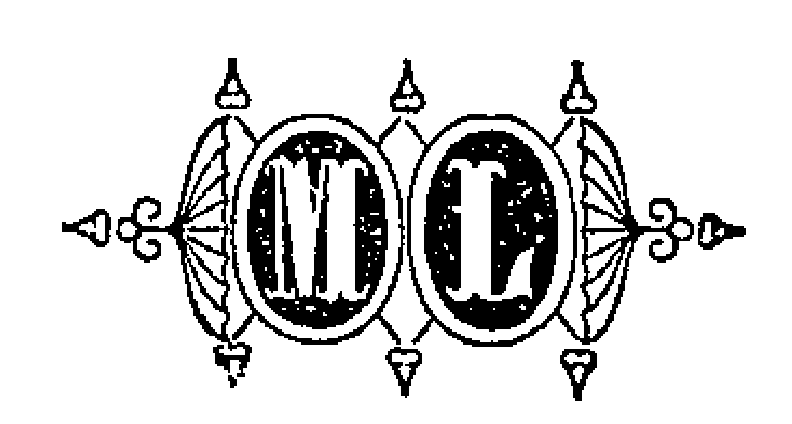
ENTRE

CHIEN ET LOUP



PAR

A. DE PONTMARTIN



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1866

ENTRE
CHIEN ET LOUP

I

A mesure que le vieux Paris s'efface et que le nouveau déploie ses merveilles, il est naturel que l'imagination réagisse contre cette immense débâcle de toutes les poésies du passé. Il n'y a pas de cordeau pour le rêve, et la fantaisie refait à sa guise ce que le marteau démolit. Plus les boulevards s'allongent, plus les rues s'élargissent, plus les maisons s'alignent, plus leurs façades neuves rivalisent de monotonie et de

blancheur, plus aussi les souvenirs et les songes, ces pâles oiseaux de nuit, viennent battre de l'aile à cette mince cloison qui sépare, dans notre cerveau, le monde des chimères du monde des réalités. Les métamorphoses parisiennes sont une vraie révolution, et toute révolution, on le sait, a ses proscrits et ses émigrés.

Supposez un vieillard, rêveur, poëte ou artiste en son temps, contemporain des premiers récits d'Hoffmann et des promenades de Victor Hugo à travers la Cité ou la cathédrale du moyen âge : il revient à Paris après de longues années d'absence; il regarde autour de lui, et se demande avec angoisse si l'âge a obscurci sa vue ou s'il est le jouet d'un cauchemar. Le berceau de son enfance, le théâtre de ses plaisirs, le nid de ses amours, le refuge de ses chagrins, tout a disparu : il ne sait plus même où loger ses regrets : il lui semble que son exil recommence sur les lieux mêmes où il vient de finir : c'était son corps qui n'avait plus de patrie ; maintenant, c'est son âme. Là où il ne se croyait qu'absent, il se reconnaît

étranger. Bien des images perdues au fond de sa pensée s'y réveillent pour y mourir encore ; bien des liens qui s'étaient détendus se resserrent un moment pour se briser à jamais. Ce quartier, cette rue, cette maison, cet escalier, cette chambre, autant de figures aimées, devenues des visages indifférents : s'ils ont encore des larmes dans les yeux ou des sourires aux lèvres, ces sourires et ces larmes sont pour d'autres que lui.

Un aimable moraliste a écrit : « Quand un jeune homme se plaint d'être malade, on doit lui dire : — Contez-nous vos peines ! Quand un vieillard nous dit qu'il est triste, il faut lui demander : — Quel mal souffrez-vous ? » — En effet, notre vieil émigré, que nous appellerons, si vous le voulez, le chevalier Tancrède, ne tarde pas à tomber malade : sombre, pessimiste, morose, de plus en plus envahi par le froid et l'obscurité du soir, il associe, dans le cadre étroit qu'enveloppent les rideaux de son alcôve, les fantômes du passé aux souffrances du présent, la

miniature d'une vision dantesque à l'ébauche d'une rêverie d'Edgard Poe, un lambeau de satire à une ombre de conte. C'est là que je l'attends, et que je voudrais le saisir, afin qu'il nous guidât dans ces essais de flânerie le long d'un Paris bizarre, *entre chien et loup*, fantasque, paradoxal, humoristique, railleur, sinistre, imaginaire, vu à la clarté d'une veilleuse ou exploré à vol de hibou. Sous la dictée de cet étrange *cicerone*, tour à tour aux prises avec les spectres du sommeil et les hallucinations de l'insomnie, je voudrais chercher à peindre ces parcelles de vérité, ces vagues réminiscences du monde réel, cet insaisissable *va-et-vient* de l'image sensible et de l'idée impondérable, qui, dans les rêves de malade, se mêlent aux chimères d'une imagination surexcitée par la fièvre. Ce n'est ni le bon sens, ni le délire; c'est quelque chose d'intermédiaire où se combinent ce qui existe, ce qui n'existe plus et ce qui n'a jamais existé.

II

LES ÉCHOS DU PÈRE-LACHAISE

..... Ce jour-là, dit le chevalier Tancrède, après avoir bu quelques gouttes d'un élixir rapporté de ses voyages, un homme célèbre était mort.

Qu'avait-il été de son vivant? Virtuose, diplomate, homme d'État, orateur, poëte, comédien, danseur, gymnaste, industriel ou journaliste? Était-il sublime ou vulgaire, vicieux ou honnête, bon ou méchant? Sa célébrité était-elle d'or ou de clinquant? J'aurais dû le savoir ; mais, depuis un instant, mon cerveau en travail ne m'appartenait plus : je venais de traverser le boulevard, à

la hauteur du théâtre des Variétés, et, malgré mes précautions maniaques, une petite tache de boue, presque imperceptible à l'œil nu, avait étoilé ma botte gauche.

Cette tache s'empara de moi, et ne tarda pas à rompre le fil de mes pensées : ce fut d'abord une mouche qui bourdonnait à mon oreille; puis une étoile grise, tremblotante dans un ciel humide et noir ; puis une araignée, que je sentais monter le long de ma jambe, s'accrocher à mon paletot, courir sur ma peau où ses pattes glissaient comme de légères pointes d'aiguilles, et se perdre dans mes cheveux mouillés de sueur. Ce supplice fini, elle m'en fit subir une autre : je la vis grandir, prendre des formes fantasques, consteller les voitures armoriées, s'attacher aux habits ou au visage des passants, danser comme un sylphe autour des belles dames qui éblouissaient le trottoir des splendeurs de leur toilette. Elle voltigeait devant moi, choisissant parfois, pour se poser, les places les plus singulières : chez celui-ci, elle éclaboussait le ruban de la

Légion d'honneur, ne laissant plus voir, à sa boutonnière, qu'une grosse tache jaunâtre; chez celui-là, elle envahissait le côté gauche, à l'endroit du cœur; elle atteignait un troisième au front; elle simulait, sous le bras d'un quatrième, un de ces portefeuilles noirs, dits *serviettes*, que portent les gens d'affaires. A l'angle des rues qui débouchent sur la place de la Bourse, je la voyais sauter, saisir ses victimes au collet, s'engloutir dans leurs poches, puis reparaître quelques pas plus loin et recommencer le même jeu : il y avait là de quoi rendre folle une tête plus solide que la mienne.

J'étais dans un de ces moments ultra-spleenétiques, où il *nous plaît qu'on soit mort*. J'eus l'idée de m'adjoindre au cortége funèbre qui se déroulait derrière le corbillard empanaché, et que suivaient vingt voitures de deuil. Le trajet fut long; le temps était sombre : on eût dit que les âmes des trépassés s'enveloppaient dans les gros nuages qui précédaient notre marche et d'où s'échappait une pluie fine et glacée. Ces nuages

étaient si bas, qu'ils me semblaient à la portée de ma main. Un vague frisson me pénétrait, courait dans les rangs, se communiquait à mes voisins et établissait entre nous une sorte de fluide magnétique. Alors, le travail intérieur qui me tourmentait depuis le matin et pulvérisait mes idées, changea tout à coup d'objet. J'essayai de deviner les sentiments de ceux qui m'entouraient, et ces analyses conjecturales devinrent pour moi autant de réalités.

Il était évident que B..., dont la tenue correcte et la figure allongée défiaient toutes les critiques, n'était pas là, malgré son catharre et la pluie, uniquement pour faire honneur au défunt : il le connaissait à peine, ne l'aimait guère et le regrettait peu ; mais il fallait que, le lendemain, B... trouvât son nom, à un bon rang, dans les feuilles bien informées, parmi les illustrations parisiennes qui se pressaient à cette émouvante cérémonie. D'ailleurs, ce défunt illustre était membre de deux académies... et qui sait ?

Au fond, D..., qui baissait la tête et tenait son

mouchoir à la main, n'était pas très-fâché de l'événement. Il avait plusieurs fois collaboré avec celui qu'il conduisait à sa dernière demeure, et, soit indiscrétion de coulisses, soit caprice populaire, le bruit public s'était obstiné à attribuer au mort les succès, au survivant les chutes : c'est pourquoi, bien qu'il fît provision de larmes dans la voix, D... ne pouvait se défendre d'un allégement involontaire en songeant que désormais il volerait de ses propres ailes, écrirait de sa propre plume, ferait voir, à lui tout seul, de quoi il était capable, *mangerait toutes les asperges à l'huile*, et toucherait la totalité des droits d'auteur.

Les préoccupations de G... avaient un caractère plus vulgaire : il était exactement du même âge que le mort, et se creusait la cervelle pour trouver des raisons de se rassurer : « C'est vrai, nous étions du même âge; mais quelle différence!... je suis robuste, moi, et encore vert, tandis que lui... pas de santé! Une gastrite en 1855..., une pleurésie en 1860... Et puis quel

régime! cuisine échauffante... l'absinthe, le petit verre... J'avais beau lui dire... Et, avec cela, trente cigares par jour!... il est clair qu'il devait y passer longtemps, bien longtemps avant moi... C'est triste, mais ce n'est pas effrayant... Allons, mon vieux, bon estomac et bon courage!... En rentrant, j'achèterai de la flanelle! »

Ces propos, qui ne se disaient pas, m'arrivaient distinctement, à l'aide d'une faculté supplémentaire, qui tient le milieu entre la divination et l'ouïe. J'éprouvais une sensation analogue à celle d'un musicien sourd qui entendrait au dedans de lui-même sa propre musique mêlée à celle des autres. Parfois, j'étais interrompu dans mon monologue à deux voix par une sorte de houle : c'était l'immense rumeur de Paris; d'autres fois, des paroles saisies au vol achevaient de me distraire :

— Ça va bien! quel hiver! voilà la cinquième promenade de ce genre que je fais depuis le 1er février.

— C'est que l'année est bissextile.

— C'est qu'elle a commencé un vendredi.

— Que serait-ce, si elle avait commencé un 13 ?...

— Oh ! toi, tu ferais des *mots* sur la tombe de ta mère !

— Ne me gronde pas ; cette corvée funèbre me dérange affreusement ; j'ai une *première* après-demain : j'avais une répétition à deux heures. Aussi, je vais tâcher de m'esquiver au premier angle de rue ou au premier embarras de voitures.

Le cortége marchait toujours.

— Sait-on ce que laisse le défunt ?

— Deux mille francs à la Société des gens de lettres, et quatre mille à celle des auteurs dramatiques.

— Oh ! en ce cas, nous aurons des discours.

Nous en eûmes, en effet : nous étions arrivés. Alors se passèrent en moi de nouveaux phénomènes. Il me parut que chacun des assistants se centuplait et que le rassemblement qui s'approchait de la fosse se changeait en une foule ex-

traordinaire. Le fourmillement de cette foule agissait si violemment sur mon système nerveux, que j'étais à la fois lucide comme un somnambule et ahuri comme un homme ivre. Rien pourtant ne manqua à l'usage traditionnel. Un prêtre en surplis murmura quelques prières. On descendit la caisse avec des cordes que j'entendais grincer entre le bois et la terre. De larges pelletées retentirent sur ce bois sonore. Puis il y eut un moment de silence; la foule me poussant toujours, je me sentis serré comme dans un étau, et un mouvement plus brusque que les autres me rejeta, me colla, m'aplatit sur le mur d'un tombeau monumental, élevé à un grand citoyen, aussi célèbre qu'oublié : mes pieds étaient glacés, ma tête en feu, ma poitrine haletait. Je ne conservais plus dans mon intelligence qu'un point lumineux ; il me servait à suivre la trace de mon rêve où toute notion réelle s'éteignait peu à peu, ainsi que s'éteignent les feux follets, submergés par les brouillards de la nuit.

En cet instant, commença le *discours sur la*

tombe : la scène était solennelle ; l'orateur avait le physique de l'emploi : sa figure eût pu servir d'enseigne aux magasins de *la Scabieuse ;* son costume portait le deuil de plusieurs générations. Chacune de ses phrases semblait notée par l'administration des pompes funèbres. Prédestinée à évoquer les mânes, à tresser les couronnes d'immortelles, à demander que la terre soit légére, son éloquence faisait eau, comme les barques trop chargées.

O surprise! dirait un opéra ; ô terreur! dirait un drame. Était-ce prédisposition physique ou morale? Les impressions de la journée m'avaient-elles préparé à cette sensation extrême où se confondaient la mort et la vie, l'être et le néant, la raison et le vertige, le sanglot et l'éclat de rire? Je fus dupe du plus incroyable effet d'acoustique qui ait jamais révélé la vanité des glorioles humaines.

Les paroles du véridique panégyriste, tombées perpendiculairement au fond de la fosse, venaient rebondir contre le mur où j'étais blotti, — lequel

me renvoyait, avec une intonation railleuse, les syllabes finales de chaque phrase. Depuis, mes communications avec l'autre monde m'ont appris que cet étrange phénomène s'appelait l'écho du Père-Lachaise.

L'orateur disait :

« La mort, moissonneuse infatigable, poursuit son œuvre : c'est encore un grand homme, un homme à jamais regrettable, qu'elle nous enlève aujourd'hui d'un coup de sa terrible faux !... »

L'écho : — Faux !

« Il était difficile de rencontrer un écrivain, un poëte, d'une plus haute valeur... »

L'écho : — Leurre !

« Il respecta toujours dans ses leçons le goût ; et, dans ses écrits, la morale... »

L'écho : — Râle !

« Parler de lui, c'est éveiller des souvenirs de de vertu et de gloire dont sa vie est l'emblème... »

L'écho : — Blême !

« Cette vie laborieuse, brillante et agitée, fut pleine de glorieux combats... »

L'écho : — Bah !

« Dans sa poésie, il sut mêler la grâce aimable d'Horace à la verve indignée de Juvénal... »

L'écho : — Vénal !

« Vous qui m'écoutez, vous savez que jamais l'infortune ne le pria en vain... »

L'écho : — Vain !

« Essayerai-je de retracer toutes les initiatives charitables, toutes les fleurs philanthropiques dont son existence fut parfumée ?... »

L'écho : — Fumée !

« C'est sans charlatanisme, sans faire appel aux passions malsaines qu'il était parvenu à une célébrité colossale... »

L'écho : — Sale !

« Cette modeste aisance, conquise par le travail, il en fit l'usage le plus touchant... »

L'écho : — Chant !

« Il sut être raisonnable, spirituel et instructif jusque dans ses inventions les plus drôles... »

L'écho : — Rôle !

« Il était bon, obligeant, serviable, loyal, intègre... »

L'écho : — Aigre !

« Dévoué, désintéressé, libéral, accueillant, affable... »

L'écho : — Fable !

« Que de fois nous avons vu les créations de ce brillant esprit faire les délices d'une salle avide !... »

L'écho : — Vide !

« Oui, messieurs, la conscience publique, en saluant de pareils hommes, précieux aux sociétés et aux gouvernements... »

L'écho : — Ment !

« Adieu, cher et admirable grand homme ! Nos regrets seraient encore plus poignants, si nous ne savions que ta mémoire est impérissable !!! »

L'écho : — Sable !...

III

MARIA-THÉRÉSA

... Le chevalier Tancrède n'a jamais pu expliquer comment, au sortir du cimetière, il s'était réveillé dans son lit, sa main gauche emprisonnée dans la main droite du vieux docteur Sarazard, qui le regardait fixement.

Ces deux figures étaient évidemment prédestinées à exercer l'une sur l'autre les effets magnétiques qui font de la raison une corniche en saillie sur un gouffre. Le chevalier Tancrède avait dû être admirablement beau en 1827 ; mais sa prodigieuse maigreur lui donnait un faux air

de ressemblance avec la célèbre caricature de Paganini. Ses os perçaient sa peau ; son nez crochu, jadis aquilin, n'était plus qu'une arête découpée à l'emporte-pièce sur des joues creuses. Son bonnet de fourrure noire contrastait avec la blancheur mate de son front, emperlé de gouttes de sueur. Le drap collé au corps en dessinait la sèche silhouette avec une rigidité mortuaire, et les genoux, relevés à angle aigu dans les mouvements de la fièvre, faisaient songer à des compas ouverts. Sous les lèvres pâles brillaient des dents encore belles, et les yeux conservaient un éclat extraordinaire.

La maigreur du chevalier Tancrède était effrayante ; celle du docteur Sarazard était fantaisiste. On eût dit l'ombre d'un homme gras à la recherche d'un embonpoint disparu. Son habit, son pantalon et son gilet noirs, infiniment trop larges pour lui, s'affaissaient avec des plis lamentables, comme des sacs dont le contenu aurait diminué de moitié. Un naturaliste l'eût classé dans la famille des échassiers : son profil anguleux, son

nez en bec de corbin, plein de menaces pour son menton de galoche, affectaient une expression sinistre que démentaient la vivacité de ses petits yeux gris et la ride moqueuse de sa bouche sensuelle. Une touffe de cheveux blancs, en forme de crête, surplombait son crâne chauve et son front bombé. De son ancienne prospérité, il n'avait gardé qu'un ventre saillant, lequel, monté sur des cuisses grêles, donnait l'idée d'un *poussah* vissé sur des jambes de bois.

En ce moment, la pose du docteur avait des prétentions classiques. Enfoncé dans un large fauteuil, l'œil fixé sur son malade, sa longue canne à pomme d'or retenue entre ses genoux, il tâtait d'une main le pouls du chevalier, et, de l'autre, lévigeait une prise de tabac. Il fit entendre un petit ricanement qui paraissait lui être familier et auquel répondit le grincement de la tabatière.

— Hé ! hé ! cent vingt-huit pulsations à la minute !... vous allez bien... Encore deux accès comme celui-là, et je ne réponds plus de rien !...

— Je deviendrais fou ?

— Vous deviendriez mort.... Allons ! allons ! ne vous effrayez pas : le coffre est bon, et ces yeux-là veulent vivre... Savez-vous à qui je vous compare?

— A qui?

— A un homme qui serait embarqué pour six jours et qui n'aurait de vivres que pour quatre... Entendons-nous : vos vivres, à vous, ce sont vos idées ; car c'est la vitalité de votre intelligence qui soutient votre pauvre corps. Seulement, vos provisions s'épuisent avant que l'aiguille ait fait le tour du cadran : vos journées ont quinze heures, et vos idées n'en ont que douze... Il y a là un fil qui se brise, une solution de continuité qui m'inquiète... Il faut que je trouve un moyen de remplir cette lacune... Tenez, connaissez-vous ceci ?...

Il tira de sa poche une boîte enveloppée de velours rouge, en fit jouer le ressort, et montra au chevalier une délicieuse miniature de madame de Mirbel, le portrait d'une jeune femme, dont la figure irrégulière, mais admirable, rayonnait de passion et de génie.

— Marietta ! Maria-Felicia ! la Malibran ! s'écria le chevalier.

Ses traits décolorés se ranimèrent. Son visage exprima cette béatitude extatique, si remarquable dans les tableaux religieux des peintres espagnols ; puis un nuage de mélancolie assombrit cette expression fugitive. Le chevalier Tancrède ferma les yeux, comme s'il avait voulu que rien ne pût le distraire de sa vision intérieure. Quand il les rouvrit, le docteur était debout, et, soit effet d'optique, soit hallucination de fiévreux, lui parut grandi d'une coudée. Leurs regards se rencontrèrent et se rivèrent l'un à l'autre. Le chevalier éprouva la sensation de l'oiseau que fascine le serpent. Il lui sembla que le docteur Sarazard, penché vers son lit, se dédoublait pour mieux s'emparer de tout son être, et que, pendant que le corps opaque de son ami frôlait les rideaux, une ombre gigantesque s'allongeait et se dessinait sur la cloison de l'alcôve. Bientôt le fluide électrique fut trop puissant pour que cette nature de sensitive malade lui résistât ; les yeux du cheva-

lier se fermèrent de nouveau : il dormait, il rêvait.

— Où êtes-vous ? lui dit rudement le docteur en frappant de sa canne sur le plancher.

— Au Théâtre-Italien.

— Quelle année ?

— 1828.

— Que joue-t on ?

— *Otello*.

— Bien... Maintenant, allez... racontez.

... — J'étais trop pauvre, en 1828, pour m'accorder le luxe du Théâtre-Italien ; mais j'avais, au cœur du faubourg Saint-Germain, une vieille tante, qui m'invitait à dîner une fois par hiver, et, ce soir-là, me conduisait dans sa loge.

» Ma tante était trop vieille et trop malade pour faire de la toilette. Sa loge était une baignoire où l'on pouvait garder une espèce d'incognito.

» Le 22 février 1828, un jeudi, j'entrai chez elle, au coup de six heures, vêtu comme un garçon de noce.

» — Tu tombes bien, me dit-elle : on donne *Otello*. Garcia joue le More, Bordogni Roderigo,

Zuchelli Elmiro ; et Desdemona, c'est la Malibran.

» Ma tante avait été, dans sa jeunesse, musicienne de premier ordre.

» La Malibran ! je ne la connaissais pas encore, et pourtant ce nom me fit tressaillir. On ne sait pas, on ne peut pas savoir ce que fut la Malibran pour les hommes qui ont eu vingt ans sous la Restauration. On aurait pu lui dire, en lui montrant le parterre et l'orchestre, ce que le duc de Brissac disait à la reine Marie-Antoinette du haut du balcon de Versailles : « Votre Majesté a là des » milliers d'amants prêts à se faire tuer pour » elle. » — Nous avons tous été amoureux de madame Malibran, même moi qui étais alors amoureux d'une autre. Notre romantisme, qui ne pouvait s'arranger de l'acte de naissance de mademoiselle Mars et ne connaissait pas encore madame Dorval, se personnifia avec ivresse dans cette poétique créature qui nous rendait Shakspeare à travers Rossini, et élevait jusqu'au pathétique le plus sublime les niaiseries mélodramatiques de la *Gazza*.

» J'ai vu des étudiants déjeuner, pendant un mois, d'une flûte d'un sou, pour amasser les trois francs soixante centimes que coûtait, à cette époque, le billet de parterre, et aller entendre leur chère idole dans Desdemona ou dans Ninetta. On prenait la queue sur la place Favart à deux heures de l'après-midi ; on battait la semelle pour se réchauffer ; les plus sérieux de la bande essayaient de lire *Cromwell* ou la *Chronique du temps de Charles IX;* de joyeux quolibets s'échangeaient entre les premiers arrivés et les retardataires ; nous étions gais, enthousiastes, jeunes comme le printemps, pauvres comme des rats d'église, insouciants comme des précurseurs de cette bohème qui n'était pas encore inventée. Dans nos chambrettes, on aurait pu voir, fixée au mur par deux épingles, une assez mauvaise lithographie de Grévedon, représentant *notre* cantatrice. Ses yeux fendus en amande, noyés dans une langueur passionnée, légèrement relevés vers les tempes, que laissait à découvert la coiffure à la chinoise ; son beau front dont on de-

vinait la chaude pâleur, sa bouche un peu grande, écrin refermé sur deux rangées de perles, prêtes à étinceler au feu de la rampe, au rayon de la mélodie ; voilà le thème : nos souvenirs y ajoutaient des trésors de passion et de rêverie.

» Ce soir-là, ma tante me parut plus agitée que ne le comportaient ses soixante et dix ans. Elle me fit boire d'un petit vin blanc du margrave, dont je ne me méfiai peut-être pas assez. Tout en m'encourageant à manger et à boire, elle me racontait des histoires du temps passé, qui me préparaient admirablement aux émotions de la soirée.

» Les hasards de l'émigration l'avaient conduite à Vienne, pendant cette terrible année 1793, si néfaste pour la France, si glorieuse pour la musique, qui avait vu, à quelques mois de distance, les premières représentations du chef-d'œuvre de Cimarosa et de *la Flûte enchantée*. Une fois Mozart sur le tapis, la bonne dame ne tarissait pas : nous avions, elle et moi, dans l'esprit, ce tour particulier qui prédispose au surnaturel, et que l'argot parisien exprime par cette

métaphore : *une araignée dans le plafond.* En songeant aux réalités bourgeoises, nous éprouvions tout à coup ce que ma tante appelait des démangeaisons de merveilleux. Elle comparait nos idées à un appartement complet, qui aurait eu, en guise de *chambre d'ami*, la chambre du revenant.

» Elle avait embrassé Mozart ; elle l'avait vu toucher du clavecin devant l'empereur Léopold, et elle savait par cœur sa légende, dont vous n'avez jamais eu que les bribes. Elle me la redisait d'une façon qui non-seulement m'y faisait croire, mais me transportait dans un monde où le vraisemblable devenait impossible, où le fantastique paraissait indubitable. Sa voix grêle de douairière m'entrait dans le tympan comme une vrille, et chacun de ses récits produisait sur mon cerveau l'effet de ces marteaux qui frappent les heures dans les cathédrales gothiques. Les légères fumées du vin du Rhin passaient devant mes yeux pareilles à un voile de gaze, à une vapeur transparente...

» Le dîner fini, ma tante me fit signe; je lui offris

mon bras : sa voiture nous emporta vers le théâtre. Dix minutes après, nous entrions dans sa loge.

» Ce qu'était le Théâtre-Italien à cette époque, les sexagénaires tels que vous et moi pourraient seuls le dire. Dès le vestibule, on y aspirait un parfum qui ne s'achète ni chez Guerlain ni chez madame Prévost ; le parfum de la bonne compagnie. Cette douce et tiède atmosphère s'harmonisait avec l'élégance des habitués, les fraîches toilettes des spectatrices, le charme des mélodies. Tout le monde parlait bas, même dans les entr'actes, et d'épais tapis assourdissaient encore le bruit des pas et le murmure des voix. Il eût été plus facile de rencontrer une fausse note dans le gosier de ces chanteurs qu'un ton criard dans cet ensemble ou une femme tarée dans ce gracieux public. Presque tous les grands noms de France étaient inscrits sur la liste d'abonnement ; les loges avaient une porte ouverte sur le faubourg Saint-Germain. A l'orchestre, des hommes politiques, des pairs, des députés, des artistes illustres, Rossini et Lamartine à trente ans ; au

parterre, de jeunes et ardents dilettantes, dont la plupart sont devenus célèbres.

» Ma tante me nommait quelques-unes de ces patriciennes dont le règne éphémère devait expirer entre une ordonnance et une émeute, et dont les sourires aristocratiques avaient déjà la langueur d'un adieu. J'admirais ces longs yeux rêveurs, ces lèvres hautaines ou caressantes, ces cous de cygne, ces épaules aux blancheurs lactées, trahies par les indiscrétions du corsage. Je voyais, réunies dans leur vrai cadre, ces duchesses de Langeais, ces marquises d'Espard, ces vicomtesses de Beauséant, ces comtesses Fédora, nobles lis, roses mousseuses, tubéreuses aux âcres senteurs, dont les grâces et les élégances ont trouvé un chroniqueur immortel. Mais bientôt, à force de les regarder, je ne les vis plus : elles devinrent pour mon regard ce qu'est le soleil pour un œil ébloui. Je les imaginai ; mon éblouissement se changea en rêve, et, si l'on m'avait dit que ces femmes étaient de grandes dames d'un autre siècle qui venaient m'appor-

ter des nouvelles d'un autre monde, on ne m'aurait pas étonné. J'étais depuis quelques heures en proie à des sensations trop vives pour ne pas rompre l'équilibre de mes facultés : il me semblait, à tous moments, que chacune de ces sensations s'émiettait, et que chacune de ces miettes, multipliées à l'infini, craquait dans ma cervelle comme craquent les grains de sable sous des souliers ferrés.

» Pourtant, les premières scènes d'*Otello* me laissèrent froid. Elles ne répondaient pas à la voix mystérieuse que j'entendais chanter en dedans. Otello me parut farouche, Roderigo mignard, Elmiro glacial. Je me sentais tourmenté d'une soif shakspearienne que la musique refusait d'étancher. Tout à coup, le machiniste siffla : le palais des doges se replia vers les frises et fut remplacé par la chambre de Desdemona.

» Les applaudissements retentirent : madame Malibran entrait en scène. Elle portait le costume vénitien du seizième siècle. Jamais le type de la grande artiste et celui de la grande dame ne se

combinèrent avec plus de séduction, de poésie et d'éclat. Avant qu'elle eût chanté, j'étais subjugué. Puis cette voix au timbre d'or, ce visage au regard de flamme produisirent sur moi un de ces innombrables phénomènes dont ma vie est remplie, et qui me jettent sans cesse hors de la réalité. L'individu pauvre et chétif dont les mains crispées s'appuyaient sur le velours de la loge, ce n'était plus moi : je n'existais plus à la place où me fixait ma misérable *guenille* ; mais j'avais conscience d'un autre être qui aimait, souffrait, pleurait, chantait avec l'âme de Desdemona ; mon corps s'atténuait, s'allongeait, devenait fluide, immatériel, intangible ; en revanche, mon imagination prenait un corps et se plaçait sur la scène, à l'endroit où je voyais d'avance étinceler e poignard du More et couler le sang de la victime. J'aurais juré que tout cela était réel, que Garcia allait réellement tuer la Malibran et me tuer avec elle.

» — Comme tu es pâle ! me dit ma tante à voix basse.

» — Vous ne voyez donc pas ? Elle me regarde, elle m'attire, elle m'absorbe... Là-bas, dans ce grand cadre qui croit renfermer un portrait de famille, c'est moi... Sur ce fauteuil de chêne sculpté, où elle était assise tout à l'heure, c'est moi... Si j'étranglais Iago, y aurait-il un jury pour me condamner ?...

» Ma tante haussa les épaules et garda le silence : elle avait pitié de ma folie.

» Le drame marchait, l'opéra chantait, le second acte allait finir...

» Je venais d'entendre le frémissement d'une robe et le léger bruit d'une porte ouverte et refermée avec précaution : je n'y avais pas pris garde ; j'étais trop absorbé, trop incapable de faire la part de mon extase et de la réalité. Un instant après, je me retournai ; il n'y avait plus personne dans la loge ; je crus sérieusement que ma tante avait passé à travers la cloison : le fait est que, fatiguée et souffrante, elle ne s'était pas senti le courage d'attendre jusqu'à la fin, et n'avait pas voulu — je le devinai et lui en rendis

grâces — me faire perdre une minute de cette soirée de délices.

» J'étais seul, bien seul, et il me semblait que cet isolement resserrait encore l'invisible lien qui m'unissait à la cantatrice et au drame. Bientôt, dans une de mes hallucinations familières, je m'imaginai qu'il ne restait plus dans la salle que la Malibran et moi, qu'elle ne chantait plus que pour mon oreille et pour mon cœur. Il en résulta un changement dans ces phénomènes de la vie intérieure dont je suivais la marche bizarre à travers tout mon être, comme on suit sur la poussière la trace d'une fourmi. Tout à l'heure, il m'avait paru que mon corps, devenu immatériel et impondérable, laissait mon âme s'échapper, et que mon âme se réfugiait sur le théâtre, auprès de Desdemona. A présent, c'était elle que j'attirais auprès de moi : elle aussi se dédoublait : je la voyais, sur la scène, agenouillée devant son père, disant avec d'inexprimables sanglots son chant de désespoir filial ; mais je la sentais à mes côtés, à cette place que venait de quitter ma vieille

tante. J'écoutais ses soupirs; j'entendais ses larmes tomber goutte à goutte, comme on entend une pluie d'avril tomber de feuille en feuille et traverser l'arbre sous lequel on s'est abrité.

» Le rideau se relevait sur ce merveilleux troisième acte qui me rendait tout Shakspeare. Dès lors, ce que j'éprouvai, ce ne fut plus l'admiration d'un dilettante passionné, mais la sensation d'un rêve enivrant, la volupté d'un mangeur de haschich ou d'un buveur d'opium. Mon imagination se tendit de noir et s'illumina comme une chapelle ardente où je me préparais à porter, après le sacrifice, le corps de *ma* Desdemona. Sur ce fond sombre, constellé, pareil au ciel des lagunes à minuit, passa la mélancolique chanson du gondolier, paroles de Dante, musique de Rossini, poésie de Shakspeare :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria...

» Tout ce qui peut saisir l'âme humaine, l'arracher à sa froide prison, la soulever, à vol d'aigle,

vers l'idéal et l'infini, semblait réuni dans cet étroit espace; la passion et la tragédie débordaient. Parfois la mélodie prenait des ailes, et ces ailes frôlaient le velours de ma loge et le frêle tissu de mon cerveau. La Malibran portait un de ces vaporeux peignoirs de mousseline blanche, que tant d'actrices ont cherché à copier sans réussir à en retrouver la molle élégance et le chaste abandon. Ses beaux bras entouraient sa harpe, comme une dernière amie à laquelle on confie ses derniers secrets. Affaissée sous le poids de ses tristesses, elle murmurait la romance du *Saule* : la salle entière était suspendue à ses lèvres. Pour moi, l'émotion était à la fois violente et vague ; le fil trop tendu se cassait de plus en plus; la sensation du rêve envahissait celle du spectacle, de même que l'ombre s'allonge, vers le soir, sur une plaine inondée de soleil. Otello descendant, sa lampe à la main, l'escalier en spirale, l'effet de terreur et d'angoisse, l'effrayante ritournelle qui prélude à son entrée en scène, le choc de ces deux passions, les déchire-

ments de ces deux cœurs, les accents de rage du More, *Ed osi ancor, spergiüra!* le cri sublime de l'amour et de l'innocence outragée, *Sono innocente... perfido, ingrato!* l'orage au dehors, la fureur et l'épouvante au dedans, la course désespérée de Desdemona fuyant la mort, le double coup de poignard, les tragiques détails du dénoûment, tout cela avait cessé de m'émouvoir comme représentation d'un épisode terrible, interprété puissamment par le génie du drame et le génie de la musique.

» Ayant perdu toute faculté de discernement entre les fictions du théâtre et le sentiment de la vie réelle, il m'arriva de donner aux unes ce que je retranchais à l'autre, et de devenir pour moi-même un personnage fantastique, pendant qu'Otello et Desdemona vivaient à quelques pas de moi, se tordaient sous l'étreinte de passions véritables, et mêlaient leur existence vraie à ma vie imaginaire. Au milieu de ce renversement complet de toutes les notions du possible et du chimérique, une idée très-nette, une certitude me

restait : c'est que la Malibran, réellement morte sur la scène *reviendrait*, après la chute du rideau, comme la donna Anna d'Hoffmann, me retrouver dans ma loge, s'offrir à moi sous une forme qui n'aurait plus rien de terrestre, et me proposer de partir avec elle, non pas pour le pays où les citronniers fleurissent, mais pour une contrée mystérieuse, entre terre et ciel, où il n'y aurait d'insensé que la raison et de palpable que le rêve.

» Cette idée avait tant de puissance, qu'elle me fixait sur mon fauteuil plus solidement que la plus forte chaîne. Au moment où le rideau tomba, je ne bougeai pas : j'attendais ! Le public commençait à s'écouler ; l'obscurité se fit dans la salle avec cette rapidité qu'ont pu remarquer, en pareil cas, tous ceux qui sont restés à leur place cinq minutes de plus que le strict nécessaire : la rampe s'abaissa, le lustre s'éteignit ; les bruits qui signalent une sortie de théâtre allaient s'affaiblissant ; les ouvreuses recouvraient à la hâte, d'une toile grossière, le velours du balcon et des avant-scènes. Les corridors, encore éclai-

rés, m'envoyaient à peine, à travers quelque porte entr'ouverte, une lueur crépusculaire et funèbre. Une sorte de brouillard passait devant mes yeux fatigués de visions, et je ne savais pas si c'était l'effet de cette transition subite de tant de splendeur à tant d'ombre, ou si c'était le fond sombre sur lequel glissent nos songes.

» Tout à coup, j'entendis très-distinctement frapper à la porte de ma loge : « J'en étais sûr! » me dis-je intérieurement. Je me levai, j'ouvris, en murmurant d'une voix enivrée : « C'est vous!
» c'est toi, Maria-Desdemona!... je t'attendais...
» Viens!... prends-moi, emmène-moi!...

» C'était une femme, en effet; mais qu'elle ressemblait peu au poétique fantôme que je venais de voir, dans ses voiles blancs, tomber sous le cangiar d'Otello! Réveillé en sursaut, ou plutôt lancé d'un rêve dans un autre, j'étais en présence d'une *virago* de haute stature, aux larges et robustes épaules, l'œil en feu, l'air farouche, le visage noirci de poudre, le sang aux mains, le bonnet phrygien sur la tête, les vêtements en

lambeaux; belle peut-être, mais d'une beauté tourmentée et sinistre, — que j'ai revue depuis sur des barricades, dans les vers d'un poëte appelé Auguste Barbier, et sur la toile d'un peintre nommé Eugène Delacroix.

» Je me débattis un moment contre cette impossibilité de crier qui est un des supplices du cauchemar : la femme me saisit avec un ricanement sauvage, m'enleva comme une mère irritée ou effrayée enlèverait un enfant à la mamelle, et me jeta violemment hors de la loge. Je devais, semblait-il, me briser contre les bancs du parterre; mais mon corps s'était fait si léger, et le vide s'agrandit dans des proportions si extraordinaires, que je me sentis flottant dans l'espace, sans savoir ni la distance que je parcourais, ni combien de temps dura la traversée. Un érudit m'a affirmé que mon voyage aérien m'avait pris trente-sept ans; je sais, moi, que le trajet de la place Favart à l'angle du boulevard Poissonnière peut se faire en un quart d'heure.

» Lorsque je repris terre, lorsque, écrasé de

fatigue, la poitrine échauffée, le regard perdu en de bizarres phosphorescences, l'oreille obsédée de bourdonnements confus, je me laissai tomber sur une chaise, j'étais dans une immense salle, chargée de dorures d'un goût suspect, devant une table où des garçons, dont la figure me rappelait les plus capricieux dessins de Grandville, apportaient des tasses de café, des bols de punch, des verres de sirop, des limonades, des flacons d'eau-de-vie, des chopes de bière, incessamment engloutis par des consommateurs groupés comme les Cimbres dans le tableau de Decamps, ou les Ninivites dans la gravure de Martin. La fumée des cigares et des pipes, l'odeur des boissons, la respiration de cette foule, formaient une atmosphère épaisse, lourde, étouffante, qui prenait à la gorge et rougissait les yeux. Quant au public, jamais on ne vit pareille bigarrure. A côté d'un type d'artiste, des joues hâves d'un rapin, de la face intelligente et narquoise d'un journaliste, je ne sais combien de physionomies bourgeoises, plates, prudhommisées, hébé-

tées, ahuries : de quoi défrayer le répertoire de Daumier, souligné par Callot et annoté par Hogarth; toutes les expressions, depuis la curiosité moqueuse de l'homme d'esprit jusqu'à la convoitise bestiale de l'imbécile qui devine un mot à double sens; depuis l'étonnement poli de l'homme du monde en goguette jusqu'à la stupeur béate de l'épicier en liesse; depuis le rêve embaumé où nous plonge la fraîche vapeur du narghilé jusqu'à l'ivresse idiote où nous enfonce l'absinthe.

» Tous les regards étaient tournés vers une petite porte, communiquant avec une estrade arrangée en théâtre, sur laquelle se succédaient des chanteurs en habit noir et des chanteuses décolletées. A la fin cette petite porte se rouvrit, une femme parut, et je me sentis pris dans un tourbillon d'applaudissements tels, que, comparés à ceux-là, les bravos du Théâtre-Italien ressemblaient à l'approbation discrète d'un salon ennuyé.

» Elle était laide, de cette laideur triviale et

vivace qui a plus de prise sur le public qu'une beauté fade et régulière. Tout était paradoxal dans cette figure : le front déprimé, les yeux fatigués trahissaient pourtant une intelligence prompte, tout en dehors, promenée dans les bas-fonds populaires. Le bas du visage accusait une surabondance de vie animale ; le renflement de la lèvre supérieure, la bouche largement fendue, lui donnaient une expression qui tenait le milieu entre les servantes de Molière et les bêtes apocalyptiques sculptées par le moyen âge sur le portail des cathédrales. La physionomie était rude et annonçait cette gaieté triste qui est le rire des grandes villes. Il y avait, dans cet ensemble, de l'actrice, de la bohême et du gamin de Paris. Pas un grain de sel attique, mais un gros morceau de sel gaulois et de poivre de Cayenne, acheté à la halle par une commère *forte en gueule* et le poing sur la hanche. On se disait, en la regardant, que, si cette femme était artiste, l'art qui l'avait choisie pour interprète ne devait plus être celui des aristocraties, mais des multitudes.

» Elle chanta, et, malgré les rugosités singulières d'une voix éraillée, la netteté de son débit, la justesse de ses intonations, la vivacité de sa pantomime, la hardiesse des sous-entendus, la transparence des intentions grivoises dont elle brodait un texte insipide et grossier, les tons chauds qui relevaient cette musique de guinguette, le fluide électrique qui se dégageait de ces attitudes, de ces regards et de ces gestes, m'expliquèrent le prodigieux succès de la virtuose et de ses chansons.

» Chose étrange ! en dépit du temps écoulé et de l'espace parcouru, ce second rêve portait encore si profondément l'empreinte du premier, l'image de la Malibran était gravée si avant dans mon cœur, que je fus frappé d'une vague et lointaine ressemblance entre mon idéale Desdemona et cette chanteuse de café. Idée folle ! effet d'une nouvelle hallucination sur un cerveau tour à tour hanté par toutes les variétés du songe et tous les songes de la fièvre ! Je me dis qu'elle ressemblait à la Malibran comme Offenbach ressemble à Mo-

zart, comme Frédérick-Lemaître, dans *le Chiffonnier de Paris*, ressemblait à Talma dans *Manlius*, comme une bonne farce du Palais-Royal ressemble au *Misanthrope*, comme le vin bleu de la barrière ressemble au Johannisberg... Mais enfin, pour moi, elle lui ressemblait !

» Dès lors, il s'établit, entre ce qu'écoutait mon oreille et ce qui obsédait mon souvenir, une sorte d'antagonisme et de dialogue ; les lambeaux du rôle de Desdemona me revenaient obstinément, pendant que retentissaient, au milieu de transports frénétiques, les refrains de MM. Tourte et Villebichot. Mes voix intérieures répondaient à la voix de la chanteuse. Elle chantait : *T'en auras pas l'étrenne !* et j'entendais au fond de mon âme : *Se vive il mio tesor !* Elle disait : *Rien n'est sacré pour un sapeur*, et je me redisais à moi-même : *Assisa al piè d'un salice*. Elle répétait : *C'est pour l'enfant, foi de nourrice !* et le chant mystérieux répliquait : *Non arrestare il colpo !*

» Cette lutte, en se prolongeant, devint pour ma pauvre tête une de ces tortures qui enivrent,

une de ces voluptés qui brisent. Je succombai. Depuis une heure, j'avalais machinalement tout ce que m'apportait le garçon au profil simiesque, dont la serviette blanche cachait mal les jambes torses terminées par des pieds fourchus et dont la raillerie muette prenait, à chaque nouveau bol de punch, des airs méphistophéliques. Cette chaleur, cette fumée, ces odeurs, ces libations réitérées me suffoquèrent : je m'accoudai, puis je m'affaissai, le front collé sur la table, et je cessai de voir et d'entendre.

» Quand je repris mes sens, il n'y avait plus que quelques personnes dans la salle ; les chanteurs étaient descendus de l'estrade ; les musiciens de l'orchestre emportaient leurs cahiers et quittaient leurs pupitres. Dans les deux loges où s'isolaient les privilégiés, je remarquai quelques femmes d'une noble et élégante beauté. Je sentis courir sur ma tête une chaude haleine : je devinai la chanteuse, qui s'inclinait près de mon épaule :

» — Tu es, murmura-t-elle, le mari, l'oncle ou

le frère de la Belle au bois dormant. Mon pauvre ami ! le temps a marché, et la société aussi, depuis cette fameuse représentation d'*Otello*... Viens, je te réciterai mes Mémoires... rédigés par moi-même... Je te raconterai l'histoire de Pâlot, ou celle de Thomas l'Ours, dont le ventre s'allongeait comme une bretelle élastique; je te dirai l'anecdote des dix francs de Dumaine, et tu connaîtras Dumaine et son cœur; tu vivras par la pensée en compagnie des habitués du café du Cirque, des Funambules et du Lazary, de Clémence la gargottière, du petit père Mourier, et de ma rivale Flora qui disait à tout propos : « On vient de me voler » mon collier de 30,000 francs! » Mais non, tu es un aristocrate, mon vieux ! ce réalisme populacier, ces détails de la borne et du cabaret te font faire une laide grimace... Eh bien, regarde dans ces loges... Vois-tu ces belles dames? Ce sont de grandes dames, comme dit Mélingue dans *la Tour de Nesle*. Celle-ci est la petite-fille de la duchesse de Maufrigneuse; celle-là a épousé le petit-fils de la marquise d'Espard; cette autre est

la nièce de la vicomtesse de Beauséant, et sa compagne est proche parente d'un neveu de la duchesse de Langeais... Ah! mon bonhomme! nous avons fait du chemin depuis ton beau temps, et il a coulé de l'eau sous le pont Neuf, qui n'est plus neuf...

» J'étais stupéfait, consterné.

» — Ce n'est pas possible! m'écriai-je.

» En ce moment, la petite-fille de la duchesse de Maufrigneuse sortit de sa loge, traversa la salle, s'approcha de la chanteuse, et lui dit quelques mots avec une gracieuse bienveillance.

» — Oui, madame la duchesse, répondit la virtuose populaire; j'aurai l'honneur de chanter demain chez vous, et je chanterai dans votre salon les morceaux de mon répertoire que la police m'interdit ici.

» C'est trop fort! une douleur aiguë me réveille... Me voici dans mon lit, et le docteur Sarazard me tâte le pouls...

IV

LES DEUX REVENANTS

— Il faut pourtant que je le tire de là! s'était dit le docteur Sarazard, en assistant au réveil fiévreux du chevalier Tancrède.

Et il ajouta tout haut, de cet air brusque qui paraissait lui être familier :

— Allons! levez-vous! habillez-vous! Votre crise est passée, la soirée est belle; je vais vous conduire à la vente du célèbre collectionneur Mathias Bruel, un de mes malades...

— Qui est mort?

— Naturellement.

Le chevalier Tancrède s'était logé rue d'Enfer,

à deux pas de son cher Luxembourg, dont les allées désertes se peuplaient pour lui de souvenirs charmants et de mélancoliques fantômes. Il sortit, appuyé sur le bras de son ami. Pour ménager ses forces, le docteur voulait prendre une voiture.

— Oh! non, pas de voiture, dit le chevalier : une bonne et longue flânerie!

On était à la fin d'avril : toutes les poésies printanières du pays latin se ranimaient à la fois. Quelques heures auparavant, une légère ondée avait rafraîchi l'atmosphère, lustré les gazons, satiné la verdure des massifs et des pépinières, ravivé l'odeur pénétrante des arbustes et fait courir à travers ces végétations hâtives une surabondance de vie et de jeunesse. Çà et là, des percées lumineuses s'ouvraient sur les grilles du jardin, sur l'allée de l'Observatoire ou les maisons neuves de la rue de Fleurus. Sous la voûte des marronniers et des tilleuls, les obliques rayons du soleil couchant semaient une poussière d'or et illuminaient les lointains comme d'un reflet d'incendie. Un ciel doux, aux tons d'aquarelle,

baigné dans la brume, lavé par la pluie, fouetté de petits nuages à franges irisées, envoyait un dernier sourire aux dômes du Panthéon et du Val-de-Grâce, dont les noires silhouettes se dessinaient sur un fond clair, comme une pensée triste se mêle à nos heures rapides de plaisir et de joie.

La Closerie des Lilas venait de se rouvrir. Des groupes d'étudiants, des vétérans ou des novices de la bohème et de l'art, échappés des ateliers voisins, bruyants pour se préparer à être gais, affluaient en chantonnant les refrains mis à la mode par les virtuoses de café ou le caprice des gamins de Paris. Ils amenaient avec eux ces pauvres filles, nymphes déclassées de la rive gauche, qui ne sont plus des grisettes et ne seront jamais des patriciennes du vice. C'était un tourbillon bigarré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, un fouillis de toutes les notes de la gamme, un pêle-mêle de teintes criardes, de rires éclatants, de voix éraillées, de toilettes baroques, de folles chansons : chemises rouges, bérets montagnards, cri-

nolines insolentes, bonnets de travers, t eutres farouches, casquettes d'Heidelberg, vareuses de velours, robes de soie élimées, bottines grimaçantes, cris sauvages, calembours féroces, pipes colossales, parfums d'estaminet, lestes gaudrioles. Les groupes se croisaient avec nos deux promeneurs, et il se produisait alors un phénomène assez bizarre. A distance, la vue de ces deux hommes maigres, ridés, vêtus de noir, hissés sur des jambes grêles, paraissant porter leur propre deuil, éveillait, parmi ces jeunes viveurs, une bouffée de moquerie. Le plus hardi de la bande s'écriait :

— Ohé! les croque-morts de Montparnasse! les trimballeurs de refroidis!

Mais, à mesure qu'approchaient le chevalier et le docteur, l'hilarité tombait; les groupes devenaient taciturnes, presque respectueux; les plus turbulents éprouvaient une vague impression de malaise; les jeunes filles frissonnaient, et l'on chuchotait d'une voix mal assurée :

— Tiens! deux revenants!

— On était plus gai de mon temps, disait le chevalier.

La nuit arrivait, et nos promeneurs n'avançaient guère. L'obscurité se fit sous les grands arbres ; le tambour commença à battre la retraite. C'était là cet *entre chien et loup* que le docteur Sarazard redoutait pour son malade : car, d'une minute à l'autre, les ombres du dehors pénétraient dans cette pauvre cervelle, pareille à un vase fêlé et trop plein. Il essaya de hâter la marche ; mais le chevalier résistait. A chaque pas, ses idées disparaissaient dans ses souvenirs, le présent dans le passé, le monde réel dans le monde fantastique. Tout à coup il s'arrêta :

— C'est au pied de cette statue que j'ai lu pour la première fois les *Odes et Ballades*. Où est Victor Hugo?

— Hors de France.

— C'est sous ce marronnier que j'eus la primeur des *Méditations poétiques*. Où est Lamartine ?

— A l'écart.

— Dans cette allée, je voyais passer un jeune homme et un adolescent, blonds cheveux, taille élégante, tous deux poëtes, disait-on. L'un s'appelait Alfred de Vigny, l'autre Alfred de Musset. Où sont-ils?

— Morts.

— Le soir, à l'heure où nous sommes, à la pâle clarté des étoiles, glissaient comme des ombres, dans la direction de la rue Notre-Dame-des-Champs, ceux en qui se personnifiaient alors la poésie, la peinture, la musique, la statuaire, les enthousiasmes, les espérances, les rêveries de notre jeunesse.... Poterlet, Charles Dovalle, Fontaney, Louis Brian, Feuchères, Hippolyte Monpou, Rabbe, Farcy, Bocage....

— Morts et oubliés.

— Chenavard, les deux Deschamps, Louis Boulanger...

— Sous la remise.

— Nodier, Eugène Delacroix, Scheffer, Bonington, Decamps...

— Morts.

— Ils allaient chez les Devéria...

— Défunts.

— Un jour, on me montra, sur cette terrasse, près de ce kiosque où on lisait les journaux, un homme de haute taille, aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses, aux larges épaules, aux yeux rayonnants de verve et de vie : c'était Alexandre Dumas : il venait de donner *Henri III*, et il allait faire jouer *Christine*.

— A présent, il fait des conférences publiques où il prouve que Talma et Shakspeare, Kean et Schiller, Jules César et Napoléon, Franklin et Gutenberg, Fulton et Christophe Colomb, le Dante et Michel-Ange n'auraient pas été inventés sans lui...

— Un autre jour, près de ce bassin, je liai connaissance avec un jeune et vaillant causeur, qui commençait à faire une révolution dans le roman et le feuilleton dramatique : son front, son regard, sa bouche, tout souriait; il citait Horace entre deux bons mots ; il avait le bon sens et la fantaisie, la malice et le charme, la gaieté

et le sentiment, la grâce et la force; son imagination et sa plume couraient sans cesse de l'idée au rêve, du fruit à la fleur, de la vérité piquante au paradoxe étincelant, et éparpillaient en chemin, comme les fées, des diamants et des perles; il y avait, dans cet esprit, du papillon et de l'abeille... Il me semble que je le vois, que je l'entends encore...

— Et depuis trente-six ans on l'applaudit, on l'aime... Cette veine n'a pas tari, cet esprit n'a pas vieilli, cette vie de travail n'a pas eu une heure d'épuisement et de lassitude... Récemment, une illustre douairière a eu le mauvais goût de le faire attendre : il s'est consolé et vengé par un chef-d'œuvre de bonhomie narquoise, de beau langage, de bonne humeur, d'atticisme délicat, d'ingénieuse éloquence; mais le public, moins débonnaire...

En ce moment, un énorme coup de sifflet retentit à travers les premiers silences de la nuit : il venait du chemin de fer de Versailles.

Le chevalier Tancrède s'était replongé dans ses songeries rétrospectives.

— Les galeries de l'Odéon! c'est là qu'un libraire au teint jaune, le sieur Masgana, nous vendait pour cinq sous le *Tartufe* de Molière et le *Charles IX* de Chénier, les premiers in-32 qui se soient vus; moyennant quoi, nous pensions donner du fil à retordre au ministère Villèle... Sous cet arceau qui touche à la porte des acteurs, ont passé devant moi Charles Kemble, miss Smithson, la grande Georges, la petite Anaïs, la belle Falcoz, Duprez, Ligier, Fontan, Drouineau, Soulié, Lockroy, Beauvallet, Pichald, Soumet, Guiraud, Picard, Wafflard, Andrieux, Duval...

— Des spectres!

— A cette grille que vous apercevez là-bas et qui ouvre sur la rue de Fleurus, il existait un manége, tenu par le beau Larive, fils d'un tragédien qui eut quelques années de règne avant Talma, après Lekain. Je prenais ma leçon, roide comme un pieu sur une selle à la française, quand on apprit la mort de Talma : — « Il avait

toujours été inférieur à mon père, » cria Larive; et ce phénomène de piété filiale produisit sur moi un tel effet, que je tombai lourdement sur le sable... Docteur! docteur! il y avait ici une rue!...

— On l'a remplacée par un boulevard... Vous en verrez bien d'autres!

— Oui; mais, dans cette rue, il y avait une maison!

— Hé! hé! c'est assez probable...

— Le n° 12. Le rez-de-chaussée était occupé par un bureau de diligences et un loueur de cabriolets.

— Il n'y a plus de diligences et plus de cabriolets.

— Le premier par un pair de France...

— Il n'y a plus de pairs.

— Le second par un officier des gardes du corps...

— Il n'y a plus de gardes du corps...

— Le troisième par un lecteur du roi...

— Il n'y a plus de roi.

— Le quatrième par un directeur de la loterie...

— Il n'y a plus de loterie.

— Et le cinquième par un poëte et une grisette...

— Il n'y a plus ni grisettes ni poëtes.

— Oui; mais la grisette, c'était Adolphine, et le poëte, c'était moi.

A ce nom d'Adolphine, le docteur Sarazard ne put réprimer un frémissement qu'il dissimula tant bien que mal sous ses airs habituels de moquerie. Il avait commencé par se prêter aux fantaisies d'une mémoire qni se substituait peu à peu à tous les ressorts de la vie active. Il croyait ranimer ainsi les facultés usées par des alternatives d'exaltation et d'abattement, rétablir des points intermédiaires entre le *trop près* que le chevalier refusait de subir et le lointain où il se rejetait sans cesse, le ramener par degrés vers l'idée présente, à l'aide de la sensation passée. Mais bientôt il eut peur : le poids des souvenirs était trop lourd pour cette intelligence malade,

et l'entraînait au fond, comme un naufragé que sa planche trop pesante submergerait au lieu de le sauver. Le chevalier Tancrède ressemblait à un voyageur égaré la nuit au milieu d'un pays inconnu, marchant au hasard à travers les ténèbres, lequel, en se retournant, verrait d'innombrables lumières trembloter à l'horizon. L'œil fixé sur cette zone lumineuse, il ne saurait plus où mettre le pied, et sentirait l'obscurité redoubler autour de lui.

Le docteur serra le bras de son compagnon, et lui dit d'un air de commandement :

— Marchons plus vite, ou nous trouverons les salles fermées!

Sur le pont des Saints-Pères, il y eut une nouvelle halte : l'air était vif, la nuit noire, le ciel assombri : les peupliers et les saules de la berge frissonnaient sous la brise, comme des baigneurs surpris par le froid. Neuf heures sonnaient aux horloges, et les vibrations parcouraient l'espace, d'un bord de la Seine à l'autre ; heures d'affaires, de plaisirs, de ruine, de douleur, de joie,

de crime, s'abattant sur cette foule ainsi que des volées de fauvettes et de hiboux, de ramiers et de vautours. Le chevalier s'arrêta, les mains appuyées sur le parapet. Son regard s'enfonça dans ces immensités où se massaient vaguement les tours de Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu, le Louvre, les Tuileries, l'Obélisque, le pont Royal. Il prêta l'oreille aux clapotements de l'eau, se heurtant aux bateaux, aux arches et aux barrages. Il suivit des yeux les lueurs phosphorescentes que cette eau promenait dans son cours; puis, essayant de dégager son bras toujours retenu par le docteur, il dit avec calme :

— Bonsoir, mon ami, je reste ici...

— Grand Dieu ! et pour quoi faire?

— Pour voir passer une âme...

— Une âme! et laquelle?

— L'âme du vieux Paris, de mon Paris à moi, pour qui le nouveau n'existe pas. Croyez-vous donc que les villes n'ont pas des âmes comme les hommes? Le vieux Paris a une âme; je la connais, je l'aime; je suis une des parcelles de ce grand

tout, un des atomes perdus dans cet infini. Elle a été ce que j'ai vu, elle a possédé ce que j'ai perdu, elle regrette ce que je pleure. Toutes les nuits, elle part du beffroi de la vieille cathédrale et traverse le Paris nocturne, regardant à droite et à gauche ce qu'on lui ôte et ce qu'on lui rend... Tenez, là-bas... Ne l'entendez-vous pas qui gémit sous le marteau des démolisseurs?

— Mais non, c'est le battoir d'une blanchisseuse attardée...

— Ce tintement lointain, c'est le glas funèbre de nos poésies et de nos amours.

— Non, c'est l'horloge de Saint-Germain-l'Auxerrois qui répond à celle de l'Institut.

— Écoutez cette plainte, ce sanglot qui nous arrive à travers la distance!

— C'est le cri de l'oiseau de nuit qui plane sur le Louvre.

— Voyez ces lueurs qui brillent sur le sillage du fleuve : ce sont les yeux des trépassés; ils se rouvrent pour rappeler à ceux qui vivent ceux qui ne sont plus.

— Non, c'est l'effet naturel de la transparence de l'eau sous ces milliers d'étoiles ou de becs de gaz...

Et le docteur ajouta avec une rudesse croissante :

— Allons ! marchez ! ou je vous fais appréhender par un sergent de ville.

— Des sergents de ville ! il n'y en avait pas de mon temps ! murmura le chevalier, qui se laissa emmener avec une résignation machinale.

— Ils s'appelaient autrement, voilà tout, répliqua le docteur en ricanant.

Au Palais-Royal, la scène recommença de plus belle. Le pauvre visionnaire ne se reconnaissait plus.

— Qu'ont-ils fait, disait-il, de la rue du Doyenné, où ces aimables esprits, Théophile Gautier, Édouard Ourliac, Marilhat, Arsène Houssaye, Gérard de Nerval, avaient installé en permanence un rayon de leur soleil ? de la rue de Chartres où régnait le Vaudeville, si joyeux alors, si malheureux aujourd'hui ? de la rue des Froids-Manteaux ?...

— Hum ! de vrais coupe-gorges !

— Ah ! les coupe-gorges les plus redoutables ne sont pas ceux qui en portent l'étiquette !... Et les galeries de bois, si vivantes, si originales, si fantaisistes, le cerveau de Paris ?...

— Oui, un cerveau fêlé comme le vôtre ! Osez-vous bien regretter ce bouge où toute l'Europe apportait la boue de ses souliers et de ses appétits, où une honnête femme ne pouvait passer, même en plein jour, où la luxure coudoyait le vice et piétinait dans l'ordure ? Des étalages de libraires et des cohues de courtisanes ! La prostitution de la chair et celle de l'esprit !

— C'est vrai ! mais au moins ces malheureuses, parquées et traquées par la police, n'affichaient pas la prétention d'être une puissance sociale et mondaine ! Nous n'avions pas la crainte de voir nos femmes, nos filles et nos sœurs, entraînées par une tentation bizarre ou obligées de lutter contre ces indignes rivales, copier leurs modes, acheter leurs nippes, visiter leur luxe, singer leurs allures, imiter leur jargon, feuilleter

leur vocabulaire! Elles n'avaient pas, ces créatures, un chiffre dans tous les budgets, un œil dans tous les salons, une griffe dans tous les journaux, un pied dans tous les ménages, un doigt sur tous les verrous, un ressort dans tous les coffres, un mot dans toutes les énigmes, une clef dans toutes les serrures!... Ces libraires, Ladvocat, Urbain Canel, Dauriac, se ruinaient pour la gloire au bénéfice de leurs auteurs et de leur public! Ce qu'ils publiaient, ce n'étaient pas les *Mémoires d'une femme de chambre* ou d'une *Biche anglaise*, *les Voleuses d'amour*, *les Nuits de Jane*, *les Demoiselles de magasin*, avec vignettes assorties : c'étaient Châteaubriand, Villemain, Gœthe, Walter Scott, Barante, Victor Hugo, Lamartine, Casimir Delavigne, Guizot, Cousin, Jouffroy, Augustin Thierry!...

— Vous rêvez tout éveillé, et vous me dites des sornettes à dormir debout... — Et les maisons de jeu, le 113, la roulette, la rouge et la noire, les regrettez-vous, par hasard?

— Je préférerai toujours, dans la part faite

aux vices des grandes villes et aux perversités humaines, l'estampillé au clandestin, l'officiel à l'apocryphe. Qui dit estampille dit surveillance : il n'y a plus de tripots où l'on joue ; il y a des salons où l'on triche. Le démon du jeu avait un enfer spécial et un costume réglementaire : on savait à quoi s'en tenir ; aujourd'hui, il se déguise en dandy, en agioteur, en marquis, en diplomate, en banquier, en prince ; il ressemble à tout le monde, et il circule dans la meilleure compagnie...

— Assez ! assez ! Vous êtes plus halluciné que je ne le croyais... Tenez, je vais enfin vous faire rougir de toutes ces injustices que vous commettez en rêve... Voilà le Théâtre-Français... Vous souvient-il de ce qu'il était, il y a quarante ans ? Ces abords ignobles, ces ruelles tortueuses, ce manque d'air, d'espace et de perspective, cette hideuse rue du Rempart, ces maisons tarées, ces portes lépreuses, cette *galerie noire*... Maintenant regardez... cette façade majestueuse, ces colonnes élégantes, cette place spacieuse, pleine

d'air et de soleil, ces arbres transplantés tout exprès pour embellir de leur voisinage la maison, que dis-je? le palais de Corneille et de Molière!...

— Vous avez raison... Pardonnez aux folies d'un maniaque... Et... dites-moi... sans doute, l'art dramatique est au niveau de ces progrès matériels, de ces nouvelles magnificences?... Le dieu est digne du temple? Corneille et Racine, si bien logés, on les joue?...

— Jamais.

— Molière, si splendidement restauré?...

— Mal.

— La tragédie?...

— Morte.

— Le drame historique?...

— Mort.

— La comédie?...

— Malade.

— Ah! mon ami, c'est moi qui vous dis à mon tour : marchons, hâtons le pas; allons nous consoler avec les curiosités du vieux temps!...

V

UN COFFRET

Quand le chevalier et le docteur entrèrent au n° 4 de la salle Drouot, la vente des collections léguées par feu le baron Mathias Bruel était *chauffée* à faire éclater les soupapes de la fantaisie et de la vanité. Toutes les variétés de l'enchérisseur, depuis l'homme de goût jusqu'au maniaque, depuis le marchand de bric-à-brac jusqu'au millionnaire, depuis le prince russe jusqu'au banquier juif, en arrivaient à ce moment où les sages font des sottises, où les billets de mille francs dansent dans les poches, où les Greuze se payent comme

des Raphaël, et les faïences de Limoges comme les porcelaines de vieux sèvres.

Aux yeux d'un artiste insouciant, l'aspect de la salle n'eût été que pittoresque : pour un vieux rêveur tel que le chevalier Tancrède, elle avait je ne sais quoi de lugubre et de fantasque, qui répondait au désordre de ses pensées. Qu'y a-t-il de plus mélancolique qu'une exposition et une vente après décès ? Ce n'est pas seulement la vie, la passion, le trésor d'un homme, sur lesquels s'abaissent les derniers voiles de la mort et de l'oubli : ce sont des milliers d'existences, de joies secrètes, de douleurs cachées, de vagues souvenirs, de richesses perdues, de misères latentes, dont il a tenu un moment le fil et qui se brisent avec lui. Cette coupe d'or ciselé, gagnée jadis aux courses d'Epsom par un rival de Brummel et de d'Orsay, ses créanciers l'ont forcé de la vendre avec toute sa défroque d'élégant. Ces belles tapisseries servirent à une fête offerte par une ville enthousiaste à une princesse morte en exil. Ces boiseries de chêne sculpté, ces tableaux de

chasse, ces buires au cou de cygne, ornèrent la salle à manger d'un château ducal, vendu par autorité de justice. Ce lustre aux cent branches festonnées éclaira les salons d'un hôtel tombé sous le marteau des démolisseurs. Ces toiles de maîtres, ces jades, ces émaux, ces ivoires, ces boîtes tressées par des mains féeriques, ces bahuts, ces tabatières constellées de diamants, ces fleurs du pays d'azur, ces médailles, ces guipures, tout cela représente des âmes qui ont vécu, aimé, pleuré, souffert : tout cela parle une langue mystérieuse : folies d'amoureux, songes de visionnaire, épargnes d'avare, finesses de Mohican, béatitudes d'extatique, privations d'anachorète, provisions de fourmi, profusions d'insensé! Des heures d'attente, des années de patience, des jours de fièvre, des minutes d'ivresse, des myriades de désirs, d'espérances, d'émotions, de calculs, de regrets, aboutissant à des abîmes de néant! Les archives de l'Hôtel des Ventes fourniraient, au besoin, l'histoire d'un pays, d'un siècle, d'un monde.

Si telles sont les idées qu'éveille en nous un

pareil spectacle, se figure-t-on ce qui devait se passer dans l'imagination crépusculaire du chevalier Tancrède? Habitué à sauter brusquement du visible à l'invisible et de l'objet matériel à la création de son propre songe, il ne tarda pas à donner des inquiétudes au docteur Sarazard, qui se repentait presque de l'avoir amené. Chaque curiosité mise en vente devenait pour lui le point de départ d'un voyage dans le pays des chimères, le texte d'un nouveau chapitre dans le livre toujours ouvert où il lisait les yeux fermés.

— Paix donc! murmurait le docteur, dont les sourcils gris menaçaient de descendre jusque sur l'arête de son nez crochu, quand les soubresauts du chevalier et ses monologues à voix basse incommodaient ses voisins.

Mais lui, sourd aux chuchotements, insensible aux coups de coude, pendant que se croisaient toutes les voix de la surenchère, il continuait à dialoguer avec sa pensée, qui tantôt se montrait à demi, tantôt se cachait en entier, tantôt se dérobait sous les dentelles noires du rêve; il la pour-

suivait tour à tour dans les replis de son âme et dans les recoins de la salle.

— Les imbéciles! disait-il au docteur : ils mettent en vente ce service de Saxe authentique, et ils n'en savent pas seulement l'histoire! C'est Auguste II, roi de Pologne, qui le donna à la belle Kœnigsmark... attendez... en 1694. Vingt-cinq ans après, Maurice de Saxe le portait en France, et, un jour qu'il avait fait pleurer de beaux yeux... ceux d'Adrienne Lecouvreur, il lui fit ce riche cadeau pour la consoler. Après la mort tragique d'Adrienne, le service fut acheté par Pâris de Montmartel, qui, devenu vieux, l'offrit galamment à madame du Barry. De celle-ci, il passa à Tallien, dont la *veuve*, dans un moment de gêne, le vendit à un brocanteur de la rue des Lions-Saint-Paul. Il y resta jusqu'en 1810, époque du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Il y eut alors beaucoup d'Autrichiens à Paris. Un d'eux vit le service et en fit l'acquisition pour le compte d'un célèbre diplomate, qui le céda, vers 1831, à Fanny Essler;

Quand elle quitta Paris, la mode des ventes commençait : le service fut poussé jusqu'à huit mille neuf cent quarante-cinq francs cinquante centimes par le baron Mathias Bruel, et il entra dans sa collection pour n'en plus sortir. Et maintenant, docteur, comptez les fantômes que je vois danser autour de ces tables, à la clarté livide de ces lampes : empereurs, impératrices, favorites, rois, danseuses, tragédiennes, ambassadeurs, brocanteurs, courtisans et courtisanes ; le ballet des morts, la criée des squelettes !

— Il est possible que cet original dise ce qu'il sait et sache ce qu'il dit !

Cette réflexion coûta six mille francs à un curieux qui venait d'entendre vaguement le soliloque du chevalier Tancrède ; il allait renoncer, il se ravisa ; ses concurrents s'animèrent, et le service atteignit un chiffre fantastique.

— Les niais ! continua le chevalier ; ils appellent ceci un Rembrandt, et ils ne voient pas que c'est Rembrandt lui-même...

— Oh ! pour le coup, c'est trop fort...

taisez-vous, ou je m'en vais, et je vous emmène !...

— C'est très-simple, au contraire. En 1669, mon trisaïeul, Tancrède IV, avait encouru la disgrâce de Louis XIV. Il aimait passionnément la peinture ; il partit pour la Hollande, et devint l'ami intime de Rembrandt. Le grand peintre, sexagénaire déjà, mais à l'apogée de son génie et de sa gloire, était très-avare. Il profita de l'enthousiasme du jeune Français pour lui louer très-cher une chambre contiguë à son atelier. Rembrandt n'avait chez lui qu'une vieille servante, et, comme le bruit courait que sa maison regorgeait d'or et d'argent cachés, ses transes étaient continuelles. Une nuit, des voleurs tentèrent de s'introduire par la lucarne d'un grenier situé au-dessus de la chambre de mon trisaïeul : ils trouvèrent à qui parler. A la première alerte, Tancrède s'était levé, tenant d'une main son épée, de l'autre une lanterne sourde : il monta, à pas de loup, le petit escalier tournant qui conduisait au grenier, et, au moment où le plus résolu des bandits

passait son bras par un carreau brisé pour ouvrir l'espagnolette, l'éclair de l'épée brilla dans l'ombre et le bras fut transpercé de part en part. L'homme poussa un cri de douleur et d'épouvante; il retomba en hurlant sur ses compagnons, qui l'emportèrent. Rembrandt, toujours aux aguets dans ses insomnies de vieillard et d'avare, avait entendu quelque chose ; il arriva, guidé par le bruit ou l'instinct, tandis que mon trisaïeul essuyait tranquillement son épée. Voyez-vous d'ici la scène? Les ténèbres de minuit se réfugiant aux angles de cette pièce vaste et nue; l'artiste émergeant de cette obscurité parsemée de reflets fauves pour entrer dans le cercle de lumière tracé par la lanterne ; des gouttes de sang sur le plancher; la fenêtre ouverte, le carreau cassé, et, à travers cette ouverture, un coin de ciel noyé dans le brouillard ; mon trisaïeul en chemise, debout, la taille haute, l'épée à la main... Rembrandt se jeta dans les bras de Tancrède, qu'il appela son sauveur, et leur intimité en devint plus étroite...

— Fou! archifou! *Ægri somnia!* bredouillait le docteur entre ses dents...

— Comme témoignage de sa reconnaissance, continua le chevalier, Rembrandt avait bien envie d'offrir un de ses chefs-d'œuvre à son hôte; mais c'était plus fort que lui : son avarice protestait. En attendant, ils s'enfoncèrent ensemble dans les sciences occultes, qui possédaient alors, en Hollande, un si grand nombre d'adeptes. Un soir,— Rembrandt n'avait plus que deux ou trois ans à vivre, — ils étaient seuls dans son atelier. L'orage grondait au dehors; l'artiste fit du feu, et de ses doigts tremblotants alluma une lampe : il allait de toile en toile, d'un pas de malade, voûté par l'âge, empaqueté dans une houppelande de laine brune, et, à la clarté de cette lampe, la *Ronde de nuit*, l'*Alchimiste*, la *Leçon d'anatomie*, les *Disciples d'Emmaüs*, les *Portraits*, s'éclairaient bizarrement, puis se replongeaient dans l'ombre, en se fixant à l'état de vision dans le regard et dans l'âme. On eût dit un feu follet glissant et s'arrêtant tour à tour, et, à chacune

de ses haltes, évoquant des figures ou des spectres...

— Nous y sommes! Toujours l'*entre chien et loup!* dit à voix basse le docteur Sarazard, sans pouvoir tout à fait se défendre du trouble que nous éprouvons en entendant des choses folles débitées d'un ton convaincu.

— Bientôt l'hallucination fut complète : les créations de l'artiste vécurent ; les visages s'animèrent; la lueur vague se concentra autour de Jésus et de ses disciples, et y devint une auréole. Les soldats du guet battirent le pavé; le chirurgien s'acharna sur le cadavre; l'alchimiste agita son soufflet gigantesque, et le feu rougeâtre de ses fourneaux brilla dans la nuit comme un œil de cyclope. Les portraits prirent cette intensité de vie qu'on a exprimée par un mot : *parlant!*... Encore une fois, toutes les limites du monde réel et du monde imaginaire s'étaient confondues, effacées, pour mon trisaïeul et pour le vieux peintre. Alors Rembrandt, se retournant vers son ami :

— Je mourrai bientôt, lui dit-il; mais ceux-là

que j'ai fait vivre—et il montrait les tableaux—ne me laisseront pas mourir : je vivrai en eux, et je vous fais, vous et les vôtres, les légataires de cette seconde vie... Oui, ce qui me tourmente, c'est de songer que, dans cinquante ans, mes toiles se payeront le triple de leur valeur actuelle, et que, dans deux siècles, elles vaudront dix fois ce qu'on les aura payées en 1725. On me vendra si cher, que la fraude et la mode inventeront de faux Rembrandt : il y en aura par centaines, et une foule de dupes et de faux connaisseurs y croira. Comprenez-vous ce supplice?... Eh bien, voici le privilége que je lègue et le souvenir que je demande à vos fils, petits-fils et descendants : chaque fois qu'en leur présence on mettra en vente un Rembrandt, si le principal personnage ne les regarde pas, c'est que le tableau sera apocryphe : s'il les regarde...

En ce moment, le docteur et le chevalier tressaillirent : était-ce l'effet d'imaginations surexcitées, le jeu de la lumière tombant d'aplomb sur cette figure, ou tout simplement une preuve de

la magique puissance du peintre? Le portrait les regarda fixement; un rayon de vie passa dans ses yeux; le front s'illumina; les lèvres remuèrent...

— A quatre-vingt mille francs le Rembrandt! glapit le garçon de salle.

— Quatre-vingt-dix mille! cria un ténor.

— Cent mille! riposta un boyard.

— Cent dix mille! répliqua un prince valaque.

— Cent quinze! exclama un marchand hollandais.

— Cent vingt! dit froidement un lord, qui paraissait décidé à ne pas lâcher sa proie.

— Adjugé!

Pendant ce temps, le docteur murmurait à l'oreille du chevalier :

— Encore un pas, nous serons tous deux aux Petites-Maisons, et je suis moins sûr d'y entrer en médecin qu'en malade...

— Quoi! vous, mon maître, reprit le chevalier Tancrède; vous, dont j'ai si souvent éprouvé le pouvoir magnétique, et qui croyez comme moi

que tout un monde commence là où notre sotte raison finit, vous refuseriez de me suivre sur ce chemin pavé de merveilles? Vous ne voulez pas voir que ce qui est réel et vivant ici, ce ne sont pas ces plates figures d'huissiers, de commissaires-priseurs, de millionnaires, de curieux, d'oisifs, d'acheteurs, de revendeurs, de marchands; cette vie banale d'aujourd'hui, qui sera la mort vulgaire de demain!... C'est...

Le chevalier s'arrêta suffoqué, tremblant des pieds à la tête; une rougeur de fièvre monta à ses joues pâles; sa bouche s'ouvrit; mais, incapable d'articuler un mot, il ne put que serrer violemment le bras du docteur : — il lui montra d'un geste l'objet que l'on mettait en vente, et qui portait le n° 319.

— A cent francs, criait-on, le coffret, style Louis XVI!

C'était un coffret d'ébène sculpté, avec incrustations de nacre : l'intérieur du couvercle était d'un ton clair, sur lequel un artiste inconnu avait peint de petits Amours, entrelacés de fes-

tons, d'oiseaux et de fleurs. Au fond, sur une tablette recouverte de soie bleue, brillaient une paire de ciseaux, un dé à coudre, un couteau à couper le papier, un étui à mettre les aiguilles, le tout en nacre et argent, d'une forme élégante, d'un travail exquis. Le coffret paraissait ne porter ni date ni chiffre; mais ce chiffre et cette date, on aurait pu les retrouver peut-être dans les yeux du chevalier Tancrède.

Il fit un suprême effort, et sa voix se dégagea:

— Cent cinquante francs! cria-t-il.

Et tout bas, au docteur :

— Je vous dis que je le reconnais; c'est le mien, c'est le sien!...

— Deux cents! dit un indifférent, séduit par l'idée d'entrer en concurrence avec ce personnage singulier, qui, depuis son entrée dans la salle, piquait au jeu tous ces amateurs de curiosités.

Le docteur fit entendre un sourd ricanement, qui ressemblait à un bruit de crécelle.

Le chevalier était lancé : il poussa jusqu'à cinq

cents francs avec une véhémence extraordinaire. Bientôt tous les assistants, qui s'y connaissaient, comprirent qu'une plus longue lutte ne servirait qu'à ruiner ce surenchérisseur opiniâtre, qui semblait ne posséder ni une raison bien solide, ni un portefeuille bien garni. Depuis quelques instants, ils éprouvaient, à l'aspect du chevalier Tancrède, une sensation analogue à celle que cause le contact de la torpille. La séance allait finir, et c'était par mégarde que le commissaire-priseur, après l'heure réglementaire, avait laissé mettre aux enchères ce coffret, regardé comme insignifiant. L'éclairage baissait à vue d'œil : une brume fumeuse s'était répandue dans la salle. Les cerveaux, échauffés par les ardentes péripéties de la vente, fatigués de toutes ces belles choses et de tous ces cris stridents, se débattaient contre une lassitude fébrile. Comme pour donner raison au chevalier, la vie se retirait des esprits engourdis et se raccrochait à ces panoplies, à ces cadres, à ces statuettes, à ces dressoirs, à ces tentures. Une sorte de fantaisie tragique s'infil-

trait dans cette chaude atmosphère, y promenait de vagues frissons et se personnifiait dans ces deux hommes vieux, secs, ridés, parcheminés, blêmes, vêtus de noir, dont les yeux enfoncés dans leur orbite reflétaient toutes ces étincelles de nacre et d'opale, dont le profil maigre, anguleux, exagérait ses zigzags dans les alternatives de lumière et d'ombre.

Il se fit un silence : au bout de cinq minutes, le chevalier Tancrède était propriétaire du coffret.

Il bondit, se précipita sur sa conquête comme une lionne qui retrouve ses petits; puis, entraînant le docteur dans le corridor, il souleva la première tablette, découvrit un panneau imperceptible, poussa un ressort à secret, et montra à son compagnon, sous une dernière plaque d'ébène, mince comme une feuille de papier, ces deux noms tracés au pinceau et encore très-lisibles :

ADOLPHINE. — TANCRÈDE.

Et, plus bas, en caractères microscopiques :

PARIS, 17 MAI 1828.

— Docteur! docteur! s'écria-t-il sans remarquer que son ami était presque aussi ému que lui; pour qu'Adolphine ait vendu ce coffret, il faut qu'elle ait souffert toutes les horreurs de la misère! Je la retrouverai ou j'y perdrai mon nom!

Et il sortit en courant...

VI

MADAME BOLIVAR

Adolphine ! Adolphine ! répétait le chevalier Tancrède dans la rue, en pressant le coffret sur son cœur : sa voix avait des intonations si sépulcrales, qu'une figurante qui venait de danser dans le ballet des Nonnes, de *Robert le Diable*, et qui sortait par la porte basse de la rue Drouot, crut avoir Bertram à ses trousses, et s'enfuit dans la direction du boulevard.

— Attendez-moi donc ! dit le docteur essoufflé ; quel homme vous êtes ! j'ai eu toutes les peines du monde à vous rattraper... Vous voilà ému comme un amoureux de vingt ans !...

— C'est qu'Adolphine a toujours vingt ans pour moi...

— Oui, mais pour le public, pour son miroir, pour son acte de naissance et pour elle-même, elle en a cinquante-sept, ce qui n'est pas tout à fait la même chose... Voyons, tâchons de nous calmer... Vous voulez essayer de la retrouver, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, je vous en prie... Si vous saviez, docteur !... j'ai été si coupable !... Adolphine...

— Était un ange, je le sais, et vous un monstre, dit le docteur, dont le ton railleur était démenti par le tremblement de sa voix.

— Oui ; quand je partis, en 1830, elle avait une jolie petite fille, une délicieuse enfant de trois ans, qui m'appelait son père...

— C'est bien possible, reprit le vieux Sarazard, essayant toujours de plaisanter pour cacher son trouble ; les enfants ont de ces naïvetés, ou de ces malices... Remarquez, mon ami, que ce ravissant *bébé* touche aujourd'hui à la quarantaine...

— Je la vois encore, dans la grande allée du Luxembourg, avec son cerceau !

— Pour retrouver toutes ces traces, nous avons un moyen. Mon vieux malade, feu le baron Mathias Bruel, était à la fois fantaisiste comme un conte d'Edgar Poe et précis comme un compte d'arithmétique : il tenait un registre exact de toutes ses acquisitions ; un grand diable de livre vert, avec coins et fermoirs d'acier, sur lequel il inscrivait, jour par jour, la date de l'emplette, le numéro de l'objet acheté, la façon dont il en était devenu possesseur, et le nom et l'adresse de la personne qui l'avait possédé avant lui... Ses héritiers doivent avoir conservé ces archives du collectionneur, et, comme j'étais son médecin...

— Et qu'il est mort...

— Et qu'il est mort, ils n'ont rien à me refuser... Nul doute qu'ils ne nous laissent feuilleter demain le précieux catalogue ; mais, pour le moment, je vais vous coucher, et, si vous ne me promettez pas de dormir, neuf heures au moins,

du sommeil de l'innocence ou de la fatigue, je donne un coup de baguette, et bonsoir! tout disparaît; le coffret vous échappe des mains, Adolphine n'a jamais existé, les héritiers de Mathias Bruel nous ferment leur hôtel et leur livre; les curiosités de la salle Drouot s'engouffrent dans une trappe; un rideau noir s'abaisse sur toutes ces visions, et je suis homme à prouver qu'il n'y a eu, dans tout cela, que le rêve d'un malade... ce qui, par parenthèse, serait notre seule manière de rentrer dans la vraisemblance!...

— Venez, docteur; je serai sage!

Le lendemain, les deux amis, reposés, brossés, blanchis, cirés, ressemblant autant que possible à des bourgeois raisonnables, se présentèrent à l'hôtel du défunt.

Le baron Mathias Bruel, enrichi dans les fournitures qui ont suggéré aux troupiers le nom symbolique de *riz-pain-sel*, était un vieux garçon égoïste et quinteux, qui, de son vivant, avait constamment tenu ses parents à distance, sous

prétexte, disait-il, qu'il n'aimait que les cousins *éloignés*. Ceux-ci, petits propriétaires ou marchands des environs de Melun, s'étaient abattus sur sa succession avec une voracité de cannibales affamés ou de requins à jeu.

Quel spectacle plus tristement philosophique que celui-là ? L'héritage d'un collectionneur passionné, curieux, savant, raffiné, servant de pâture à des collatéraux vulgaires, pour lesquels il n'a d'autre sens que l'argent qu'il vaut ! Ce n'est plus un patrimoine ordinaire subissant les conditions de la brièveté de notre existence, et passant d'une main dans une autre : c'est une fortune *spirituelle*, recueillie ou dispersée par des imbéciles, qui ont tout juste assez d'esprit pour se moquer de celui qui a pris tant de peine pour les enrichir ou tant de plaisir à se préparer des regrets !

Ces figures incultes, échauffées de grossières convoitises, supportables peut-être dans une ferme ou derrière un comptoir, *juraient* affreusement dans ce nouveau cadre. Un marchand de

bœufs, en guêtres de cuir, souliers ferrés, veste et culotte de velours sous une blouse de toile, fumait du tabac de caporal dans une pipe d'ivoire sculpté et armorié. Il crachait sur un tapis turc, s'étalait dans un fauteuil qui avait fait partie de l'ameublement du petit Trianon, et buvait des gorgées d'eau-de-vie dans un magnifique verre de Bohême qu'il posait sur une table en plein chêne. Devant d'admirables glaces de Venise, une fermière rougeaude essayait des dentelles de Malines roulées par-dessus une camisole d'indienne. Une maritorne de village rayait de ses sabots un parquet en bois de cèdre, sur lequel avaient glissé les talons rouges des courtisans de Versailles. Un clerc d'huissier considérait d'un air bête des Metzu, des Hobbema et des van Ostade, auquel il eût préféré peut-être le portrait de Malek-Adel, et un adolescent malpropre faisait l'exercice avec un fusil rapporté en France par Dumont-Durville, à la suite de son voyage autour du monde.

Le chevalier Tancrède et le docteur Sarazard

furent reçus avec les honneurs dûs à la qualité de médecin du défunt. On leur apporta le précieux registre, et, après une heure de patientes recherches, ils trouvèrent la note suivante :

« N° 319. Coffret d'ébène incrusté de nacre, etc., passant pour avoir appartenu à la reine Marie-Antoinette; probable, mais pas authentique; acheté, le 5 novembre 1853, à madame Bolivar, marchande à la toilette, rue Pagevin, 17 : payé 300 francs.

» *Observations.* — Cette femme mérite toute la curiosité du collectionneur. A étudier comme on étudie une coquille ou une médaille. Un bon rang parmi les innombrables produits de la fantaisie parisienne; tâcher de la voir le jour de la fête annuelle qu'elle offre à ses clients des deux sexes. »

Les deux amis se regardèrent, pareils à des chasseurs qui, en poursuivant un izard, découvriraient la piste d'un ours.

— Hé! hé! fit le docteur, Bruel avait du bon, et ce petit morceau ne me déplaît pas.

Une heure après, ils étaient rue Pagevin et demandaient madame Bolivar : elle avait déménagé, et demeurait, leur dit-on, rue de Rumfort. Ils y coururent; la rue de Rumfort n'existait plus. Un marchand de vins, installé dans l'unique maison d'un nouveau boulevard, au milieu d'un fouillis de moellons, de planches, de poutres, de maçons et d'échafaudages, leur indiqua, comme adresse probable, la rue Sainte-Marguerite : ils y allèrent. La rue Sainte-Marguerite s'appelait rue Gozlin : ils trouvèrent, au numéro qu'on leur avait désigné, un pâtissier qui les renvoya rue de la Chaumière, aux Ternes. La rue de la Chaumière se nommait rue Laugier. Leur pied glissa dans des flaques d'eau; leurs yeux se promenèrent à travers des espaces vides, des terrains à vendre, des tuyaux d'usine, des

gazons jaunes, sur lesquels séchaient des linges en lambeaux, de longs murs bordés de trottoirs, où quelques gamins hâves jouaient au bouchon, des rues sans maisons, des chemins sans issue, où de rares passants s'estompaient dans la brume. Ils allaient, de guerre lasse, renoncer à leurs recherches, lorsque le chevalier, en essayant d'ouvrir une porte bâtarde encastrée dans la muraille d'un jardin de pensionnat, vit un carré de papier sur la porte : c'était une de ces affiches économiques, écrites à la main, si communes à Paris et surtout dans la banlieue. Publicité de hasard, à l'usage du petit commerce, de la petite propriété, des petits métiers, des bureaux de placement, des capitaux fantastiques; le plus bas échelon de l'immense et somptueuse échelle de l'Annonce.

On y lisait :

Madame Bolivar, revendeuse à la toilette; objets d'art, curiosités et dentelles; loge en garni : discrétion; actuellement rue Rochechouart, n° 23.

Ce trait de lumière ranima nos chercheurs, et leur persistance n'eut pas à subir un nouveau mécompte. Cette fois, la figure s'accordait admirablement avec le cadre ; madame Bolivar avait tout à fait le physique de l'emploi ; ses yeux gris, vifs et rusés, brillaient comme des lampions nageant dans la graisse. Son âge eût défié la sagacité des physiologistes ; elle n'en avait pas, parce qu'elle les avait tous. Son majestueux embonpoint dédaignait les artifices de la toilette, et flottait librement sous un canezou de blancheur équivoque. Des rides, entremêlées de taches de rousseur, couraient sur sa peau et rejoignaient le pli moqueur de ses lèvres. Un tour blond, ajusté de travers, déguisait mal les tons gris des cheveux, à demi cachés sous un bonnet à fleurs. Ses pieds, courts et gras, semblaient prêts à faire éclater les souliers de prunelle à cordons, tels qu'on les portait en 1835.

Elle trônait dans son *capharnaüm*, qui signifiait usure et misère, comme la vente splendide du baron Bruel avait signifié richesse et mort.

Elle reçut ses deux visiteurs avec des airs de reine surprise dans un moment de bonne humeur. Tout à coup le chevalier s'écria, en la regardant avec un inexprimable mélange d'anxiété, de désenchantement et de doute :

— Madame ! est-ce que, par hasard, dans le temps... de votre baptême, vous ne vous appeliez pas Adolphine ?...

Madame Bolivar, stupéfaite, interrogea d'un coup d'œil le docteur, qui haussa les épaules, comme pour dire : « Ne faites pas attention, il est fou ! » — Puis elle se rengorgea, et répondit superbement :

— Non, monsieur, je m'appelle Élodie.

— Alors, connaîtriez-vous ceci ? reprit-il un peu désappointé et fort soulagé.

Et il lui montra le coffret.

— Oui, j'ai eu *ça* chez moi, dit-elle en soupesant et examinant le précieux objet avec une indifférence qui torturait le chevalier : attendez, je vais chercher *la loi et les prophètes !* ajouta-t-elle en femme qui sait son monde et ne né-

glige pas les occasions de placer des phrases à effet.

Madame Bolivar mit son pince-nez, fouilla dans une armoire, et en tira un énorme cahier, maculé et graisseux, très-différent du beau registre de l'hôtel Bruel. Elle le déplia lentement, et commença à lire, montant et descendant ces longues colonnes, barbouillées d'encre, chargées de chiffres, zébrées de ratures, couvertes d'hiéroglyphes qu'elle seule pouvait comprendre. Le chevalier, debout, lisait par-dessus son épaule. Les scènes de la veille, les songes de la nuit, le réveil de ses souvenirs, le coffret qui lui brûlait les mains, ses recherches haletantes à travers le nouveau Paris, qui le désorientait et l'irritait de ses métamorphoses, tout cela l'avait rejeté dans cet état mixte que le docteur connaissait trop bien, et qui sans cesse préparait des hallucinations nouvelles; une sorte de *kief* oriental, voilé des mélancolies de l'occident et des ombres du soir. Pour cette imagination malade, les idées et les choses perdaient leur fond solide pour

devenir semblables aux métaux en fusion, qui fuient en laissant une odeur de fumée et de brûlé. Madame Bolivar ne fut plus une vulgaire revendeuse, mais une méchante fée, un de ces êtres mystérieux qui pullulent dans les légendes moldaves ou valaques, et que l'esprit du mal a doté d'une puissance surnaturelle. Stryge ou vampire, elle attendait l'appel de minuit pour aller déterrer ses victimes et s'enivrer du sang de leurs veines. Le cahier qu'elle tenait dans ses mains grasses, brillantées de grosses bagues, s'élargissait, s'allongeait, s'accrochait à la cloison comme un décor de théâtre. Sur ce panneau d'un blanc sale, une plume invisible écrivait les noms de tous ceux qui avaient eu affaire à la revendeuse. Ces noms entrelacés de chiffres cabalistiques qui marquaient la somme, la date et le numéro d'ordre, se transformaient et se changeaient en personnages fantastiques. Les 2, les 3, les 6, les 8, qui composaient ces sommes fabuleuses, s'enroulaient en carcan autour du cou de ces sinistres marion-

nettes, se hérissaient sur leur tête comme des cheveux de Gorgone, se plaquaient en stigmates sur leur front, ou bien, formant des anneaux innombrables, liaient l'un à l'autre ces martyrs du luxe et de la gêne, de l'échéance et du prêt sur gage, pareils à des forçats de Toulon ou à des damnés du Dante.

Chacun de ces groupes sombres figurait un genre de misère, une classe de la société, une spécialité de détresse, une passion, une manie, un vice : il y en avait de bouffons et de tragiques, de hideux et de lamentables, d'effrontés et de navrants; des drames à masque d'idylle, des squelettes sous des dominos roses, les pâleurs de la faim blotties dans un pot de rouge, des billets faux dans des enveloppes parfumées, des lendemains d'orgie grelottant au coin de la borne. Il y avait de la noblesse en ruine, de la bourgeoisie en faillite, des ouvriers en grève, des artistes tendant la main à l'avenir, des prodigues tendant les bras au passé. Bientôt ces groupes s'agitèrent; ces marionnettes commencèrent une

immense ronde, qui eût fait paraître gaie la danse des morts. Mais peu à peu madame Bolivar ramenait à elle le fil auquel était suspendue la grappe vivante : sa main s'élargissait, le fil diminuait, les marionnettes se rapprochaient, jusqu'au moment où, fatalement attirées par leur souveraine, elle la suivaient et disparaissaient, avec de sourds gémissements, dans les ténèbres de l'arrière-boutique.

Le chevalier Tancrède était si profondément dans son rêve, qu'il eut l'air de sortir des limbes, lorsque madame Bolivar lui dit en le secouant par le bras :

— Voici votre affaire : « Vendu le 5 novembre 1853, au baron Mathias Bruel, 300 francs. » Est-ce exact ?

— Parfaitement.

— Maintenant, je remonte au 10 mars 1851, et je trouve : « Acheté à madame Isidore 50 francs. »

— Petit bénéfice de six cents pour cent, fit le docteur.

— Où est-elle? où est-elle? s'écria le chevalier.

— Oh la la! comme vous prenez feu! répliqua madame Bolivar. Où elle est? je n'en sais rien; où sont les oiseaux de passage? Mais peut-être auriez-vous chance de la retrouver...

Et, prenant la pose majestueuse d'une actrice de province jouant une reine de mélodrame :

— Ces messieurs, dit-elle avec emphase, voudront-ils me faire l'honneur d'assister à la petite fête que je donne à mes clients samedi prochain, 22 avril? Mon respectable et regrettable ami, le baron Mathias Bruel, m'honora deux fois de sa présence...

— Nous n'aurions garde d'y manquer, dirent les deux vieillards en s'inclinant.

VII

LE BAL DES NAUFRAGÉS

A l'angle du théâtre des Batignolles, si l'on tourne à droite, on se trouve, après une centaine de pas, au milieu de terrains vagues où la spéculation n'a encore planté que des jalons. A mesure que l'on avance, les maisons deviennent plus rares : cette solitude bâtarde a quelque chose de plus triste que la vraie. Si l'on attend le crépuscule, la rue, ou plutôt le chemin qu'on parcourt, reprend cette physionomie mystérieuse qu'offrait autrefois la banlieue de Paris, et qu'exploitaient les auteurs de mélodrame. Dans un enclos perdu

entre deux murs dégradés, un acacia à demi-mort se dresse et tord ses bras avec des pantomimes de squelette. Si un fiacre attardé s'estompe dans la brume et cahote sur le pavé, on se figure que cet inoffensif véhicule emporte des provinciaux trop confiants vers un rendez-vous d'assassinat. Des bandes de corbeaux s'abattent sur les plâtrières ravinées par la pluie. Le cri d'une girouette éraillée, la chanson fredonnée par un passant, le coup de sifflet partant d'un cabaret borgne, empruntent au tableau que l'on a sous les yeux une signification menaçante. Les réverbères clair-semés ne servent qu'à désorienter le regard, à créer dans l'espace réel des espaces imaginaires : ils ouvrent çà et là de fuyantes perspectives, éloignent les premiers plans, rapprochent les lointains et prêtent aux objets des formes fantastiques où l'ombre a les transparences de la lumière, où la lumière a les caprices de l'ombre.

A l'endroit le plus désert de ce désert citadin, on est étonné, presque effrayé de voir une assez belle maison, dont l'aspect, au premier abord,

n'a rien d'étrange. Elle est blanche, elle est neuve, surmontée d'une terrasse à l'italienne, et précédée d'une grille que festonnent des touffes de jasmin. Une miniature de jardin, avec le bassin, le gazon et les allées de rigueur, va de la grille au perron, où languissent des pots de fleurs et quelques plantes grimpantes. A gauche, sur une butte de trois mètres de hauteur, où l'on monte entre deux rangées de lilas, un kiosque en bois rustique, avec chaises assorties et ustensiles de jardinage. Les fenêtres, peintes en vert, s'ouvrent rarement. Les détails sont riants, l'ensemble est sinistre : pourquoi? il serait difficile de le dire; les choses ont, comme les hommes, une expression qui plaît ou déplaît malgré leur figure. Peut-être l'isolement absolu de cette maison donne-t-il envie de supposer que l'on a redouté son voisinage : en dépit des blancheurs de la façade, on la dirait menacée de ruine, hantée par quelque mauvais sort, abandonnée à la suite d'un malheur ou d'un crime. En réalité, le malheur ou le crime a été de ceux qu'on ne daigne pas même raconter sur

les marches de la Bourse, et dont Paris regorge au point de n'y pas faire plus d'attention qu'à un magasin fermé. Un terrain acheté, un immeuble bâti, un spéculateur insolvable, une vente, des créanciers, des affiches, un acquéreur qui se substitue au premier propriétaire; rien de plus. Seulement, l'acquéreur s'appelait cette fois madame Bolivar : cette maison était sa *villa*; c'est dans cette résidence *champêtre* qu'elle offrait à ses clients sa fête annuelle, et jamais cadre, tableau, local, amphitryon, châtelaine, invités, entourage, accessoires, scène, théâtre, comédie ou drame, ne se convinrent mieux et ne se ressemblèrent davantage.

Ainsi qu'elle le disait dans son poétique langage, elle s'était mise sur son *trente et un;* elle esquissait ses plus belles révérences, et essayait l'effet de ses sourires sur le chevalier et le docteur, qui s'étaient constitués d'office ses maîtres de cérémonies. Les deux vieillards, en habit noir, cravate blanche, jabot bien plissé, bas de soie, souliers à petites boucles de vermeil, semblaient

rajeunis : ils étaient dans leur élément, et leurs yeux vifs exprimaient toutes les ardeurs d'une curiosité fantaisiste. Le chevalier surtout nageait en pleine eau, et profitait de l'occasion pour satisfaire sa manie d'observer en rêvant et de rêver en observant. Madame Bolivar leur avait recommandé d'arriver de bonne heure, et ils étaient venus, comme Mascarille, avant que les chandelles fussent allumées.

On entendit dans le lointain un roulement sourd : deux lanternes coururent comme des feux follets. Un instant après, une voiture numérotée s'arrêtait devant le perron.

— Remarquez la composition de ce premier fiacre ! dit tout bas madame Bolivar au chevalier.

— «...*Qui lætificat juventutem meam... Nuntio vobis gaudium magnum !* cria du haut de son siége le cocher, en jetant les rênes à un des valets de louage.

— L'abbé Pocherel, ex-curé de Subry-sur-Saône, dit-il, après avoir ôté son carrick, sous

lequel s'abritaient une vieille redingote noire, un pantalon jaune et des souliers bronzés. Il salua avec un incroyable mélange de cynisme et d'amertume, et ajouta, en ouvrant la portière avec un ricanement qui serrait le cœur :

— La main aux dames! Madame la marquise de Noirpont! — Madame la baronne de Vorlange!

Deux femmes, l'une vieille, l'autre jeune, descendirent.

— Bonsoir, mes chères petites! prenez garde d'abîmer *mes* dentelles! leur dit madame Bolivar.

— M. Gibeux, ancien notaire! — Le comte Gustave de Châlons!

Deux messieurs suivirent les deux femmes: M. Gibeux portait des lunettes d'or, des boutons d'or à sa chemise, une chaîne d'or sur son gilet de satin. Il était gros, court, haut en couleur: sous ses lunettes, on devinait des yeux sans cils, des paupières malades; son cou de taureau, ses lèvres épaisses, son teint échauffé dénonçaient un tempérament apoplectique.

Le comte Gustave avait l'élégance frelatée et

fripée des héros de roman qui finissent à la cour d'assises.

Cinq misères, cinq ignominies.

— Un faux comte, n'est-ce pas? un faux notaire, un faux curé, une fausse marquise et une fausse baronne? murmura le chevalier en se penchant à l'oreille de madame Bolivar.

— Non, monsieur, tout pour de vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai! répliqua-t-elle. Comme cela, c'est bien plus drôle!

Puis, tout bas, au notaire:

— Vous savez qu'avec les boutons et la chaîne, c'est vingt francs de plus?

— Oui, mon excellente amie, lui répondit-il en lui baisant la main.

D'autres voitures se succédèrent, apportant toutes les variétés du naufragé de Paris et toutes les épaves des naufragés de province, volontairement englouties dans le gouffre parisien.

Des prêtres interdits, comme l'abbé Pocherel; des gentilshommes ruinés par un homme d'affaires ou un vice, venus à Paris pour demander une

place, tombés de l'antichambre d'un ministère dans le couloir d'un tripot et échangeant contre quelques écus mal gagnés les restes de leur honneur bien perdu ; de belles jeunes filles, séduites par des Lovelaces de chef-lieu, secrètement emmenées par leurs mères dans ce Paris où tout s'ignore, et, une fois là, s'acclimatant à l'atmosphère empestée et incapables de redevenir honnêtes femmes ; d'anciens membres de clubs élégants, surpris la main dans le sac et précipités en vingt-quatre heures des sommets du *high life* dans la mare aux fripons ; des épouses romanesques, qui, pour échapper au joug d'un bonhomme, coupable de ne pas les comprendre, ont couru au-devant de toutes les servitudes de la détresse et de la honte ; des cantatrices à qui a manqué une chance, un protecteur, une note, et qui, à force de refuser, disent-elles, des engagements de cinquante mille francs, ont fini par chanter *la Dame Blanche* au théâtre du Montparnasse et par emprunter un louis sur leur dernier châle ; des négociants, des banquiers, des avoués,

impliqués dans de véreuses affaires, acquittés à de faibles majorités, et ne pouvant plus se montrer dans les rues où leurs pères passaient la tête haute; des victimes de l'agiotage, exécutées et sacrifiées pour l'exemple; des gens qui allaient être riches, hauts fonctionnaires, grands seigneurs, lorsqu'a éclaté telle ou telle révolution, et qui, sous prétexte de ne pas salir leur blason ou de ne pas trahir leur drapeau, sont arrivés à vivre des aumônes du hasard et des industries clandestines; d'autres qui, pris au dépourvu par ces catastrophes politiques, tourmentés de leur désœuvrement, s'attribuant de chimériques aptitudes, se sont perdus dans d'illusoires entreprises; des plaideuses, amies intimes d'un conseiller d'État, millionnaires si leur procès se juge, et réduites en attendant à descendre, chaque matin, un échelon de l'échelle parisienne; des solliciteuses, parentes d'un sénateur, les poches pleines de pétitions, vides de billets de banque, escomptant, dans un hôtel borgne, les espérances de leur future grandeur; des ténors, dont l'*ut* de poitrine

a fait faillite; des rivaux de Frédérick Lemaître, que Pithiviers a sifflés; des candidats permanents à la députation, à l'Académie, aux prix de vertu; des princes moldaves, des grands d'Espagne de quinzième classe; des directeurs de banques fantastiques; des fondateurs de tontines, de compagnies d'assurances, de cafés-concerts, de bals publics; des essuyeurs de plâtres, actionnaires de la première heure au profit des habiles de la seconde; des hommes *à idées*, arrivés trop tôt ou trop tard, mourant de faim pendant que leur idée se pavane en calèche dans les allées du bois de Boulogne; des monomanes, qui ont toujours dix mille francs qu'ils possèdent à mettre au service du million qu'ils rêvent; toutes les formes, toutes les silhouettes, tous les monstres, toutes les paillettes, toutes les grimaces, tous les sourires, toutes les larmes, tous les mensonges, tous les spectres de la banqueroute matérielle, intellectuelle, morale, nobiliaire, sociale, artistique, religieuse, mondaine : celle qui rampe, celle qui frappe, celle qui caresse, celle qui déshonore, celle qui tue.

Tous portaient au cou l'invisible collier que le chevalier Tancrède avait déjà cru voir et dont madame Bolivar tenait les cordons; mais, ce soir-là, les cordons étaient de soie : entre les mouches et l'araignée, il y avait trêve.

Ce n'était plus le demi-monde ; c'était l'autre monde ; des morts et des mortes, sortant des limbes pour quelques heures, participant aux plaisirs de la vie, se groupant autour des tables, formant des quadrilles, aspirant les parfums d'une cuisine savante, buvant à plein verre les vins de Champagne et de Chambertin, chantant au piano des cavatines et des romances, échangeant des causeries brodées d'éclats de rire, écoutant un orchestre blotti dans l'encoignure d'un salon, jusqu'à l'heure matinale qui devait les faire rentrer dans leurs ténèbres, leur opprobre ou leur néant. Observateur visionnaire, le chevalier ne manqua pas de saisir et d'exagérer ce contraste. Tandis que le docteur découpait gravement une dinde truffée et conseillait les bains de mer à une patricienne déclassée, le chevalier

contemplait cette assemblée étrange, ce fouillis d'habits noirs et de toilettes fanées, cette collection de figures jeunes, vieilles, fièvreuses, ridées, blêmes, couperosées, maladives, sournoises, enivrées, désolées, ravagées, charmantes, laides, hideuses, toutes marquées de la griffe fatale, de la tache indélébile. Les lustres et les candélabres lui semblaient des cierges funèbres ; les tentures des fenêtres et des portières lui faisaient l'effet de draperies mortuaires ; les valses et les polkas devenaient pour son oreille des psalmodies lugubres: à tous moments, il s'attendait à voir un démon coiffé du turban ponceau de madame Bolivar, soulever le parquet, saluer tous ces damnés comme gens de connaissance, s'emparer du violon d'un des musiciens de l'orchestre et conduire lui-même la danse.

Madame Bolivar, dans tous ses atours, faisait les honneurs de la soirée avec un aplomb majestueux, une bonhomie en chrysocale, des sourires à contre-sens, et des compliments qui parlaient faux. Tout le matériel de sa fête, fourni par son

magasin, avait plus ou moins appartenu à ses convives. Elle trouvait piquant d'éclairer un fabricant ruiné à l'aide de torchères et de flambeaux saisis chez lui; de faire admirer à un ex-agent de change son linge damassé, qu'elle n'avait pas même démarqué; de montrer à un banquier failli une argenterie dont il avait payé la première facture; de faire boire à un Champenois exproprié du vin qu'il avait possédé dans ses caves; de vanter à un vicomte le parfum des fleurs qu'il avait eues dans ses serres; de reconnaître sur les épaules et sur le front de ses danseuses des perles, des diamants, des bijoux, des dentelles, qu'elles lui avaient abandonnés pour toujours et qu'elle leur prêtait pour une nuit.

Dans cette réunion, composée d'éléments si hétérogènes, il y eut d'abord de l'embarras, une certaine contrainte, une froideur visible, l'attitude de personnes qui, venues pour s'étourdir, n'y réussissent pas, ou à qui le spectacle des hontes d'autrui rappellent leurs propres hontes. Hommes et femmes étaient graves : peut-être, dans leur

abaissement, aimaient-ils à se prendre au sérieux, à se parler les uns aux autres comme s'ils étaient encore du monde des heureux, des honnêtes gens et des riches. Sauf d'ineffaçables bigarrures, d'irrécusables dissonances, un étranger aurait pu croire qu'il assistait à une fête ordinaire : les danses n'avaient rien d'échevelé; on causait à voix basse; tout se passait décemment. Les cavaliers parlaient à leurs danseuses avec une déférence et une politesse affectées. Les joueurs de whist et d'écarté ne trichaient pas.

— Nous sommes volés ! dit le docteur, qui venait de gagner vingt fiches.

— Et madame Isidore? demandait timidement le chevalier Tancrède.

Mais, au souper, la scène changea : les langues se délièrent; les préoccupations de la veille et du lendemain disparurent de ces visages pour n'y laisser de place qu'à l'appétit bestial. L'odeur des sauces, l'arome des truffes, le fumet du gibier, le bruit des assiettes, le tintement des flacons contre les verres, le petillement des bou-

chons, montèrent aux cerveaux, et, comme on dit, rompirent la glace. Il y avait là quelques artistes, écrivains ou poëtes, joyeux bohêmes, misères insouciantes, tributaires de madame Bolivar du côté fantaisiste et bouffon, vaudevilles égarés au milieu de ces tragédies. Ils donnèrent le signal, les autres suivirent ; on plaisanta comme plaisantent les fossoyeurs dans la scène d'*Hamlet*. Ce fut une gaieté triste, shakspearienne, mordant sur l'esprit et le cœur comme l'eau forte sur le cuivre, la flamme d'un punch gigantesque sur un radeau de naufragés. Il n'y eut pas, comme en bonne et heureuse compagnie, une progression s'exaltant peu à peu, depuis le silence du premier service jusqu'au tumulte du dessert. L'orgie se démusela tout d'une pièce ; ses cent voix rugirent en même temps : on chantait, on riait, on sifflait, on jasait, on hurlait, on criait, on jurait, on cassait les porcelaines de madame Bolivar. Ce spectacle et ce tapage eussent donné le vertige ou au moins la migraine à un homme bien portant. Le chevalier, vieux et malade, n'en était ni incommodé, ni

effrayé. C'est que, pour lui, la scène avait cessé d'être réelle. Cette faculté bizarre, que nous avons essayé de peindre, paralysait ses sensations par leur excès même. Arrivées à un certain degré d'intensité, elles changeaient de place, et passaient de la réalité dans le rêve. Il voyait, il entendait de l'autre côté du rideau qui nous cache les objets invisibles. Tous les incidents de ce formidable souper étaient pour lui quelque chose de pareil à une mystérieuse histoire qu'il se serait racontée à lui-même, à ces dessins fantastiques que tracent les spirites, guidés par des influences surnaturelles.

Tout à coup il fut tiré de cette hallucination magnétique par la voix du majordome, qui annonçait :

— La princesse Isidora !

— En français madame Isidore, dit la Bolivar en regardant le chevalier Tancrède.

VIII

LA DERNIÈRE VENUE

Quand la princesse Isidora — *aliàs* madame Isidore — fit sa tardive entrée dans la vaste salle à manger de madame Bolivar, l'orgie avait atteint ce point culminant d'où elle ne peut que descendre, c'est-à-dire tomber sous la table. C'était une scène digne de tenter le peintre ordinaire ou extraordinaire de Balthasar ou de Sardanapale. Les bougies achevaient de se consumer en pleurant sur leurs bobèches. A leur lueur blafarde se mêlaient les pâles clartés de l'aube; jour faux et sinistre, fait exprès pour éclairer ces visages li-

vides où l'exaltation de l'ivresse luttait contre le poids du sommeil. Des yeux atones se fermaient; des yeux fébriles étincelaient; des regards hébétés se promenaient dans le vide ou s'arrêtaient dans une effrayante fixité. Les vins de Champagne et de Marsala ruisselaient sur la nappe, obstruée de verres brisés et de bouts de cigares. Quelques affamés de la veille, poursuivis par un souvenir instinctif, essayaient de faire entrer dans leurs poches les restes d'un jambon ou d'un pâté. D'autres, avec un rire idiot, se coiffaient de leur serviette ou se jetaient dans les bras de leur voisin. On se tutoyait sans se connaître : on s'appelait par ses noms de baptême. Ceux-ci avaient le vin triste et pleuraient; ceux-là, devenus prodigieusement bavards, racontaient tout ce qui leur serait arrivé s'ils avaient eu un peu de chance, et ils roulaient sur le plancher au moment où leur récit les faisait maréchaux de France ou ministres, académiciens ou millionnaires. Les toasts les plus fous ou les plus cyniques se succédaient avec la rapidité machinale d'un feu de peloton. A la fin, l'ex-abbé

Pocherel se leva droit sur sa chaise : depuis le commencement du souper, il s'était fait remarquer par une férocité d'appétit, une fougue de buveur, une audace de pantomime et de langage où se révélait une excitation fiévreuse. Pourtant sa physionomie gardait encore quelques traces d'intelligence et de culture : sous cet abrutissement volontaire, il était facile de deviner un fond d'irrémédiable désespoir.

Sa main tremblante tenait un verre plein jusqu'au bord : il le porta à ses lèvres, et s'écria d'une voix stridente :

— Au néant!

Mais, au même instant, un éclair passa sur ce front chauve, bourgeonné, stigmatisé par d'ignobles habitudes : sa figure prit une incroyable expression d'angoisse. A cette lueur plus rapide que la pensée, le prêtre reparut sous l'ivrogne. Il jeta son verre, fit un suprême effort, dit : « Je ne puis pas! je ne puis pas! » et tomba comme un sac de plomb.

C'est en cet instant que l'on annonçait la prin-

cesse Isidora. Si la scène que nous avons essayé de peindre avait fait partie d'un opéra, l'entrée de ce nouveau personnage aurait pu être précédée d'un de ces *tremolos* d'instruments à cordes qui contrastent avec les tempêtes d'un orchestre déchaîné. Elle paraissait devoir rester étrangère à la fête dont elle venait saluer l'agonie. Parmi les assistants, trois seulement avaient gardé assez de sang-froid pour pouvoir la remarquer ou l'observer : c'étaient madame Bolivar, le docteur Sarazard et le chevalier Tancrède.

Au reste, l'observateur le plus attentif aurait eu peine à s'expliquer Isidora. Il eût signalé sur son visage et deviné dans sa vie les mêmes contrastes qu'entre le titre nobiliaire, proclamé par le majordome, et le nom bourgeois murmuré par madame Bolivar. Elle était belle; était-elle jeune? Autre sujet de doute, assez fréquent sur le pavé de Paris. On pouvait lui attribuer avec une égale vraisemblance vingt-cinq ans ou trente-huit. Ce qui dominait chez elle et justifiait son titre d'emprunt, c'était la distinction suprême, ou, comme

on dit depuis que les chevaux sont plus à la mode que les femmes, — *la race*. Qu'on se figure un lis ayant dans son calice ou sur sa tige une de ces belles mouches mordorées qui pompent le suc des fleurs. Sa mise était exquise d'élégance et de bon goût : une toilette de duchesse entrant dans un salon du faubourg Saint-Germain. Son attitude, ses manières, l'expression de ses beaux yeux d'ange dépaysé plutôt que déchu, semblaient autant de démentis jetés au fait brutal de sa présence dans cette réunion de réprouvés.

Sur un signe imperceptible de madame Bolivar, Isidora vint s'asseoir entre le docteur et le chevalier. Daignant à peine faire l'aumône d'un regard à l'orgie mourante, elle déganta sa belle main aux doigts roses et transparents, mit son gant dans son verre, et, inclinant son cou de cygne vers le chevalier avec un mouvement d'une grâce enchanteresse, elle lui dit :

— On m'assure, monsieur, que vous désirez me parler ?

La douceur musicale de cette voix fit tressaillir

le chevalier Tancrède dont l'âme flottait, comme toujours, entre l'image présente, le souvenir et le rêve; il répondit en balbutiant :

— Oui, madame, il s'agit d'un coffret... qui vous a appartenu, et qui m'a rappelé... une personne bien chère... Dites-moi, vous ne vous êtes jamais nommée Adolphine?... Pardon, je suis fou... vous n'avez jamais connu une jeune femme... nommée Adolphine?

Pendant qu'il parlait, tout entier à ses souvenirs et trop absorbé pour être clairvoyant, la figure d'Isidora trahit une émotion extraordinaire. Elle pâlit, frissonna, regarda fixement son interlocuteur; puis, se remettant avec cette promptitude dont les femmes ont le secret, et lui montrant le hideux spectacle qui les entourait :

— Si je l'avais connue, serait-ce le lieu, serait-ce le moment de parler d'elle?

— Ah! vous avez raison et j'ai tort, reprit-il en la dévorant du regard; mais vous-même, madame, vous, si belle, si élégante, si distinguée,

vous, digne d'être accueillie dans le meilleur monde, que faites-vous ici?

Pour toute réponse, elle leva de nouveau ses beaux yeux qu'elle avait tenus baissés pendant que le chevalier lui parlait; elle les attacha sur madame Bolivar, qui marivaudait avec le docteur, et une haine profonde se peignit sur son visage mélancolique; la haine de l'esclave contre son tyran, du patient contre son bourreau. Puis, s'accoudant sur la table, son front appuyé sur sa main, elle parut se recueillir. Le chevalier reprit :

— Pardon, si j'insiste... Adolphine, quand je l'ai connue, n'était pas seule. Elle avait une enfant, une fille...

— Oui, Louise Cherval, répondit étourdiment Isidora, si émue que son trouble n'aurait pu cette fois échapper au chevalier Tancrède; mais le nom qu'elle venait de prononcer avait produit sur lui l'effet d'une commotion électrique.

— Cherval! dit-il, c'est mon nom de famille; je m'appelle le chevalier Tancrède de Cherval :

Ah ! ma pauvre petite Louise ! ma fille !... Oui, sa mère avait bien le droit de lui donner mon nom !...

— Bon ! voilà ses rêveries qui recommencent... Belle dame, ne croyez pas un mot de ce qu'il vous raconte, dit le docteur, qui, placé à la gauche d'Isidora, avait saisi quelques lambeaux de la conversation.

Cette diversion lui donna le temps de reprendre un peu de sang-froid, et, quand le chevalier lui demanda avec un redoublement d'insistance et de passion :

— Vous les avez connues? Où sont-elles? où sont-elles? Oh! madame, par pitié, que je les retrouve !...

Elle répliqua avec un calme très-bien joué :

— Oui, je les ai connues autrefois ; mais il y a longtemps, bien longtemps, que je les ai perdues de vue, et il me serait impossible de vous dire où elles sont.

L'imagination malade du chevalier passait en un moment de l'exaltation la plus vive à l'abatte-

ment le plus absolu. Pendant quelques minutes, il y avait eu dans toutes les facultés de son être un retour de jeunesse et de vie. Cette ardeur juvénile tomba tout d'un coup : il s'affaissa sur lui-même, comme un joueur qui vient de perdre son dernier écu sur sa dernière carte, comme un vieillard qui sent se rompre le dernier fil qui le faisait vivre. Isidora, qu'il ne voyait plus, ramena sur lui ce long regard où se confondaient la tendresse, le ressentiment, la curiosité, le respect, l'étonnement et la pitié ; puis, de cette voix dont le timbre velouté allait à l'âme et pouvait guérir bien des blessures :

— Permettez-moi, lui dit-elle, de changer de rôle, et d'interroger à mon tour. Vous êtes venu ici, attiré par l'espoir de me rencontrer, de vous renseigner auprès de moi sur des personnes qui vous étaient chères... quoique vous ayez vécu volontairement séparé d'elles pendant de longues années... Soit; mais après? je ne suppose pas que vous soyez pensionnaire ou tributaire de madame Bolivar...

Et la manière dont elle accentua ces derniers mots révélait le même sentiment de haine et de dégoût.

— Hélas! murmura le chevalier, revenu peu à peu à la réalité; je suis seul, seul au monde, et, sans le docteur, mon unique ami...

— Figurez-vous, madame, interrompit le docteur Sarazard en se mêlant derechef à la conversation, que M. le chevalier Tancrède de Cherval, que voici, a toujours vécu dans les nuages... Chaque fois que les nuages le laissent tomber, bonsoir! il se casse un bras ou une côte... Pour le moment, la côte brisée — et notre bisaïeul Adam n'en serait pas surpris — s'appelle la tendresse, ou, pour mieux dire, la nostalgie paternelle et conjugale... Mais notre ami n'en est pas moins un vieux garçon condamné à toutes les tristesses du célibat, et aussi isolé que peut l'être un homme sans famille et sans patrie... Oui, sans patrie; car, au bout de trente-cinq ans d'absence, en un temps où tout se renouvelle au coup de sifflet du machiniste et où les divers âges de la

vie sont des changements de décor, on est un étranger dans son pays... Pourtant le chevalier a eu la fantaisie de revoir la France avant de mourir...

— Ah! c'était un pressentiment! bégaya M. de Cherval.

— Oui; mais, en attendant, il vit dans des conditions telles, que je suis à peu près sûr, un de ces matins, de le trouver tout à fait fou ou tout à fait mort... Il s'est logé à un quatrième étage, près du Luxembourg, sous prétexte de voir de sa fenêtre le dôme du Val-de-Grâce et la verdure des marronniers qui abritèrent son heureuse jeunesse. Il est riche, je le crois du moins; à quoi bon? il n'a jamais voulu s'occuper d'affaires; il a refusé de savoir ce que devenait la succession de son frère aîné, le marquis de Cherval, mort sans enfants; il a soigneusement caché son adresse et même son existence au notaire du marquis...

— Oui, à quoi bon? Pour qui serais-je riche? murmurait le chevalier.

— Mais, pour vous, ô le plus incorrigible des

rêveurs! pour cette *guenille* que chérissait le bon Chrysale, et que vous laissez tomber en loques!

Puis, se retournant vers sa belle voisine, il reprit :

— Le chevalier vit comme s'il était pauvre... pas un valet de chambre, pas un domestique de confiance; et si un heureux hasard ne m'avait jeté sur son passage, si une bizarre conformité de goûts ou de manies n'avait réveillé notre amitié d'enfance...

A son tour, Isidora l'interrompit.

Depuis un instant, ses yeux allaient de l'une à l'autre de ces deux singulières figures; soudain, elle les fixa sur le docteur, et lui dit avec brusquerie :

— Voyons, docteur, que pensez-vous de moi?

– Madame, reprit-il galamment, dans notre état, on ne s'étonne de rien... Cependant...

— Cependant, dit-elle avec un douloureux sourire, vous vous étonnez de me voir ici, parmi les clientes de cette femme, assistant à cette fête dont je ne prends, il est vrai, que le moins pos-

sible... assez pourtant pour être suspecte... pour être flétrie !...

— Oh ! madame ! fit le docteur pris au dépourvu : nous y sommes bien, nous !...

— Vous, c'est différent... Un médecin va partout, et, quant au chevalier Tancrède, je sais maintenant ce qu'il espérait trouver ici.

Il y eut un moment de silence ; puis elle poursuivit :

— Je ne m'abaisserai pas à vous dire ce que diront demain à leurs amis celles dont vous voyez les pâles figures passer par toutes les laideurs de l'ivresse : « Ah ! je n'étais pas faite pour la vie que je mène ! » — Non, cette banalité ne serait digne ni du chevalier, ni de vous, ni de moi... Ce qui est vrai, c'est que je mène une vie toute différente de celle-là : ici, j'ai l'air d'une pécheresse ;... ailleurs, je suis une convertie. Ce qui est vrai, c'est que, dans cette atmosphère chaude et empestée, dans cette salle jonchée des débris de l'orgie, sous les yeux de cette ignoble femme, devant ces malheureuses ou honteuses victimes du

vice et du désordre, je puis vous dire : Voulez-vous respirer un air pur, reposer vos regards sur de beaux arbres, de fraîches allées, de verts gazons, sentir la bonne odeur des vacheries et des étables? Voulez-vous me prêter le concours de votre charité et de votre science, m'aider à soigner, à distraire, à guérir peut-être de pauvres malades qui offrent quelques traits de ressemblance avec le chevalier de Cherval, et auprès desquels vous pourrez satisfaire votre philanthropie, votre passion d'observateur et même vos penchants de visionnaire? Voulez-vous enfin que M. de Cherval, que vous venez de me dépeindre si seul, si abandonné, si mal logé, si complétement livré à toutes les misères d'un insouciant célibat, soit recueilli, installé, soigné, entouré, choyé, dorloté, comme s'il retrouvait une famille... comme si Adolphine et Louise vivaient encore?...

Ces derniers mots firent encore trembler sa voix ; peut-être, en regardant bien, aurait-on découvert une larme au fond de ses paupières ; mais

la larme se cacha, et le docteur ne put la voir. L'offre d'Isidora venait de lui rouvrir cet *inconnu* où, malgré ses prétentions au rôle de Mentor, il aimait à se plonger avec le chevalier.

— J'accepte avec transport pour mon ami et pour moi! s'écria-t-il : j'accepte les yeux fermés, et, ce qui est plus méritoire pour un curieux de mon espèce, sans faire aucune question. Un mot, pourtant : achèverons-nous d'éclaircir la légende du coffret? rentrerons-nous dans la vérité, ou resterons-nous dans le fantastique?

Au lieu de répondre, Isidora lui dit :

— Puisque vous acceptez, profitez de votre omnipotence de médecin légèrement enclin à la sorcellerie... Levez la séance!

— J'allais vous le proposer! répliqua-t-il avec un soupir de soulagement.

Puis, se levant d'un air grave et parlant à la Bolivar comme Fagon ou Tronchin avaient dû parler à des rois ou à des duchesses :

— Madame, lui dit-il, vous nous avez comblés, et votre petite fête était charmante; mais vous

savez qu'un médecin a charge de corps et d'âmes. Mon ami le chevalier, s'il restait un moment de plus, aurait un accès de fièvre chaude : je l'emmène, et, avec votre permission, j'emmène aussi la garde-malade...

Et, d'un geste gracieusement paternel, il montrait Isidora, qui se soulevait à demi.

— Eh bien, allez, ma toute belle, répondit madame Bolivar d'un ton doucereux ; vous voyez que je ne vous ai pas trompée, et que vous avez bien fait de venir. Surtout, racontez bien à ces messieurs tout ce que vous savez du coffret, ajouta-t-elle avec une intention railleuse.

Les regards des deux femmes se croisèrent une dernière fois comme deux lames de stylet.

Une minute après, le chevalier, le docteur et leur étrange compagne, sortaient de cette maison maudite. Il était quatre heures du matin. Avril, comme a dit un poëte de 1806, réveillait l'Aurore paresseuse. Un air frais, vif, balsamique, une lumière blanche et douce, une ineffable sensation

de bien-être, envahirent les trois échappés de l'enfer Bolivar.

— Ah ! s'écria Isidora, les yeux levés au ciel avec un mélange d'enthousiasme et d'amertume, dire qu'il y a des horizons purs, des ciels souriants, des eaux limpides, d'heureuses retraites, de paisibles solitudes, des figures suaves, des âmes angéliques, des existences virginales — et que...!

Elle s'interrompit. Une voiture de place stationnait à quelques pas de la maison : Isidora appela le cocher, ouvrit la portière, ramena sur ses épaules son burnous de laine blanche, força les deux vieillards stupéfaits de monter avant elle ; puis, montant après eux, légère comme un oiseau, mystérieuse comme une fée, excitante comme une énigme, elle dit au cocher :

—Rue des Granges, n° 4, à Viroflay!... et pas trop vite !

Après quoi, prenant place dans la voiture, elle ajouta, avec cette gaieté triste qui semblait lui être habituelle :

— Enlèvement de deux mineurs par une majeure !...

— Mais, madame, s'écria le docteur Sarazard, tandis que la voiture se mettait en mouvement, ce n° 4 de la rue des Granges, à Viroflay, n'est-ce pas la maison de mon confrère, de mon savant et vénérable maître, le docteur Raymon ?

— Hélas ! oui, c'était bien la sienne, répondit Isidora, dont les traits s'assombrirent ; le docteur Raymon, l'aimable vieillard, le physiologiste admirable que j'appelais mon sauveur et qui s'intitulait en riant mon chien de Terre-Neuve... il est mort il y a six jours, et je suis son héritière...

— Mort ! Ce que c'est que de nous ! Nous mourons donc aussi ?

— Oui, quelquefois, pour le bon exemple... Mais ne plaisantons pas sur un sujet si triste... M. Raymon, mon second père, — je n'ai pas connu le premier ! — et son regard cherchait à la dérobée le chevalier Tancrède, — M. Raymon était le meilleur des hommes, mais très-original...

— Oh ! oui, plus que moi, autant que nous !

fit le docteur en montrant du doigt le chevalier.

— Il m'a légué sa maison de santé, non pas, dit-il dans son testament, pour m'enrichir, mais parce que j'étais, selon lui, la seule personne capable de comprendre et de continuer son œuvre, de deviner, de soigner, de consoler, de guérir ses malades... et de choisir son successeur. Ce successeur providentiel, ne le devinez-vous pas? Ne pourriez-vous me dire son nom?

Et elle regardait le vieux Sarazard avec cette expression de Madeleine convertie dont nous avons tous plus ou moins éprouvé le charme, et qui donne à la vertu quelque chose des vagues fascinations du vice. Déjà cette femme inconnue exerçait sur ces deux êtres bizarres et nerveux une influence magnétique, sur laquelle le docteur, grand connaisseur en pareille matière, ne pouvait se tromper.

Il s'empara de sa belle main, la porta galamment à ses lèvres, et dit en souriant :

— Je devrais, peut-être, par modestie, n'avoir

pas l'air de vous comprendre; mais la vieillesse et la médecine sont *immodestes*, et je suis horriblement curieux : j'aime donc mieux vous dire tout de suite que je vous comprends, que c'est de moi qu'il s'agit. Après quoi, vous me direz, n'est-ce pas? qui vous a fait penser à moi, comment nous nous trouvons ici, ensemble, dans la même voiture, à cinq heures du matin, et quel est l'anneau mystérieux, anneau d'or, d'argent ou de fer, qui relie à une réalité quelconque nos rêves de cette nuit?

— Oh! oh! c'est toute une histoire que vous me demandez, et, qui pis est, toute mon histoire... Voyons, un accommodement!... Dites-moi... quelle différence y a-t-il entre le confesseur et le médecin?

— Le confesseur entend ce qu'on lui dit, et le médecin ce qu'on ne lui dit pas.

— Pas mal! — Je vais donc me borner à vous dire ce qui est nécessaire à l'intelligence de la situation : si vous y tenez beaucoup, vous devinerez le reste... Cocher, bien lentement!

— Madame, dit le cocher prêt à se rendormir, je ne puis pas aller plus lentement, à moins de m'arrêter tout à fait. Est-ce là ce que vous voulez?

Et, à part :

— Ils sont singuliers, ces bourgeois!... Ils vous demandent juste le contraire de ce que vous commandent les autres.

— Pas précisément, reprit-elle; mais jouissons bien de cette heure, si différente de celle que nous venons de subir...

Et ses yeux erraient à droite et à gauche, comme ceux d'un captif délivré qui se retrouve en rase campagne.

L'heure était délicieuse, en effet : la voiture traversait les allées silencieuses du bois de Boulogne; non pas de celui que nous connaissons, — de l'après-midi au soir, — et que la foule des promeneurs, le bruit des conversations, le brouhaha des chevaux et des équipages, le tumulte de l'invasion parisienne, font ressembler à un décor d'opéra-comique; mais le bois de Boulogne désert, avec toutes les harmonies de la solitude et du matin.

Cinq heures, en avril, ce n'est plus l'aurore, et ce n'est pas encore le jour. Le soleil se levait à peine ; le fort du mont Valérien se découpait en pleine lumière sur un fond d'opale, et l'ombre descendait à sa base en s'accrochant aux massifs d'arbres et aux plis de terrain. On pouvait, sans trop de complaisance bourgeoise, prendre au sérieux la fraîcheur des lacs, les rideaux d'arbres verts, la silhouette alpestre des chalets. C'étaient de vrais oiseaux du bon Dieu qui gazouillaient dans les touffes de sycomores et d'acacias ; c'étaient de vrais canards sauvages, qui, le cou tendu et l'aile sifflante, attirés par ces eaux tranquilles et par les familles de palmipèdes sédentaires, tournoyaient dans l'espace ou s'abattaient sur les talus. Une brume diaphane, faite de la vapeur des lacs et des rosées de la nuit, courait sur les gazons, mouillait la pâle verdure des chênes, se plissait le long des charmilles, se mêlait aux transparences de l'air et s'irisait aux premiers rayons du soleil. La nature, avant de se laisser battre par un ensemble artificiel et mon-

dain, prenait une courte revanche contre laquelle protestaient déjà la troupe des balayeurs et les tonneaux d'arrosage.

Le chevalier Tancrède, fatigué de sa longue insomnie, avait fini par s'abandonner au mouvement de la voiture; il dormait.

— J'aime mieux cela, dit Isidora.

Et elle commença son récit.

IX

HISTOIRE D'ISIDORA

Il y a quinze ans, j'étais jeune...

— Il y a quinze ans ! allons donc ! il y a quinze ans, vous aviez une poupée, et vous sautiez à la corde en pantalons brodés !...

Elle reprit d'un accent plus ferme, avec son sourire mélancolique :

— Il y a quinze ans, j'étais jeune, et on dit que j'étais belle : je voyageais en Suisse, et je comptais finir ma saison aux eaux d'Evian. A cette époque, il y avait encore des diligences. Un matin, je pris le coupé d'une voiture qui fai-

sait le service entre Berne et Lausanne. Je m'y trouvai seule avec une femme âgée, d'une distinction parfaite et de la plus gracieuse politesse : elle souffrait ; j'écoutai le récit de ses souffrances, je lui indiquai quelques-uns de ces remèdes dont vous dites, messieurs les savants : « Si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal. » Lorsqu'une très-jeune femme se montre respectueuse et empressée auprès d'une femme vieille et infirme, elle n'a pas de peine à lui plaire. Ma compagne m'assura que j'étais une fée, un ange, que j'avais le secret de soulager ses maux, et que mes attentions lui étaient douces comme des caresses. Ce langage m'allait au cœur. Il paraît que mes manières ont toujours eu une sorte d'élégance aristocratique, et, comme si Dieu avait voulu tour à tour me châtier et me sauver, il m'était dès lors plus facile de me mettre au diapason de la bonne compagnie que de la mauvaise. Bref, je fis la conquête de ma vieille dame, et il ne tint qu'à moi de commencer, en quelques heures de tête-à-tête, une de ces amitiés de

voyage qui parfois deviennent de véritables amitiés.

— Ma chère enfant, me dit-elle en me prenant la main, nous voici bientôt à Lausanne; je vous dois quelques heures vraiment charmantes et l'oubli de mes douleurs : je ne vous demande pas votre nom ; avec des yeux comme ceux-là, avec des manières comme les vôtres, vous ne pouvez être qu'une personne aussi honnête que distinguée... Je m'y connais... Nous séparerons-nous au moment de l'arrivée? Ce serait trop vulgaire et trop triste · je m'appelle la marquise de Fresnay : je vais à Lausanne, et, de là, à la campagne sur les bords du lac de Genève, — un site ravissant! — retrouver mon gendre et ma fille à peine plus âgée que vous... Si vous avez quinze jours à perdre, consentez à m'accompagner : je serai toute heureuse de vous présenter à mes enfants. C'est convenu, n'est-ce pas?

Je m'inclinai sans répondre; elle prit mon silence pour un consentement : quelques instants après, nous descendions de voiture à l'hôtel du

Belvédère. L'heure était trop avancée pour que j'eusse à craindre de rencontrer des figures de connaissance : je cédai à une irrésistible envie de jouir encore de cette soirée d'incognito, de continuer le rôle que venait de m'assigner la confiante sympathie de madame de Fresnay. Je redoublai de soins, de câlineries auprès d'elle ; on me donna une chambre à côté de la sienne ; je me fis sa camériste, sa chatte, son infirmière, sa berceuse. Elle souffrait d'une maladie de nerfs, dont elle pressentait ou éprouvait déjà une crise ; j'appelai à mon aide les facultés bizarres qui me mettent en communication avec le monde invisible, et qui se sont développées depuis au service des malades de Viroflay. La crise nerveuse fut domptée par mes caresses, mes chansons, mes regards : à minuit, je vis la marquise s'endormir d'un sommeil d'enfant, le sourire sur les lèvres, et je sortis sur la pointe du pied.

Bien avant le jour, je demandai des chevaux et un guide; je payai ma dépense, et je quittai l'hôtel en reprenant le chemin de l'Oberland.

L'hôte semblait étonné de cette évasion nocturne. Il me demanda, dans sa candeur helvétique :

» — Que faudra-t-il dire à madame votre mère?

» Je tressaillis, et vous ne pouvez savoir à quel point cette question innocente devait déchirer toutes les fibres de mon cœur; mais je me remis aussitôt.

» — Vous lui direz, répliquai-je avec sang-froid, que sa fille s'est envolée avec les ailes de son ange gardien, à trois heures du matin.

» J'étais si sérieuse, que le bon Suisse me regarda avec de gros yeux effarés, et parut disposé à me croire.

» Le lendemain, j'étais à Interlaken, après avoir essayé d'échapper par la rapidité du voyage au douloureux mélange de remords et de colère, de regret et de honte qu'avait réveillé en moi ma rencontre avec madame de Fresnay. Je dînai à la table d'hôte : les Anglais, comme toujours, étaient en majorité; quelques Parisiens en vacances, trois étudiants allemands complétaient l'ensemble, qui n'avait rien de bien remarquable

et n'eût pas attiré mon attention sans la présence de deux personnages, placés aux deux extrémités de la longue table. C'étaient un homme jeune encore et une femme encore jeune. Ils ne paraissaient pas se connaître. L'homme avait le front haut : l'irrégularité de ses traits amaigris était rachetée par une expression extraordinaire, où la fantaisie la plus spirituelle alternait avec la rêverie la plus passionnée. La femme était en demi-deuil : un grand chapeau de paille, garni de larges rubans noirs, ombrageait une de ces figures dont nous disons dédaigneusement qu'elles ne sont *ni bien ni mal*. Sa taille, qui ne manquait pas d'élégance, était ensevelie dans une robe de drap noir, évidemment taillée par une couturière de province. C'était une de ces femmes qui échappent naturellement aux regards sans avoir besoin de se cacher, qui semblent appeler le clair-obscur et l'ombre, et qui, dans leur cadre, peuvent redevenir charmantes. Mais il y avait chez celle-là un détail qui méritait d'exciter la curiosité et l'intérêt. Si son visage, sa mise, sa tournure étaient

d'une bourgeoise ou d'une provinciale, ses yeux étaient d'une héroïne de roman. Et maintenant, si vous me demandez comment et pourquoi je vis si bien ces deux inconnus, je vais vous le dire.

» Les beaux yeux de cette femme, plus jeune que sa figure, — elle paraissait avoir trente ou trente-deux ans, — étaient ardemment fixés sur l'homme assis à l'autre bout de la table. A tous moments, cette ardeur mal contenue, qu'elle essayait de voiler sous ses longs cils, éclatait avec cette innocente hardiesse de la provinciale romanesque qui, une fois résolue à se compromettre, s'affiche. Mais ce jeu de physionomie et de prunelles était absolument perdu pour lui. Depuis mon entrée dans la salle, on eût dit que je l'avais ensorcelé.

» L'obstination de ses regards, le sentiment d'anxiété et de tendresse que reflétaient ses traits expressifs, la façon toute spontanée dont il semblait s'offrir à moi, me causaient une impression étrange : appréhension, joie intime, embarras, désir et crainte d'être aimée. Cet homme jeune, fatigué peut-être des luttes de la vie, paraissait

avoir souffert. Quelle est la fille d'Ève qui résiste à l'idée de guérir une blessure, de rendre heureux celui qui, déshérité du bonheur, aspire à sa part d'héritage? Les heures passées avec la marquise de Fresnay m'avaient révélé ou rappelé tout ce qu'il y a de délicieux dans l'affectueuse estime d'une âme honnête, et tout ce qu'il y a de cruel à être obligée d'y renoncer. J'en avais gardé une secrète envie de me consoler dans une affection nouvelle, de plaire, de me relever et d'être relevée à mes propres yeux. Pensées, souvenirs, douleurs, nostalgie idéale, se succédaient en moi, comme des nuées dans un ciel sombre. Je sentais mon cœur battre, la rougeur me monter au front, tout mon être tressaillir sous ce regard brûlant, inquiet, passionné, que je n'avais pas besoin de voir pour le deviner. Parfois, subjuguée par une force invincible, je regardais à mon tour ; je reconnaissais que je ne m'étais pas trompée, et j'en arrivais à subir la fascination que j'exerçais.

» Après le dîner, le maître d'hôtel présenta successivement à chaque convive le classique registre

où les voyageurs doivent inscrire leur nom, et qui figurait toujours au dessert dans les bonnes vieilles auberges suisses. On commença par le bout de table où se trouvait mon inconnu. Quand le livre parvint jusqu'à moi, je lus rapidement cette colonne de signatures, la plupart exotiques, et je n'eus pas de peine à démêler la sienne au milieu d'un buisson de consonnes anglaises ou germaniques : Paul Elmer.

» Paul Elmer ! c'était le nom d'un poëte, d'un romancier que je comptais parmi mes auteurs favoris et dont j'avais justement deux ou trois volumes dans mon bagage de touriste. Mon émotion redoubla ; assurément, il existait dans la littérature des écrivains supérieurs à Paul Elmer ; il n'en était pas qui me fussent plus sympathiques, qui eussent plus souvent et plus délicatement exprimé ce que je ressentais. Il y avait entre autres un petit roman par lettres, à deux personnages. Je le relisais tous les ans, je le savais par cœur, et parfois une illusion étrange me faisait croire que c'était moi qui avais reçu les

lettres du héros et écrit les lettres de l'héroïne.

» J'avais alors un nom d'honnête femme, d'honnête fille.

Ici, Isidora se pencha à l'oreille du docteur, et lui dit à voix basse :

— Êtes-vous sûr que le chevalier soit bien endormi ?

— Oh ! je vous en réponds : son sommeil est un long rêve, son rêve est une seconde vie, et, dans les événements de cette vie, il est trop absorbé pour s'occuper de nous.

— Je pris le registre, poursuivit Isidora, et, d'une main tremblante, j'écrivis mon nom, mon simple nom de baptême : Louise.

» Paul n'était pas sorti de la salle, et, sans avoir l'air de l'observer, je ne le perdais pas de vue. Bientôt je le vis tourner autour du bienheureux cahier que l'on venait de poser sur le buffet. Se croyant sûr de ne pas être remarqué, il le saisit, l'ouvrit à la hâte, lut avidement la page où mon écriture était encore fraîche... Jamais, non jamais, je n'oublierai le rayonnement de ce

visage : ce n'était pas de la surprise, c'était de l'extase ; un cri de joie vint expirer sur ses lèvres : il le réprima, mais je l'entendis. Ce cri de joie eut-il un douloureux écho dans la salle ?... Mes yeux cherchèrent la place occupée, pendant le dîner, par cette femme en deuil qui dévorait Paul du regard : la chaise était vide.

» Rentrée dans ma chambre, je m'efforçai de retrouver un peu de calme, de rassembler mes souvenirs, de m'expliquer à moi-même les plus légers incidents de la soirée. Tantôt je m'abandonnais au penchant de mon imagination et de mon cœur ; tantôt je m'interrogeais avec la perspicacité d'un juge. Pourquoi recommencer, avec Paul, l'épreuve que j'avais acceptée avec madame de Fresnay ? Avec elle, j'en étais quitte pour un petit mécompte à lui laisser, un regret ou une humiliation à emporter ; avec lui, ce regret, ce mécompte ne pourrait-il pas être son désespoir et le mien ? Devais-je intervenir dans cette vie brillante, peut-être heureuse ? Qu'était-ce d'ailleurs que cette femme, qui semblait venue

à Interlaken tout exprès pour le voir ou le retrouver? N'allais-je pas prendre sa place, intercepter des sentiments qui ne m'étaient pas destinés? N'y avait-il pas, dans tout cela, quelque énorme méprise, commencée par les yeux, achevée par le cœur?...

» J'étais si agitée, si inquiète, que je fis mentir le proverbe « La nuit porte conseil. » Je résolus de me donner encore, pour réfléchir, la journée du lendemain. Je partis à cheval, de grand matin; je suivis l'admirable sentier qui monte à Meyringen et à Grindelwald, en serpentant à mi-côte de la grande Scheideck, en vue des glaciers de la Jung-Fraü. Rassurez-vous, docteur, je ne décrirai pas. La journée fut sans aventures : à quatre heures du soir, je redescendais vers la vallée. Arrivée à quelques pas du chalet qui servait de halte aux voyageurs, je vis sur le seuil un guide qui m'appelait avec des signes de détresse :

» — Madame! madame!... un jeune homme, un Français, blessé, évanoui!...

X

LE RÊVE

— Avant d'entrer dans le chalet, j'avais deviné d'instinct que le blessé ne pouvait être que Paul Elmer : c'était lui, en effet. Sa pâleur, le cercle bistré qui entourait ses yeux fermés, la blessure qui lui traversait le front, le sang qui s'en échappait, l'angoisse que je ressentis, tout me révéla à quel point j'aimais déjà cette inconnu de la veille.

» On l'avait placé à la hâte sur un lit de sangles sans rideau. Tout en préparant le premier pansement, j'interrogeai le guide, et mon cœur complétait ses réponses.

» Le matin, Paul, sans doute après s'être informé de moi et avoir appris que j'étais sortie de l'hôtel, était parti dans la même direction. Il avait l'air comme fou, disait le guide. Excellent marcheur, habitué aux excursions alpestres, les chevaux qu'il demandait se faisant attendre, il avait perdu patience, s'était muni de son bâton ferré et de son sac de voyage, et en avant! Il allait si vite, que le guide pouvait à peine se mettre à son pas. De temps à autre, il s'arrêtait, hélait quelque pâtre qui gardait ses chèvres, quelque femme entrevue à la fenêtre d'une des rares maisons éparses sur le flanc de la montagne, et demandait si l'on n'avait pas vu passer une dame à cheval. Il ajoutait des détails si exacts, il y mettait tant de feu, que, malgré l'ingénuité des mœurs helvétiques, le guide, observateur par état, m'avait reconnue en m'apercevant.

» Une grande partie de la journée s'était écoulée ainsi; j'avais trop d'avance pour qu'il pût me rejoindre. Entre Meyringen et Lauterbrunen, une fausse indication était venue mettre le comble à

l'agitation de Paul en lui faisant croire que j'avais pris une autre route, et qu'au lieu de revenir à Interlaken, je redescendrais par le petit Scheideck. Il s'était mis à courir à l'aventure, ne suivant plus de sentier frayé, s'écartant à droite et à gauche, s'aidant de son bâton pour monter sur les roches les plus aiguës, et, de là, regardant de tous côtés s'il ne verrait pas flotter dans le lointain le voile de mon chapeau d'amazone. Ses yeux étincelaient au point d'effrayer le guide, et la sueur ruisselait sur son front. « Vous allez tomber, vous briser la tête! » lui criait ce brave homme. Paul n'écoutait pas : à la fin, il avait gravi, avec une agilité de chamois et une folie d'amoureux, un escarpement plus dangereux et plus glissant que les autres; arrivé à la pointe, il s'était retourné et m'avait aperçue, à l'horizon, descendant la montagne, comme une tache blanche sur la sombre verdure des sapins. Alors s'était passée une scène plus rapide que l'éclair : Paul avait poussé un cri et tendu les bras vers moi; dans ce mouvement, le bâton était tombé, et le

pauvre fou, perdant le sentiment du danger et de la distance, s'était précipité en bas de ce rocher qui ressemblait à une aiguille de pierre. Quand le guide était accouru, il l'avait trouvé gisant, la tête fendue et sanglante. « Ce n'est rien ! ce n'est rien ! » disait le blessé. Il s'était relevé, et, s'appuyant sur le bras du guide, il avait vaillamment marché ; mais, à mesure qu'ils approchaient du chalet, la pâleur augmentait, la respiration devenait plus courte ; Paul perdait, avec son sang, la force nerveuse et factice qui l'avait soutenu ; sur le seuil il était tombé ; le guide n'avait eu que le temps d'appeler au secours, et, secondé par les gens de la maison, il avait couché tant bien que mal celui qu'il appelait naïvement ou malicieusement mon ami.

» Ce récit, beaucoup trop long dans ma bouche, se fit en cinq minutes : jugez, docteur, de l'effet qu'il produisit sur un faible cœur préparé aux émotions romanesques ! Pendant ce temps, je déchirais du linge, je fabriquais de la charpie, je tirais de mon sac de voyage un flacon d'arnica ;

puis, j'examinai Paul Elmer, et cet examen me rassura : la pâleur cadavérique disparaissait peu à peu; la blessure n'était pas profonde; la fatigue avait été pour beaucoup dans l'évanouissement. La main droite de Paul pendait hors du lit : je la pris en me penchant sur son front. En ce moment même, il ouvrit les yeux, et son premier regard rencontra le mien : une légère rougeur se répandit sur son visage; un sourire ineffable erra sur ses lèvres.

» — C'est vous, j'en étais sûr !... c'est bien vous qui étiez... Louise ! murmura-t-il.

» Ses yeux se refermèrent; mais cette fois je n'étais plus inquiète : malgré une expression de souffrance et un reste de pâleur, son visage souriait toujours; je posai doucement ma main sur sa bouche, et lui dis :

» — Vous êtes malade, je vous défends de parler.

» Puis je m'occupai du premier pansement : je frottai d'arnica le front et les tempes, je lavai la blessure, je coupai quelques mèches de che-

veux où le sang s'était figé, et j'appliquai sur le tout de la toile trempée dans l'eau fraîche...

» — Je ne souffre plus, je suis dans le ciel! répétait-il.

» Il sommeilla pendant quelque temps; sa main s'était emparée de la mienne, que je n'avais pas eu le courage de retirer. Son sommeil était si léger, que je suivais son rêve comme on suit un nuage à la surface d'un lac ou une ombre sur la cime des blés.

» — Louise, oui, Louise! fit-il en se réveillant...

» Ah! ce furent de douces heures.

» Dès le lendemain, il se trouvait si bien, que nous aurions pu retourner à Interlaken; mais nous eûmes tous deux la même pensée : ne pas rentrer de sitôt dans la vie réelle, prolonger notre séjour dans ces montagnes. Ces chalets de l'Oberland, perdus entre des prairies et des neiges, feraient honte à bien des hôtels de nos chefs-lieux de département. J'envoyai un des guides chercher mes bagages et ceux de Paul, et dire à ma femme de chambre qu'elle attendît mes ordres. Notre

installation était suffisante ; je louai tout le chalet pour huit jours, et la convalescence de mon malade s'acheva dans ce lieu charmant. Huit jours!... docteur, ne me grondez pas! Dans ma vie déjà longue, j'ai eu huit jours de bonheur.

» Si sauvage que fût le site, il était encore, à notre gré, trop près du monde, trop directement placé sur le passage des touristes. J'allai à la découverte : à un quart de lieue de là, en m'enfonçant plus avant dans la solitude, je trouvai une maisonnette abandonnée par les bergers, qui s'y réfugient pendant l'hiver, et à demi-cachée dans un creux de ravin. Des rochers à pic, dont les teintes d'ocre bruni se doraient au soleil, la protégeaient contre le vent du nord. Une source vive, alimentée par les pluies et la fonte des neiges, s'était frayé un passage sous les planches disjointes, et lustrait de son eau limpide une large bande de verdure qui descendait en pente douce. Il y avait là toute une flore alpestre, toutes les végétations intermédiaires qui finissent quand on se rapproche de la plaine ou quand on monte aux sommets.

Sur le bord du ruisseau, d'énormes pierres, couvertes de lichen et de mousse, formaient comme des siéges naturels, abrités par un fouillis de mélèzes et d'épicéas.

» C'est là que nous passions nos journées : nous y arrivions le matin, Paul, appuyé sûr mon bras ; moi, armée d'ombrelles et de pliants. J'avais fait faucher par nos hôtes et mettre en tas au bord du ruisseau quelques *trousses* de cette belle herbe fine et drue, dont nous aimions à sentir l'odeur pénétrante. Paul, encore affaibli, se couchait sur ce lit rustique et s'assoupissait au bruit de l'eau, les yeux tournés vers le ciel et vers moi. On nous apportait du chalet des provisions qui nous semblaient préférables aux plus somptueux festins ; des fraises et des prunelles sauvages, du beurre, du miel, de la crème, du vin blanc, des truites pêchées dans le lac voisin. Le jour se passait ainsi, dans des alternatives de silence et de causerie, mon malade s'éveillant pour me bénir ou me suivant du regard pendant que j'étendais la nappe blanche et que j'apprêtais le frugal repas.

Sa figure prenait alors une expression de béatitude telle, que je m'effrayais en songeant à la fragilité de ces joies; mais je n'en témoignais rien, et je lui souriais; il joignait les mains avec une sorte d'extase, et me disait :

» — Louise! Louise! oh! que je vous aime!

» La nappe enlevée, nos mains baignées dans l'eau fraîche, je demandais à Paul la permission de lui faire une lecture. J'avais pris avec moi deux de ses ouvrages, un roman et un volume de poésies; je lisais, et, au son de ma voix, il me répétait que son œuvre ne lui paraissait plus reconnaissable, que je changeais ses pauvres enfants perdus en fils de roi. Souvent un vers, une pensée, un trait, une phrase, nous arrêtaient : je lui montrais le passage, que j'avais souligné au crayon :

» — Voyez, lui disais-je, comme nos cœurs s'entendaient déjà!

» Et il me répondait :

» — Oui, vous étiez... vous êtes bien... ma Louise!

» Ma Louise ! ce nom jetait une ombre sur mon bonheur, et m'apprenait à ne le regarder que comme un songe : j'avais tout deviné d'abord, et je n'avais pas tardé à tout savoir. Six mois auparavant, Paul, souffrant, découragé, en proie à une de ces crises fréquentes dans la vie littéraire, prêt à quitter Paris pour aller chercher à la campagne un peu de santé et de repos, avait reçu une lettre, signée de mystérieuses initiales, qui s'était immédiatement emparée, en attendant mieux, de sa vive imagination. L'épître était délicieusement tournée et ne ressemblait nullement aux déclarations vulgaires que des femmes oisives s'amusent à adresser aux poëtes, aux auteurs et aux artistes. La personne qui l'écrivait, éprouvée, disait-elle, par de grands chagrins, veuve après quelques années d'un assez triste mariage, vivait seule dans une maison déserte, au fond d'une vallée du Dauphiné. Les ouvrages de Paul avaient été une de ses consolations et lui tenaient lieu de société; elle les lisait avec d'autant plus de charme qu'elle retrouvait, à chaque page, ses propres

sentiments. De là, à désirer le connaître, il n'y avait qu'un pas ; elle franchissait ce pas sans se dissimuler les inconvénients de sa hardiesse, sans se flatter de recevoir une réponse. Dans tous les cas, elle lui indiquait une adresse de convention, poste restante, au bureau d'une petite ville.

» Cette lettre avait trouvé Paul dans une de ces dispositions morales qui font accueillir l'inconnu comme un refuge et le roman comme une revanche. Non-seulement il avait répondu, mais, au bout de quinze jours, s'était établie une correspondance en règle : à la troisième lettre, la personne avait révélé son nom de baptême : Louise. A la sixième, l'exaltation était au comble ; libres tous deux, rapprochés par les sentiments, par les goûts et par l'âge, attirés l'un vers l'autre par le genre d'intermédiaire qui devait le plus flatter les plus délicates vanités de Paul, ils avaient commencé à parler mariage ; à la douzième, il avait été convenu qu'ils se rencontreraient en Suisse ; mais cette correspondance surexcitait tellement leur esprit romanesque, qu'ils s'étaient imposé,

ou accordé un raffinement bizarre : leurs lettres, ces lettres où ils s'étaient dit tous leurs secrets de cœur et d'âme, devaient faire pour tous deux office de portraits : pour que leur roman eût un chapitre de plus, ils devaient se reconnaître sans s'être jamais vus.

» C'est graduellement et dans mes causeries avec Paul que j'apprenais ou devinais ces détails. Et maintenant, comprenez-vous que de troubles et de douleurs intimes se mêlaient pour moi à ces moments si doux? Paul avait sur lui les lettres de Louise, qui, me disait-il, ne le quittaient jamais. Les croyant de moi, il m'en lisait les pages les plus remarquables, afin de me montrer comme nous nous entendions bien d'avance, et comme la réalité s'était bien accordée avec le rêve... « Seulement, vous êtes trop belle ! » ajoutait-il ; et alors, par instants rapides, je surprenais dans ses yeux une velléité d'étonnement et de doute ; mais il était trop enivré pour réfléchir, et il continuait cette lecture qui me torturait. Ces lettres étaient admirables de passion chaste et sincère : on y dé-

couvrait des trésors de dévouement, une âme pure, quasi virginale, un cœur qui aimait pour la première fois et qui se donnait tout entier. Dans cet abandon même, quelle pudeur d'hermine! quelle sécurité d'honneur et de vertu! Parfois une fierté de patricienne y formait un touchant contraste avec ces expressions brûlantes qui prouvaient à la fois son amour et sa confiance, et dont la moindre eût suffi à la perdre auprès des censeurs les plus indulgents. Aucune de ces nuances ne m'échappait : nous autres femmes, surtout dans des situations comme celle-là, nous avons des divinations qui voient dans la nuit, des délicatesses qui découperaient une feuille de sensitive sans la faire souffrir... Oh! quel supplice! Ce que Paul avait aimé, c'était l'âme de ces lettres, et il croyait que je les avais écrites! C'était une autre femme qu'il aimait en m'aimant! Cet inexprimable mélange de respect et d'amour, cette façon passionnée de me traiter comme sa fiancée, sa future épouse, comme un trésor dont on est sûr et que l'on ne profane pas, tout cela m'eût comblée

d'un bonheur céleste, et rien de tout cela n'était pour moi !...

» Sans avoir besoin d'une grande sagacité, j'avais compris ce dont Paul Elmer ne s'était pas douté : que l'auteur de ces lettres, la vraie Louise, était justement cette femme en deuil qui, dans la salle de l'hôtel d'Interlaken, seule et à demi cachée dans l'ombre, suivait d'un si ardent regard l'ingrat qui ne la remarquait pas et que j'avais fasciné. Je m'expliquais la douloureuse obstination de ce regard, la pâleur de ce visage, ce désespoir muet de joueur risquant et perdant sa fortune et sa vie sur une carte. Je la plaignais et je l'enviais. Que n'aurais-je pas donné pour être à sa place ou pour être sûre que Paul, subjugué et absorbé par mon amour, oublierait cette image et ce songe ! Mais quoi ! malheureuse ! de qnel droit prendre cette place, profiter de cette méprise, usurper cet amour ? de quel droit obtenir cette tendresse faite d'estime, rêve de toutes celles qui ne la méritent plus ? Cette main loyale, ce nom honnête et célèbre, pouvais-je les

accepter, même avec la certitude d'être aimée? Ainsi, point d'illusion possible : ce rapide bonheur n'aurait pas de lendemain. Dans chaque battement de mon cœur, il y avait une angoisse et un remords!

» Je voulais parler, désabuser Paul Elmer, lui dire tous mes secrets comme il m'avait dit les siens, et le laisser, après cet aveu, souverain arbitre de ma destinée. La force me manquait; je finissais par vivre au jour le jour, sans penser, sans prévoir, me disant, pour apaiser mes scrupules, que Paul était heureux, que, si je parlais, je le désolerais, et que son bonheur était mon excuse. Mais je ne pouvais m'étourdir que par l'excès de son amour et du mien, et cet amour m'épouvantait. Pour lui et pour moi, que serait le réveil?

» Tels furent ces huits jours, étrange assemblage de tourments et de délices, radieux ou troublés, suivant que je réussissais à oublier ou que je me débattais contre la réalité. Je ne savais comment expliquer ces alternatives à celui qui s'était em-

paré de toute mon âme et qui ne connaissait pas ma vie, à cet homme cher et redouté, qui, au sein de cette poétique nature, de plus en plus enivré, trouvant dans les joies présentes un gage des félicités à venir, considérait ces journées comme le romanesque prélude de notre mariage. J'appelai le hasard à mon aide. Hélas! le hasard vint.

» Le huitième jour avait été plus délicieux encore que les autres. Nous avions goûté quelques heures charmantes dans notre agreste retraite. Paul les appelait notre adieu à la poésie. Sa blessure se cicatrisait, ses forces revenaient. Dans sa pensée, nous devions nous reprendre le lendemain à la vie ordinaire, redevenir l'un pour l'autre des personnages réels, aborder les détails que nous avions à éclaircir avant de nous marier. Jusque-là, il ne voulait rien savoir; il ne voulait me nommer que Louise... Le nom qui me faisait sienne, disait-il, et qu'il se figurait n'appartenir qu'à lui. Fantaisie de poëte et d'artiste qui prolongea son illusion et la mienne!

» Le temps était suave : le soleil de septembre en août, la tiédeur du soir à midi. Les glaciers se teignaient de rose ; les masses de sapins semblaient noires ; l'air était si transparent, que l'œil plongeait, à des distances infinies, dans les bouquets de bois et les ravines. Les ombres se découpaient nettes sur les tons clairs des seconds plans et des lointains. Il y avait, dans l'atmosphère, des langueurs qui nous pénétraient. A demi couché sur l'herbe, les yeux flottants dans le vide, fumant des cigarettes roulées dans mes doigts, Paul improvisa des vers qui me parurent admirables ; des vers d'amour semblent toujours merveilleux à la femme qui les inspire ! Je le priai de me les redire ; je les récitai après lui avec une émotion qui le transporta, et je les gravai dans ma mémoire.

» Nous rentrâmes au chalet pour commencer nos apprêts de départ. Là, j'eus l'idée d'écrire les stances que Paul venait de m'adresser et que je voulais conserver comme un souvenir et une date. Je pris une feuille d'album. J'avais écrit

trois ou quatre vers, lorsque Paul, qui s'était rapproché de moi et qui se penchait sur mon épaule poussa un cri d'étonnement et de douleur. Je me retournai ; il était plus pâle que le jour où son sang coulait à flots de sa blessure. Son doigt me montra la page commencée, et, d'une voix haletante :

» — Louise !... Louise !... me dit-il, cette écriture, ce n'est pas la vôtre... la sienne !...

» Il tira de sa poche une des lettres, et me la présenta. Il y eut un moment de silence : je tremblais comme si j'avais été criminelle... A la fin, je fis un effort, et je lui dis :

» — Paul, est-ce ma faute? Moi aussi, je m'appelle Louise. J'aurais dû vous détromper dès le premier moment.... Pardonnez-moi.... je n'en ai pas eu le courage....

» — Mais elle? elle? dit-il éperdu ; l'autre, la vraie ?... Oh ! non ! reprit-il en me voyant près d'éclater en sanglots : non, c'est vous, c'est bien vous que j'aime... Malheur ! malheur ! c'est moi qui suis le coupable, l'insensé. Où est-elle ? où la

retrouver? Elle me cherche, elle souffre peut-être...

» Je surmontai ma faiblesse.

» — Il ne faut pas, dis-je, rester ici un seul instant de plus : retournons à Interlaken; sans doute vous y saurez quelque chose...

» Nous redescendîmes la montagne qu'envahissaient les ombres du soir, moins épaisses et moins tristes que celle qui s'était faite dans notre cœur. Nous semblions craindre de nous parler; nos chevaux, d'ailleurs, n'auraient pu marcher de front dans le mince sentier en saillie sur le précipice. Paul me suivait à quelques pas de distance; ce silence me glaçait; parfois, je regardais en arrière. Paul s'efforçait de détourner les yeux : il y avait, dans cet effort, je ne sais quoi de tendre et de désespéré qui me navrait.

» Nous arrivâmes.

» — N'y a-t-il rien pour moi? dit Paul sautant à bas de son cheval.

« L'hôte lui remit une lettre, laissée, nous

dit-il, par une dame qui était partie depuis plusieurs jours.

» Je m'approchai; Paul ouvrit la lettre, et voici ce qu'il y lut :

« Vous ne m'avez pas reconnue : adieu. Vous ne me reverrez jamais.

» LOUISE. »

» En lisant le triste et laconique billet de sa *vraie* Louise, Paul Elmer était si ému, que le papier lui tomba des mains.

» Il se retourna vers moi, et, avec une expression où s'entremêlaient la douleur, l'étonnement, la colère, un reste de passion ardente :

» — Perdue pour toujours ! me dit-il; mais vous, vous que j'ai rencontrée sur mon chemin, cause de ma méprise, fatale et enivrante énigme, qui êtes-vous donc ?

» — Vous allez le savoir, répondis-je sans hésiter.

» Pendant que Paul lisait, debout près de la fenêtre, j'avais aperçu, se promenant sur la terrasse, une de mes connaissances parisiennes, le

comte Sigismond de B..., un de ceux qu'on appelait alors *parfaits gentilshommes*, et que l'on appelle aujourd'hui *sportmen* accomplis; membre influent de deux clubs; partie essentielle du *tout Paris* des premières représentations; oracle du turf et des coulisses; fort recherché dans les petits théâtres et dans les grandes écuries; sachant sur le bout du doigt la chronique des chevaux qui courent et des femmes qui tombent; un de ces hommes qui nous classent d'un geste et nous déclassent d'un mot: si spirituels et si élégants, qu'il faut beaucoup d'esprit et d'élégance pour les distinguer de leur jockey.

» J'ouvris la porte vitrée du parloir où je venais d'entrer avec Paul, et je parus sur la terrasse: je savais d'avance ce qui allait se passer.

» Par grand extraordinaire, le comte Sigismond ne fumait pas dans ce moment-là. En m'apercevant, il se hâta d'allumer un cigare, dont il me lança les premières bouffées en guise de salut. Il est bien entendu que son chapeau resta cloué sur sa tête.

» — Vous ici ! me dit-il, avec une politesse railleuse, plus cruelle que l'impertinence : vous, la belle Lodoïska, ou l'anguille à la Tartare ! — et il fredonna la fameuse marche. — C'est drôle ! je croyais qu'Émilien était en Écosse?...

» — Oui, répondis-je avec une volubilité qui faillit lui faire perdre son aplomb : Émilien est en Écosse, Gontran est à Constantinople, Florestan est à Biarritz, Ernest est à Copenhague, Léon pêche à la ligne dans le Mississipi, Gustave vend des allumettes chimiques à Saint-Pétersbourg, Anatole est journaliste à Ispahan, Alfred potichonne à Pékin, Jules est marchand d'oranges à Alger, et Théophile est préposé à la chute du Rhin : moi, je parcours l'Europe avec un Anglais né en France de parents allemands et forcé de quitter la Suède à la suite des révolutions d'Italie; ce qui ne m'empêche pas, monsieur le comte, d'être votre très-humble servante...

» Je fis une grande révérence, et je m'enfuis, laissant Sigismond abasourdi de ma tirade.

» Et Paul Elmer? Resté derrière la porte vitrée que j'avais laissée entr'ouverte, il avait pu suivre du regard toute cette scène, entendre ce bizarre dialogue. Il y eut un moment où je crus ouïr un cri de désespoir; il me sembla qu'un fantôme désolé s'agitait derrière ce vitrage; mais j'eus le courage de ne pas me retourner, et je montai précipitamment dans ma chambre.

» Là, mes sanglots longtemps contenus éclatèrent : ce dernier effort m'avait brisée! Pour m'étourdir par une occupation machinale, je fis mes apprêts de départ; je jetai pêle-mêle, dans mes malles et dans mes cartons, robes, peignoirs, dentelles, châles, écharpes; froissant dans mes doigts et maudissant avec rage cette soie, ce velours, ces élégances qui me séparaient de Paul. Ce travail fiévreux dura quelques heures; heures lugubres et poignantes! Adieux d'une âme au bonheur et à la vie! Parfois je m'interrompais pour écouter; quoi? je n'en savais rien; car, si Paul avait frappé à ma porte, je ne lui aurais pas ouvert. J'écoutais pourtant : des bruits de pas

retentissaient de temps à autre dans le corridor; le bruit approchait. « C'est lui ! » me disais-je ; et mon cœur battait avec une violence incroyable; puis les pas s'éloignaient, et un vide affreux se faisait en moi; cruelles alternatives qui ne se ressemblaient que par la douleur ! Toujours je me figurais que Paul allait revenir, espoir ou crainte, n'importe ! pour m'écraser de ses colères et de ses mépris, ou pour me dire qu'il m'aimait encore. Une voix mystérieuse me répétait : « Il t'aime ! il viendra ! » et elle ajoutait avec un ricanement funèbre : « Ah ! ce n'est plus la même chose ! » Il ne vint pas... Quelle veillée !

» A la fin, je partis, et, trois jours après, j'étais à Paris. Ma résolution était prise : dans ma pensée, cette semaine passée avec Paul dans un chalet de l'Oberland devait être une date ineffaçable et faire de moi une nouvelle femme. Je changeai de quartier et de nom : je quittai mon joli appartement de la rue Saint-Georges pour aller habiter une petite chambre au cinquième, dans le voisinage du jardin du Luxembourg, où ma vie avait com-

mencé. Je me souvins que, dans le temps, j'avais été recherchée en mariage par un honnête commis, nommé Isidore Pérey, et je m'appelai madame Isidore. J'étais bonne ouvrière et bonne musicienne ; quelques leçons de chant ou de piano et quelques travaux de broderie devaient, semblait-il, suffire à mon entretien... Hélas ! ces métamorphoses d'une vie régénérée par l'amour, belles et faciles dans le roman, sont difficiles dans la réalité. J'avais des dettes : depuis plusieurs années, ces dettes me faisaient tributaire de madame Bolivar, la revendeuse aux cent métiers, dont vous venez de contempler les magnificences. Dès lors s'établit entre cette femme et moi une lutte atroce. Elle connaissait tous mes secrets, même celui qui domine tous les autres et que le chevalier Tancrède saura un jour : elle possédait donc deux armes contre moi, deux colliers à me serrer autour du cou. Vous dire qu'elle en abusa, ce ne serait pas vous donner une idée suffisante des tortures que j'eus à subir. Il lui plut de devenir peu à peu propriétaire de tous les restes de mon triste

luxe : elle m'avançait, par petites sommes, l'argent qui m'était nécessaire pour solder mon arriéré. Elle ne faisait aucune difficulté pour renouveler aux échéances ; puis venait un moment où je tombais comme la mouche prise dans la toile d'araignée. Plût à Dieu qu'elle se fût contentée de me dépouiller en détail ! mais certaines perversités, comme certaines vertus, sont contagieuses ; elles aspirent sans cesse à s'assimiler ce qu'elles touchent ; on dirait qu'elles ne peuvent se réconcilier avec leur fange qu'en nous y replongeant avec elles. A chacune de mes tentatives pour sortir de mon enfer et effacer les traces de mon passé, je trouvais la Bolivar devant moi, sournoise, mielleuse, implacable, caressante ou menaçante, suivant la nature de ses exigences ou le caprice de son despotisme. Parfois on me donnait de l'ouvrage dans quelque honnête atelier de lingerie ; je me coiffais alors du petit bonnet de l'ouvrière ; je travaillais avec courage et j'avais quelques jours, sinon de joie, au moins de calme. D'autres fois, des personnes respectables, séduites

par la décence de mes manières et peut-être aussi par la modicité de mes prix, m'accueillaient chez elles comme maîtresse de musique, et parlaient même de me confier l'éducation de leurs filles; mais je ne tardais pas à ressentir les effets d'une maligne et invisible influence. C'était à croire qu'un mystérieux espion m'avait dénoncée : une espèce de cordon sanitaire se formait autour de moi; les visages, d'abord bienveillants, prenaient une expression de réserve et de méfiance; tantôt c'étaient mes compagnes d'atelier qui chuchotaient en me regardant et affectaient de grands airs de pruderie; tantôt les mères de famille, en me payant ma première série de cachets, me priaient poliment de ne plus revenir, parce que, disaient-elles, elles partaient pour la campagne ou se décidaient à mettre leurs filles en pension.

» Presque toujours je découvrais le doigt de la Bolivar dans le jeu de cette machine qui me rejetait hors du droit chemin. Grâce à sa fortune, — elle est deux ou trois fois millionnaire, — aux singuliers enchevêtrements de la vie parisienne,

où il n'y a souvent qu'un anneau entre l'extrême mal et l'extrême bien, elle tenait à tous les mondes, presque au vrai monde ! Ses filets semblaient ne travailler que dans la vase ; mais ils avaient des mailles imperceptibles et innombrables qui s'étendaient jusque dans les eaux vives, jusqu'en pleine mer. J'étais reprise au moment où je croyais lui échapper ; alors j'accourais vers elle, la plainte sur les lèvres, la colère dans le cœur ; elle m'accueillait avec ce sourire fêlé et cette douceur gluante qui ne l'abandonnent jamais en présence de ses victimes. « De quoi vous plaignez-vous, chère belle ? Parce que vous avez eu affaire à des bégueules, est-ce que cela me regarde ? » Ou bien : « Vois-tu, ma petite, je t'aime trop pour renoncer au bijou de ma clientèle et te laisser tomber dans le pot-au-feu : laisse donc la vertu aux laides ! » — Si la scène devenait violente, si je faisais mine de briser son joug, elle passait brusquement des câlineries aux menaces : « Ah ! c'est comme ça ! on méconnait les bontés de maman Bolivar ! on veut tordre le cou à la

vieille poule aux œufs d'or ! » — Et elle avait toujours au fond de son tiroir quelque billet protesté, quelque chiffon de lettre escamoté dans le porte-cigare d'un Arthur ou d'un Fernand quelconque, et où je reconnaissais mon écriture. — « Que dis-tu de cela? ajoutait-elle; veux-tu que j'envoie ce *poulet* à la dame de ton magasin ou aux mères de tes élèves? Ou bien te plairait-il que j'allasse faire un tour du côté de Saint-Mandé, dans certain pensionnat où on élève certaine petite Marie qui se croit orpheline et qui te prend pour sa marraine? Voyons, madame, parlez, faites-vous servir !... »

» Ces menaces, la dernière surtout, me glaçaient d'épouvante, et je redevenais, pour un temps, esclave de la Bolivar; mais, docteur, comprenez-vous ce supplice, qui a duré des années? J'aimais toujours Paul Elmer; que dis-je! plus je souffrais, plus cet amour s'emparait de moi : les coups que je recevais l'enfonçaient plus avant dans mon cœur; c'était mon tourment et ma force, mon désespoir et mon refuge. Il y avait une sorte

de volupté cruelle dans le souvenir de ces huit jours pendant lesquels il m'avait aimée avec passion et jugée digne d'être sa femme. Sa femme! je répétais ce mot à chaque heure de mon long martyre, avec un ineffable mélange d'amertume et de délices. A côté des misères de ma vie, mon imagination créait un mirage. Je me voyais habitant avec Paul la mansarde du poëte ou la jolie maison acquise et embellie par le travail; heureuse et fière d'être à la fois pour lui une épouse, une amante, un camarade, une servante et une sœur; de moitié dans ses inspirations touchantes ou charmantes; enivrée de ses succès, le chérissant davantage les jours de défaite, le consolant à l'aide d'une caresse et d'un sourire; près de nous un berceau... un berceau dont je pourrais entr'ouvrir les rideaux sans rougir, et d'où partirait, un soir, le mot, le mot béni que les mères entendent avant que l'enfant le dise!

» Tous ces déchirements me tuaient; souvent j'appelais la mort; mais il me semblait que je n'avais pas le droit de mourir tant que Paul était

dans ce monde. Le hasard ou les journaux me donnaient quelquefois de ses nouvelles. Un matin, je le rencontrai dans une allée du Luxembourg ; il était horriblement changé et se traînait avec peine. Je vis qu'il m'avait reconnue et qu'il me suivait. Je ralentis le pas, en me dirigeant vers la maison que j'habitais. Ce fut un moment affreux ; un sentiment de fierté ou de mauvaise honte m'empêcha de me retourner et de lui faire signe : je montai à la hâte mes quatre étages, et courus à la fenêtre; il se promena sur le trottoir pendant quelques minutes, passa et repassa devant ma porte, parut hésiter, puis s'en alla lentement, dans la direction de la rue Cassette.

» J'avais remarqué que, depuis longtemps, Paul Elmer ne publiait plus rien, et personne n'était là-dessus mieux informé que moi; car, dès que l'on annonçait un de ses livres, je courais l'acheter et m'enfermais pour le lire. Ces jours-là, je m'imaginais qu'il me trouvait digne de lui et qu'il me faisait une visite. Ce long silence, l'air souffrant de Paul, sa pâleur, l'altération de ses traits

ajoutèrent à mon angoisse. Cette angoisse redoubla, quand je lus dans un journal :

« Notre doux et charmant poëte, Paul Elmer, donnait, depuis deux ans, des inquiétudes à ses amis. Ces inquiétudes ne sont aujourd'hui que trop justifiées ; malade de corps et d'esprit, il a été transporté hier dans la maison de santé du docteur Raymon, à Viroflay ; il y recevra tous les soins qu'exige son douloureux état. »

» J'avais trop lutté, trop souffert ; ma force de résistance était épuisée. Cette nouvelle sinistre, en me portant le coup de grâce, fit taire mes hésitations et mes scrupules. Ma place était auprès de Paul ; l'idée qu'il était malade, en danger de mort peut-être, et que je ne serais pas à son chevet, me parut plus horrible que tout le reste ; mon paquet fut vite fait, et j'allais sortir, lorsqu'on me remit une lettre ainsi conçue :

« Madame,

» M. Paul Elmer est chez moi depuis deux jours : il est dangereusement malade, et, dans

son délire, il ne cesse de vous appeler. Le simple nom de Louise eût été une indication bien vague, si je n'avais trouvé ces deux lignes dans les papiers de mon malheureux et intéressant pensionnaire : « Louise... *ma* Louise s'appelle maintenant » madame Isidore, et demeure rue de Vaugirard, » n° 37. » Cette Louise, cette madame Isidore est, à mes yeux, la seule personne capable de sauver Paul Elmer, s'il peut encore être sauvé. Venez donc, madame ! vous êtes belle, vous devez être bonne; vous ferez acte de charité, et suppléerez à l'insuffisance du vieux docteur

» RAYMON. »

» Le soir même j'étais à Viroflay, et je m'installais auprès de Paul, dont le délire avait augmenté. Le lendemain, le docteur Raymon me dit, en souriant tristement, que j'avais manqué ma vocation et que j'étais faite pour être sœur de charité. Après des heures d'un sommeil lourd et fiévreux qui avait suivi l'accès de délire, Paul s'était ré-

veillé, sa main dans la mienne, et son regard avait rencontré le mien :

» — Comme dans le chalet! murmura-t-il; — Louise! Louise!

» Je voyais sur sa figure amaigrie cette même expression de béatitude et de joie qui m'avait rendue si heureuse, quand il était sorti de son évanouissement. Mais, hélas! quelle différence! Alors, c'était la vie qui revenait, et avec elle, l'amour, l'espérance; maintenant, le malade ne faisait que changer de délire; seulement, celui-là avait plus de douceur. Aux hallucinations de la fièvre succédait une extase où la folie et le bon sens se confondaient sous mon regard. Après m'avoir reconnue, Paul se remit à divaguer, et, en rêvant, il me racontait d'autres rêves où je retrouvais les miens. Toutes ces images de bonheur à deux, de ménage embelli par la poésie et l'amour, de travail et de succès partagés avec une femme aimée, de veillées délicieuses auprès d'un berceau, étaient violemment entrées dans son âme comme dans la mienne, et

c'était faute de pouvoir en faire des réalités, qu'il avait peu à peu abandonné sa vie au dégoût, puis au désespoir, puis à la fièvre, et que, dans cette organisation délicate, maladive, surexcitée, la fièvre avait bientôt pris les formes effrayantes de l'aliénation mentale. Mais il lui restait encore des lueurs pareilles à ces éclairs qui illuminent un monde nocturne et fantastique ; c'est à cette pâle clarté, déja baignée dans l'infini, qu'il me montrait tous les détails de ce bonheur que nous avions rêvé séparément. La vivacité naturelle de son imagination, l'exaltation de son cerveau, le choc incessant de l'intelligence et du délire, y ajoutaient des couleurs étranges, splendides, enivrantes ; ivresse qui l'achevait et qui me tuait avec lui !

» Il était trop tard, et Paul ne devait pas revenir de cette terrible crise ; du moins, j'adoucis ses dernières journées, et le docteur Raymon, qui ne cessait de m'observer avec une attention bizarre et une sagacité de physiologiste, eut plusieurs fois les larmes aux yeux en me regardant. La

tendresse de Paul était devenue machinale : il criait comme un enfant, si je le quittais, et, dès que sa main se retrouvait dans la mienne, le sourire reparaissait sur ses lèvres. Deux de ses amis étaient venus s'offrir pour m'aider à le soigner. Voyant que j'étais indispensable au malade, ils se tinrent à l'écart ou le servirent sous mes ordres. Leurs récits me confirmèrent tout ce que m'avaient appris les divagations de Paul, tout ce que j'avais deviné depuis notre rencontre; sa tristesse profonde à la suite de son voyage en Suisse, ses inutiles efforts pour se reprendre à un travail ou à un espoir quelconque ; son secret qu'ils avaient fini par lui arracher, les renseignements qu'il avait recueillis à mon sujet, ses envies furieuses de tout braver, de courir vers moi, de me demander le bonheur; les appréhensions et les fiertés qui le retenaient; les luttes poignantes qui se livraient dans son âme, et enfin la maladie qui était résultée de ces luttes.

» Paul Elmer mourut huit jours après mon arrivée chez le docteur Raymon : huit jours, comme

dans l'Oberland ! Son agonie n'eut rien de terrible, et le docteur m'attribua tout ce qu'elle eut de consolant. La veille, au moment d'une crise qui devait être la dernière, j'avais pris les deux mains du malade, qui s'était calmé tout à coup ; j'avais fixé mes yeux sur les siens en me penchant vers lui de manière à faire arriver mon souffle sur son visage. A l'instant même, les convulsions de l'agonie avaient disparu ; le visage s'était empreint d'une sérénité céleste : la raison était revenue tout entière. « Dieu!... Louise! » Ces deux mots, dans sa bouche, avaient une expression toute nouvelle ; la foi dictait l'un, la passion fiévreuse s'était retirée de l'autre. Dieu, ce Dieu qui rend l'espoir aux désespérés, répondit à l'appel du pauvre poëte, et Paul mourut consolé...

» — Vous êtes douée ! me dit le docteur quand je le quittai.

» — J'ai la mort dans le cœur ! répliquai-je.

» En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de l'immonde Bolivar... Qu'y avait-il dans cette lettre ? Je ne le sais pas, je l'ai oublié ; mais, à

cette heure suprême et funèbre, elle fut pour moi comme la goutte d'eau qui fait verser le verre trop plein.

» D'une pensée rapide et froide comme la lame d'un stylet, j'embrassai tout mon avenir : je n'y vis que malheur, désespoir, opprobre...

» Le docteur Raymon, en me disant : « Au revoir, » m'avait forcée d'emporter une grosse gerbe des plus belles fleurs de son jardin.

» — C'est le bouquet de mes noces avec Paul, me disais-je.

» Je plaçai ces fleurs sur ma cheminée, sur mon piano, sur ma table de travail; je fermai ma fenêtre et ma porte; je bouchai soigneusement, à l'aide de linges mouillés, tous les interstices par où l'air pouvait pénétrer, puis j'allumai le classique réchaud de la grisette abandonnée, et je me couchai sur mon lit.

» Je m'endormis, et j'eus, moi aussi, mes songes doux et terribles; la contre-partie des songes de Paul. Tout à coup mon sommeil fut interrompu par un bruit violent. On enfonçait ma

porte, on brisait les carreaux de la fenêtre ; le jour et l'air entrèrent à flots dans ma chambre : je me ranimai peu à peu, et je reconnus le docteur Raymon, accompagné de deux ou trois locataires de la maison.

» — Ah ! j'avais deviné ; mais j'arrive à temps ! me dit-il.

» Et il ajouta d'un ton sévère, mais avec une nuance de sympathie et de respect qui m'alla au cœur :

» — Quoi ! il vous reste du bien à faire, et vous vouliez mourir !...

» — Du bien ? Et à qui ? demandai-je sans trop savoir encore si j'étais endormie ou éveillée, vivante ou morte.

» — A ceux qui souffrent, à mes malades, reprit-il gravement. Je vous ai étudiée pendant la maladie de ce pauvre Elmer : il y a en vous des facultés dont vous ne vous doutez pas vous-même. Vous pouvez, pour le soulagement des âmes, ce que nous ne pouvons pas toujours pour la guérison des corps. Venez avec moi ; j'ai soixante-seize

ans : mon âge et, j'ose le dire, ma réputation nous protégent d'avance contre tout malin commentaire; personne ne sera tenté de sourire quand je vous appellerai ma fille. Vous serez la souveraine de mon petit royaume, le charme de ma vieillesse, et vous adoucirez ce que ma tâche a parfois de rebutant et de pénible. Quant aux mauvaises influences qui vous poursuivent, — et que je connais, — elles expireront sur le seuil de ma maison. Je suis bonhomme; mais, si la dame Bolivar a des griffes, j'ai des ongles. Vous serez délivrée de son joug, maîtresse de ne la revoir que si vous voulez et quand vous le voudrez... Voyons, madame, l'offre est cordiale : le chien de Terre-Neuve vous ouvre sa niche, le vieillard vous aimera comme son enfant... Acceptez-vous ?

» J'acceptai avec reconnaissance, et maintenant, n'est-ce pas? vous devinez le reste. J'ai passé chez le docteur Raymon des années, sinon heureuses, au moins calmes et assez bien remplies pour me réconcilier avec moi-même. Souvent il

me parlait de vous comme du meilleur, du plus original et du plus cher de ses élèves. Lorsqu'il eut atteint les limites de l'extrême vieillesse, je lui conseillai de vous léguer son établissement.

» — Non, me dit-il, c'est vous qui serez mon héritière, et qui déciderez du choix de mon successeur.

» Par une singulière coïncidence, le surlendemain de sa mort, le jour même où s'ouvrait son testament, je recevais une lettre de madame Bolivar qui ne m'avait pas donné signe de vie depuis longtemps. Mon premier mouvement fut de déchirer sa lettre avec dégoût ; mais j'y lus deux noms qui me bouleversèrent. Elle m'invitait à son bal. — « Je ne l'aurais pas osé, m'écrivait-elle, si je n'étais sûre de vous faire rencontrer avec deux hommes que vous ne serez pas fâchée de connaître ; » — et elle soulignait : le docteur Sarazard et le chevalier Tancrède !...

Ces derniers mots réveillèrent le chevalier, qui n'avait fait qu'un somme depuis Paris : on était arrivé.

— Tiens ! dit-il en se frottant les yeux, il paraît que j'ai dormi.

— Trois grandes heures, ne vous déplaise ! fit le docteur.

— Et qu'avez-vous dit ?

— Nous nous sommes raconté vos rêves...

— Pendant que je rêvais votre récit...

— Messieurs, nous voici chez moi... chez vous, dit Isidora avec une dignité et une grâce incomparables.

La grille s'ouvrit, et ils entrèrent.

XI

LES PENSIONNAIRES DU DOCTEUR

Les clients de feu le docteur Raymon étaient de singuliers malades : savant, riche, bienfaisant et surtout original, il n'acceptait pas indifféremment tous ceux pour lesquels on venait frapper à sa porte. Il renvoyait poliment à ses confrères les fous furieux, vulgaires, hébétés ou incurables. Ce qu'il lui fallait, c'étaient les curiosités de la folie humaine, les monomanes dont l'infirmité intellectuelle ne portait que sur un point, les hommes à idée fixe qu'une étude attentive et un traitement ingénieux pouvaient peu à peu rap-

procher de la grande famille des gens que l'on est convenu d'appeler raisonnables. On comprend tout le parti qu'il devait tirer, dans ce travail à la fois médical et psychologique, des facultés de *voyante* qu'il avait découvertes chez Isidora. Elle lisait, pour ainsi dire, dans ces pauvres âmes, suivait, jour par jour, les progrès du mal ou du mieux, pansait l'invisible blessure ou ranimait la clarté mourante. Quand son regard était arrêté par quelque ombre impénétrable, elle magnétisait le malade, et le sommeil magnétique lui révélait ce qu'elle n'avait pu d'abord pénétrer. Puis, lorsqu'elle était satisfaite du résultat de ses soins et de ses efforts, elle présentait au docteur son convalescent; un examen avait lieu, et, pourvu qu'il n'y eût plus qu'une imperceptible nuance entre le *sujet* et les hommes sensés qu'on laisse librement circuler dans le monde, on signait le passe-port : c'est ce que les amis de la maison nommaient en souriant l'*exeat* du docteur Raymon.

En sa qualité de successeur du défunt, le vieux

Sarazard n'eut qu'à reprendre ces traditions au point où son devancier les avait laissées. Le surlendemain de son installation, Isidora lui amena un homme entre deux âges, d'une physionomie très-intelligente, et qui paraissait prêt à ratiociner, sans broncher, *de omni re scibili*.

— Eh bien, mon ami, lui dit le docteur avec bienveillance, quoi de neuf?

— Hélas! rien : le monde va mal, et irait bien, si chacun se bornait à accomplir ses devoirs et à consulter ses aptitudes.

— Bravo!

— Quelle est la base de la société? L'indissolubilité du mariage, la stricte observation de la fidélité conjugale.

— Je suis assez de votre avis : mais dans l'application...

— L'application dépend de ceux qui sont chargés de moraliser le public. Or, quel est le plus populaire des moralisateurs? C'est, ou du moins ce devrait être le théâtre; mais le théâtre, depuis le sieur Poquelin de Molière, manque à ses attri-

butions les plus sacrées : il livre les maris trompés à la risée du parterre. Erreur funeste, qui explique la décadence des mœurs publiques et privées : c'est pourquoi j'ai fait une pièce dont vous allez me faire l'honneur et le plaisir d'écouter le *scenario*.

— Aïe! aïe!

— Personnages : le marquis de Crevel, la marquise Mathilde de Crevel, le vicomte de Pugency. Au premier acte, le marquis de Crevel découvre ou soupçonne des relations coupables entre le vicomte, son ami intime, et sa femme, à laquelle il n'a jamais donné le moindre sujet de plainte : que fera-t-il?

» Un éclat? Ses onze enfants pourraient en souffrir dans leur avenir et leur postérité. Un procès? Les avocats sont de terribles gens; ils traitent une feuille de sensitive comme une branche de houx. Le marquis va trouver les frères Godard, et leur commande un ballon colossal. Puis, quand le ballon est prêt, il dit à sa femme, avec le plus remarquable sang-froid : « Il y a assez

longtemps que l'espèce humaine rampe sur la terre : elle a droit au vol, et ce droit, usurpé jusqu'ici par les Cartouche et les Robert Macaire, va être désormais exercé par les honnêtes gens. C'est moi qui doterai l'humanité de ce bienfait immense, et, comme il sied de commencer par ceux que l'on aime le plus, c'est vous, ma chère Mathilde, et notre cher vicomte de Pugency, qui serez les compagnons de mon voyage aérien. » La marquise éprouve bien un léger frisson; mais elle dissimule. Le mari adresse le même *speech* au vicomte, qui n'a garde de répliquer. L'ascension est annoncée pour le dimanche suivant : temps magnifique; foule inouïe; et tous les curieux répètent, avec une émotion bien sentie, ces mots, qui arrivent jusqu'aux oreilles du marquis : « Quelle brave femme !... quel ami dévoué!... » M. de Crevel sourit, et dit : « Lâchez tout ! » Le ballon s'élève avec une rapidité admirable; le marquis jette son lest; on file cinquante lieues à la minute; quand on est bien loin de la France, et à cent mille pieds au-dessus du niveau des

mères coupables, l'époux outragé tire un grand couteau...

— Et il égorge les deux complices, avec la certitude de ne pas être aperçu des gendarmes?

— Non; car il ne veut pas leur survivre : il foudroie le couple infidèle d'un regard plus éloquent que toutes les tirades; puis, calme comme la loi, majestueux comme la justice, inflexible comme le destin, ferme comme la conscience, grave comme le devoir, muet comme le bourreau, il coupe la corde, et crac!... La mort de ces trois êtres intrépides est naturellement attribuée à un de ces accidents qui surabondent dans l'histoire des ballons. L'honneur est sauf : les onze enfants pourront se partager la croix de leur mère... Qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est admirable, et vous n'avez plus rien à faire ici. Je vais vous délivrer votre billet de sortie.

Le docteur prit une feuille de papier, et écrivit, selon la formule habituelle :

« Attendu que rien, dans le cas du sieur Stenio,

n'est de nature à établir une trop notable différence entre lui et des personnages parfaitement posés dans le monde, je l'ai autorisé à sortir de cette maison. En lui décernant le présent certificat, je le déclare sain de corps et d'esprit, et même apte à fonder une nouvelle école dramatique, qui aura d'autant plus de chance d'être portée aux nues qu'elle sera gonflée de vent. »

— A un autre, belle dame! dit-il en se tournant vers Isidora.

— Maintenant, répliqua-t-elle, je vais vous amener Ariel.

Car il est bon de vous dire que le docteur Raymon songeait à tout : dans l'intérêt des familles, il ne voulait pas que ses pensionnaires gardassent chez lui le nom sous lequel ils étaient inscrits à l'état civil; et, d'autre part, il lui répugnait horriblement d'absorber ce nom dans un simple numéro comme dans un hôpital ou un bagne; ce qui est une sorte de destitution de la personnalité humaine. Il choisissait dans Shakspeare ou l'Arioste, dans Alfred de Musset ou George

Sand, des pseudonymes qui n'éveillassent que des idées poétiques.

— Tenez, voici Ariel qui vient à nous : n'a-t-il pas bonne mine?

— Et quelle est sa folie, à celui-là ?

— Très-peu de chose : on ne peut pas lui annoncer la mort d'un homme célèbre sans qu'il s'écrie aussitôt : « C'était mon ami intime ! » — et sans qu'il vous raconte une histoire qui le montre fraternisant avec le glorieux défunt... Vous allez voir... — Ariel, je voudrais ménager votre sensibilité... mais vous apprendrez le malheur par les journaux... le maréchal de Brévannes est mort...

— Ah ! grand Dieu ! j'étais son meilleur ami. Je me souviens même, à ce propos d'une anecdote assez bizarre... Voulez-vous que je vous la raconte?

— Racontez.

— Je reçus un jour la visite de Cabissol, le fameux sculpteur, qui n'a pas obtenu la grande médaille.

» — Tu ne sais pas, me dit-il, le maréchal de Brévannes n'a plus qu'une idée : c'est de faire ta connaissance.

» Je venais de publier un livre sur l'Espagne; livre où je prouvais que tous les Espagnols étaient des gueux ; que, dans ce bienheureux pays, les ministres s'entendaient avec les filoux, les alcades avec les fripons, les corrégidors avec les escrocs et les alguazils avec les bandits; que les bons Espagnols étaient mauvais, que les grands d'Espagne étaient petits, et qu'on m'avait volé ma montre à deux pas de l'Escurial.

» Je répondis fièrement à Cabissol :

» — Cabissol, mon ami, c'est le moment de se montrer. Tu dis que le maréchal veut me voir et me connaître : *manibus et pedibus* j'entre dans son sentiment, mais je n'entrerai chez lui que s'il accepte mes conditions. Ne nous laissons pas marcher sur le pied par les militaires qui ne sont pas civils, d'autant plus qu'ils ont de grosses bottes et que j'ai des cors. *Cedant arma calamo;*

le vers est faux, mais la pensée est juste. Voici mon programme :

» 1° Le maréchal m'enverra trois de ses aides de camp : le premier portera sur un plateau d'argent les clefs du salon ; le second, sur un plateau d'or, les clefs de la salle à manger ; le troisième ne portera rien.

» 2° Le maréchal m'attendra au bas de son escalier avec huit tambours qui battront aux champs.

» 3° Une salve de coups de canon annoncera mon entrée chez le maréchal.

» 4° J'aurai la faculté de me faire accompagner par une douzaine de mes amis, vêtus en mousquetaires de l'Ambigu.

» Toutes mes conditions furent acceptées : il n'y a rien de tel que de regarder dans le blanc des yeux ces bourreaux des crânes.

» Le maréchal fut d'une affabilité charmante, et je ne tardai pas à apprendre le motif qui lui avait fait désirer cette entrevue.

» Il me dit que tout était possible dans le siècle

qui avait assisté à tant de prodiges; qu'il pourrait bien être nommé, un jour ou l'autre, roi de toutes les Espagnes, en remplacement d'une race auguste qui avait fait son temps. Il restait encore quelques petits obstacles, faciles à aplanir. On exigeait que, pour se loger en Espagne, il choisît un château et non pas un palais; qu'il prît Sancho pour ministre, Gil Blas pour majordome, et Figaro pour barbier : il ajouta que l'essentiel pour lui, le cas échéant, serait de se faire aimer de ses nouveaux sujets, naturellement fiers; de bien ménager leur honneur et leur susceptibilité; que, par conséquent, grâce à la manière dont j'avais parlé de l'Espagne et des Espagnols dans mon livre, il croyait n'avoir point de meilleur parti à prendre que de m'emmener avec lui, de me présenter comme son intime aux grands de sa cour, de garder sans cesse sur sa table un exemplaire de mon ouvrage, richement relié; après quoi, s'il réussissait à prononcer *garbanzos* avec l'accent national, il serait le meilleur roi d'Espagne que l'on eût vu depuis Charles-Quint. En at-

tendant, il m'offrit un cigare, et, comme sa provision de tabac était épuisée, il me nomma d'emblée surintendant de sa blague.

» L'affaire n'eut pas de suite ; mais mon histoire en a une. Quelque temps après, Cabissol revint chez moi tout essoufflé, et me dit :

» — Tu ne sais pas, le maréchal meurt d'envie de déjeuner sans façon dans ton chalet.

» — A Belcraque?

» — Justement ; mais il désire garder le plus strict incognito : rien qu'un morceau sur le pouce ; des œufs frais et une tasse de café.

» Je me le tins pour dit ; mais, la veille du jour fixé, le maréchal me fit dire de ne pas compter sur lui, parce qu'il prenait médecine : ce léger mécompte se changea pour moi en un divertissement prodigieux ; voici comment :

» Malgré toutes mes précautions, les autorités de Belcraque surent quel hôte illustre s'était annoncé chez moi. Aussitôt, voilà le maire, l'adjoint, l'instituteur, les conseillers municipaux, rangés en haie sur la place, guettant l'arrivée de la patache

qui devait amener le maréchal. Or, le hasard voulut qu'un *vieux de la vieille*, décoré, chevronné et bronzé, descendît de la patache au milieu de la place de Belcraque, où il était envoyé comme garde champêtre. Figurez-vous un grognard de Charlet ou de Béranger : nez d'épervier, cheveux gris coupés en brosse, œil poché, une cicatrice au travers de la joue droite, un teint de pain d'épice, une mine rébarbative à donner la chair de poule à tous les braconniers de l'endroit. On l'entoure, on l'acclame, on le fait manger et boire; bref, à sept heures du soir, le vétéran était sous la table; il s'était grisé net, avant qu'on l'eût laissé s'expliquer.

» Ce que voyant, l'instituteur me prit à part, et me dit :

» — Je sais bien qu'Alexandre le Grand était porté à la boisson, et que Pierre le Grand se grisait cinq fois par semaine. Il n'en est pas moins triste que trois bouteilles de la Nerthe suffisent à mettre dans cet état une des gloires de la France.

» La vérité ne fut connue que le lendemain; nous faillîmes être lapidés, Cabissol et moi ; mais nous avions ri comme des bossus.

— Qu'en pensez-vous, docteur? dit Isidora.

— Mais, fit-il en aspirant lentement une prise de tabac, je ne vois rien là qui dénote un cas de folie suffisamment caractérisé. Je crois bien avoir lu, dans les journaux, des choses à peu près semblables, qui n'ont fait aller personne aux *Petites-Maisons*.

— Voyons pourtant... encore une épreuve... Savez-vous que nous avons à pleurer aussi la mort du célèbre compositeur, Spiekirchmann?

— Lui, grand Dieu! ils meurent donc tous?... Spiekirchmann était mon ami intime... Chaque fois que je le rencontrais, il me suppliait, les mains jointes, d'écrire pour lui un *libretto* d'opéra.

» — Depuis la mort de Scribe, me disait-il, je ne trouve plus personne à ma taille... D'ailleurs, ces pygmées, Rossini, Meyerbeer, Gounod, Auber, m'ont tout pris!...

» A la fin, je lui dis :

» — Maître ! en italien : *Maestro !* en Allemand : *Shlaflersachen !* en grec : *Eurêka !* en français : J'ai trouvé... un sujet magnifique, un poëme qui convient admirablement à votre génie original, dramatique et passionné, au caractère de votre musique élevée, grandiose, colorée et austère...

» — Pas mal !

» — Cela s'appellera *le Véritable Héroïsme, ou le Chien dévastateur.*

» — Bravo ! j'exigerai de Perrin qu'il nous fournisse un vrai chien...

» — Attention ! Personnages : le duc de Saint-Gobain ; le marquis de Saint-Gobain ; le vicomte de Saint-Gobain ; le colonel de Saint-Gobain ; le caporal de Saint-Gobain ; Georges de Saint-Gobain ; Évelina de Saint-Gobain...

» — Parfait ! Saint-Gobain ! Saint-Gobain ! le public se chargera de rompre la glace.

» — Régisseurs, gardes-chasse, jardiniers, domestiques, paysans...

» — Oh ! mon ami, j'entrevois des chœurs ma-

gnifiques... *Marchons! saluons! célébrons! chantons! buvons!*

» — Le colonel et Georges de Saint-Gobain sont tous les deux passionnément épris de la belle Évelina de Saint-Gobain, leur cousine issue de germain...

» — Issue de germain!... il faudra que ma musique exprime cette nuance.

» — Le colonel, un ferrailleur, un casseur d'assiettes, voix de basse-taille...

» — C'est bien cela, Gobain, Obin...

— N'y va pas par quatre chemins; il provoque Georges et lui dit : « Évelina sera le prix du combat... »

» — Superbe : *En mon bon droit j'ai confiance! ma bonne épée et mon courage!...* J'enfonce ce petit Meyerbeer, ou j'y perds mon allemand!...

» — Georges... ingénieur, algébriste, philanthrope, franc-maçon... ténor...

» — Naudin ou Villaret...

» — Répond carrément : « Non, je ne me bat-

trai pas, parce que le duel n'est pas dans mes principes... »

» — Merveilleux! récitatif, *tremolo :*

Un duel, non pas, monsieur!... Reste des mœurs barbares!
Je ne me battrai pas... Mais pas tant de fanfares!
Oui, mon amour
Brille en ce jour
Vainqueur d'un préjugé féroce :
Mon point d'honneur
Est dans mon cœur;
Je ne me battrai pas, et nous ferons la noce!...

» Ce beau duo, si je ne m'abuse, laissera bien loin derrière lui le duo de *Lucia*. « Mais, ajoute Georges, je vais vous prouver que je n'ai pas peur... Baptiste! » (C'est le nom de son domestique.)

» — Warot ou Castelmary.

» — Baptiste accourt; Georges lui met entre les dents une pipe... une pipe en bois, le poste à quinze pas de distance, manque la pipe et le domestique, mais tue un lièvre qui passait dans le parc, cinquante pas plus loin...

» — Splendide! j'exigerai de Perrin un vrai

lièvre. Musique imitative : piff! paff! solo de trombone! L'effet sera immense...

» — Stupéfait de ce beau coup, le colonel essaye d'en faire autant : bernique! il casse trois dents au domestique, qui crie comme un possédé.

» — Trois dents, mon ami, c'est cela! Ma musique fera comprendre qu'il casse trois dents, et non pas quatre. Ah! la musique! on ne sait pas tout ce qu'elle peut dire!...

» — Plus entêté et plus ferrailleur que jamais, le colonel de Saint-Gobain marche, le poing levé, sur son héroïque rival, et semble vouloir se porter à quelque fâcheuse extrémité, quand soudain...

» — Péripétie, ritournelle...

» — Jacques, le garde-chasse, arrive pâle, essouflé, haletant, le fusil en bandoulière, et s'écrie : « Fuyez! fuyez! le chien... »

» — Dévastateur!...

» — Oui, et enragé! Coup de théâtre; on voit s'élancer au fond un molosse aux allures menaçantes; en même temps, paraissent à droite et à

gauche le duc, le marquis, le vicomte, le caporal et Évelina de Saint-Gobain...

— Quintette... non, avec le colonel et Georges, nous aurons un magnifique septuor... J'aime à remuer ces grandes masses :

Grand Dieu ! qu'ai-je aperçu ? Mon oncle, ce gros chien !
Serait-il enragé ? — Je ne réponds de rien.
La rage est dans mon cœur ! — Ah ! sans mon rhumatisme,
Je le... — Bon ! montre-toi, véritable héroïsme !

ajoute, *sotto voce*, Georges de Saint-Gobain.

» — Jacques, apporte-moi un immense baquet !...

» Jacques, aidé des paysans du village, apporte une cuve que les pompiers du théâtre remplissent d'eau sous les yeux du public ; Georges, qui a reconnu le chien, appelle Azor...

» — Et le public ?...

» — Le public est en proie à une émotion incroyable ; Azor, le poil hérissé, les yeux injectés, fauve, écumant, terrible, s'approche, montre des crocs formidables... et avale la moitié du contenu de la cuve...

» — Ah ! je respire...

» — Ici je vous ménage un effet dont l'illustre Gilbert Duprez serait jaloux. Il faudra que les villageois, leurs femmes, les gardes-chasse, les domestiques du château, le duc, le marquis, le vicomte, le colonel et le caporal répètent chacun six fois :

Merci, mon Dieu ! ce chien n'était pas hydrophobe !

» — Je ne demande pas mieux ; le morceau durera quarante-cinq minutes ; pendant ce temps, l'alto, les violons, le violoncelle, le hautbois, le cor anglais, la clarinette, la flûte et le saxophone établiront un dialogue en *ut mineur*, qui rendra l'ouïe à tous les sourds de Paris, et signifiera dans une langue claire comme cristal de roche :

Merci, mon Dieu ! ce chien n'était pas hydrophobe !

» — Le duc et le marquis reprennent :

Allons, Évelina, va préparer ta robe,
Avec le voile blanc et les fleurs d'oranger ;
Car pour nous ton sauveur n'est plus un étranger !
Votre duel, colonel, n'était qu'un barbarisme :
En Georges couronnons le réel héroïsme !...

CHŒUR FINAL.

Bonheur suprême!
Plaisir extrême!
C'est lui qu'elle aime,
L'ingénieur!
A lui sa flamme,
A lui son âme;
Être sa femme,
Est le vœu, le vœu, le vœu, le vœu...

» Ici autre effet que je vous prépare; le public, n'est-ce pas? s'attend à la chute du vers : « de son cœur. » Je ne la lui refuse pas; mais je la lui fais attendre un bon quart d'heure; nous aurons dans la salle des compères qui diront à demi-voix à leurs voisins de stalle : « Voulez-vous parier que j'aille prendre une chope au café de l'Opéra, que je fume un cigare, et que je revienne avant le vœu *de son cœur?* — Je parie que non. — Je parie que oui; » — il n'en faudra pas davantage, votre génie aidant, pour que le morceau devienne aussi populaire que *bu... qui s'avance.*

» — Prodigieux! magique! féerique! pyrami-

dal! renversant! vraiment, mon cher, le génie est électrique et l'inspiration contagieuse... je me sens en verve; un monde d'idées s'agite dans mon cerveau; je rentre chez moi... je me cloue à mon piano... vous m'apportez votre copie au fur et à mesure; dans six semaines, notre opéra est fait, et, dans un an, si je salue Rossini, Gounod, Félicien David et Berlioz, ce sera pure complaisance de ma part...

» On comprend avec quelle ardeur fut menée une œuvre commencée sous de si heureux auspices : une émulation féconde s'était établie entre Spiekirchmann et moi. Il me jouait d'avance sa musique, qui me ravissait au septième ciel : c'était plus beau que *Don Juan*, ou, du moins, ce n'était pas la même chose... Nous étions possédés tous deux de cette belle fièvre de l'art, à laquelle le succès sert de quinine.

» Je terminais mon dernier acte, quand je reçus la lettre suivante :

« Vous êtes un grand poëte; mais vous êtes

aussi un bavard; le secret de notre opéra est ébruité : adieu le repos de mes jours! adieu le sommeil de mes nuits! Rossini ne me pardonnera jamais *Le Chien dévastateur*. Je sais, de science certaine, qu'il a fait venir de Bologne six *bravi* d'une taille herculéenne, spécialement chargés de me faire un mauvais parti : c'est pourquoi je ne sortirai plus que déguisé, et il me semble plus prudent de cesser de nous rencontrer chez moi... Je vous donne rendez-vous, pour notre finale, demain à minuit, sous le dix-septième arbre de l'avenue de l'Impératrice.

» Tout à vous,

» SPIEKIRCHMANN. »

» Hélas! ce fut notre finale, en effet : la nuit était froide; il y avait des pleurésies dans l'air; je n'ai plus revu Spiekirchmann; je suis tombé malade; il paraît que, dans le paroxysme de la fièvre, je répétais des morceaux de notre opéra :

un médecin stupide m'a cru fou, et je me suis réveillé dans cette maison...

— Vous n'y resterez pas longtemps, dit le docteur Sarazard : encore une fois, je ne vois que de légères différences entre cette histoire et des choses acceptées dans les plus graves salons de Paris. *Exeat ! exeat !*

— Mais quelle est, poursuivit le docteur, cette figure lugubre qui nous arrive ? Comment vous nommez-vous, mon ami ?

— Cerculio.

— Et comment vous portez-vous ?

— Pas mal ; je suis mort.

— Mort ?

— Oui, pour être plus sûr de vivre dans ce monde et dans la postérité : j'aurai vingt-neuf ans à la mi-août, et, depuis l'âge le plus tendre, je suis tourmenté à la fois d'un squire au pylore et d'une indomptable vocation littéraire. En sixième, je débutai par une ode sur l'amour de la gloire ; en rhétorique, j'avais déjà écrit six romans, quatre tragédies et huit drames. A ma troisième année

de droit, je ne savais plus où fourrer mes gilets et mes chemises, tant mes tiroirs et mes placards étaient bourrés de manuscrits. Mais où placer tous ces trésors? Comment transformer en volumes ou faire monter sur la scène cette masse de copie? Toutes les issues m'étaient fermées; les éditeurs et les théâtres refusaient mes œuvres avec la plus touchante unanimité : j'eus une idée.

— Voyons l'idée.

— Un jour, un de mes amis, étudiant en médecine, me dit en me tâtant le pouls : « Prends garde! ton squire au pylore pourrait bien te jouer un mauvais tour. » Alors je fis ce raisonnement : Essayez de dire à cet être collectif qu'on appelle le public : « Voilà un jeune homme bien portant et de bel appétit, qui a fait vingt romans et cinquante drames, et que l'on ne veut mettre ni en répétion, ni sous presse; » le public lèvera les épaules, et répondra en chœur : « Tant pis pour lui! c'est un fou : pourquoi ne se fait-il pas ingénieur, agent de change ou commis? » Après quoi, chacun

ira à ses affaires. Mais dites à cette même multitude : « Voici un malade, un moribond, qui, au lieu d'avoir une fantaisie de fraises ou d'ananas, aspire à goûter, avant de mourir, les joies de la publicité ; vous êtes deux cent mille ; que chacun de vous souscrive pour cinquante centimes, — le prix de deux *londrès*, — il n'en faudra pas davantage pour mettre en pleine lumière les créations de cette intelligence. Ce malade sera consolé ; ses souffrances seront adoucies ; vous aurez sa bénédiction, et peut-être la France comptera-t-elle un grand poëte ou un grand romancier de plus... » Aussitôt vous verrez tous ces indifférents s'attendrir, toutes ces âmes peu sensibles fondre en larmes et en souscriptions. Tel a été mon calcul : qu'en dites-vous?

— Très-ingénieux ; mais...

— Oui, je sais ce que vous allez me répondre ; ce genre de réclame funèbre a ses inconvénients ; c'est un billet bordé de noir, à échéance. On prend l'engagement de mourir dans l'année, et, si l'on fait mine de vivre six mois de plus, il ne manque

pas de mauvais cœurs pour vous déclarer en faillite. Aussi, docteur, me suis-je mis en règle ; ce n'est pas moi que vous voyez, c'est mon ombre; je suis mort, le mois dernier, du temps du docteur Raymon, et...

— Eh bien, comme je n'ai pas la prétention de guérir les ombres, vous allez me faire le plaisir de sortir d'ici, et je vais, moi, vous délivrer un certificat d'esprit, avec ou sans calembour... A un autre[1] !

Au même instant, le docteur Sarazard poussa un grand cri : un homme jeune encore, dont la physionomie pâle et douce ressemblait peu à une figure d'assassin, s'était jeté sur lui, un canif à la main : Isidora et le docteur parvinrent aisément à désarmer cet apprenti scélérat, qui ne paraissait pas bien endurci.

[1] Cette page était écrite trois mois avant la mort du pauvre Antony de Menou, et lorsqu'un renseignement inexact nous faisait croire à sa convalescence : nous ne l'aurions pas écrite; nous avons cru pouvoir la maintenir sans être accusé d'irrévérence à l'égard des morts, parce que nous avons vu, avec tous nos confrères, dans ce triste et bizarre épisode, un trait de mœurs littéraires vraiment caractéristique.

— Comment! vous, Touchtone! dit Isidora avec un accent d'affectueux reproche : vous, le plus doux de nos pensionnaires!

Au lieu de répondre, Touchtone regardait fixement la chaîne d'or à laquelle était attachée la montre du docteur et qui faisait un assez bel effet sur son gilet noir ; puis, effleurant du doigt cette chaîne, il s'écria d'un ton lamentable :

— Au moins, permettez-moi de vous la voler, ainsi que la montre!...

— Me la voler? Et pourquoi?...

— Oh! soyez tranquillle!... je vous la rendrai plus tard... Car je suis honnête au fond... Mais, en attendant, vous irez déposer votre plainte... vous aurez soin de dire que j'ai voulu vous assassiner...

— Eh bien, après?

— Après? il me semble que c'est assez joli... Vol dans une maison habitée, tentative d'assassinat... me voilà à la Cour d'assises : je choisis pour avocat Lachaud ou Léon Duval, et, le lendemain, je suis célèbre...

— Célèbre! il s'agit de s'entendre...

— Oui, célèbre... Les curieux et les belles dames s'arrachent le moindre de mes autographes... C'est que... vous ne savez pas?... j'ai trente-cinq ans... il y a trente-cinq ans que je suis honnête, et, vingt fois, j'ai failli mourir de faim... J'ai essayé un peu de tout... Commerce, science, industrie, littérature, droit, médecine, écritures... J'ai vu réussir des intrigants, des fripons, des idiots... moi, pas... un guignon acharné!... tout le monde me tournait le dos... mes anciens camarades me fuyaient comme un pestiféré!... La peste des temps modernes, la misère... A la fin, un de mes voisins de mansarde me dit : « Vous avez du chagrin, buvez de l'absinthe... » J'en bois, et je m'ahuris : tout en buvant, je lis un journal, deux journaux, trois journaux... Et que vois-je? quel était le héros du moment, le *lion* pour qui l'on oubliait la politique, la Bourse, les théâtres, les livres, les Chambres, et même la description des toilettes de la duchesse et de l'ambassadrice au dernier bal du ministère des affaires étran-

gères? L'auteur d'un assassinat bien réussi. Chaque circonstance aggravante ajoutait un rayon à son auréole : le lieu et la date de sa naissance, le récit de ses premières années, les dispositions heureuses qui avaient d'abord comblé de joie ses parents, ses bons mots, ses piquantes réparties, la couleur de ses cheveux, la forme de son nez, le nœud de sa cravate, la coupe de son pantalon, la façon spirituelle et railleuse dont il avait répondu à M. le juge d'instruction et à M. le président, rien n'y manquait. On nous donnait le menu de ses déjeuners et de ses dîners avec café et petit verre. Il avait écrit dans sa prison quelques vers affreusement mauvais... Il faut aux bons poëtes dix ans pour trouver un éditeur et dix autres années avant de trouver un lecteur... Celui-là, l'heureux coquin, était imprimé et lu partout... sa photographie décorait toutes les vitrines; bref, il avait son jour, son heure, son bruit, son pain! son nom était sorti de la foule... une curiosité ardente s'attachait à ce nom; une pièce à succès d'argent se jouait à son bénéfice... Que, par ha-

sard, il fût acquitté; le lendemain, il pouvait se faire, avec sa prose et ses vers, trente mille livres de rente... Alors je me suis dit : « Voyons! l'honnêteté m'a porté malheur... si je commettais, moi aussi, mon petit crime?... Oh! mon Dieu, pas bien exécrable... un meurtre, que j'aurais soin de ne pas rendre trop meurtrier!... Le vol d'un objet précieux que je restituerais plus tard à son propriétaire!... qui sait? j'aurais mon jour de vogue, et ce serait autant d'attrapé... Je suis allé dans la rue, à la porte des théâtres, dans les églises, dans les jardins publics; mais je ne sais comment cela s'est fait... le crime n'arrivait pas... C'était, à ce qu'il paraît, moins facile que je ne l'avais supposé... L'absinthe, au contraire, arrivait toujours... Un soir, j'en avais sans doute trop bu; je me suis assoupi, et...

— Et vous vous êtes réveillé ici, mon pauvre innocent! interrompit le docteur avec sa brusquerie de bourru bienfaisant. Allons! voici votre *exeat*... vous sortirez avec Cerculio.

Et il ajouta tristement :

— Deux symptômes différents du même mal... Voilà les malades : quels sont les coupables?...

Le docteur Sarazard parlait encore, lorsqu'il vit entrer dans la cour où se passaient ces examens un groupe de gens effarés qui paraissaient en proie à la curiosité la plus vive. Le centre de ce groupe était occupé par un personnage de haute stature, dont la physionomie joviale et fortement accentuée tenait tout ensemble de l'homme de génie et de l'artiste en plein vent.

— Oui, mes amis, disait-il, je veux vous contenter : je vais vous faire une Conférence!... Mais, avant tout, je me crois obligé de vous dire une chose grave... s'il y a ici des fonctionnaires, s'il y a ici des mandataires de quelques puissances étrangères, ils peuvent rassurer, de ma part, leurs gouvernements respectifs; il dépendrait de moi de bouleverser l'Europe, d'en changer la carte, de faire d'un signe dix révolutions; mais, pour le moment, je me repose; j'épargne les pouvoirs établis, et je vais vous faire une conférence sur l'*Illiade* d'Homère...

— C'est cela ! Homère ! écoutez ! écoutez !

— Vous savez que sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère : comme je ne veux pas que la même incertitude plane sur le lieu de ma naissance, je vous dirai carrément que je suis né à Brives-la-Gaillarde, et que mes commencements furent signalés par des incidents assez curieux : d'abord ma mère, pendant sa grossesse, rêva qu'elle accouchait d'un lion à tête d'aigle et à queue de paon, lequel se mit immédiatement à écrire sur le sable, avec ses ongles, de merveilleux récits et des aventures interminables. A deux ans, j'étais déjà d'une vigueur herculéenne ; je jouais avec les serpents qui s'enroulaient autour de mon berceau, et je tuai deux monstres qui désolaient la forêt voisine.

— Oui, mais Homère ! l'*Iliade !*

— J'y arrive ; je ne puis oublier le jour et le moment où j'ouvris pour la première fois cet admirable poëme : c'était par une orageuse soirée d'octobre : deux cavaliers, montés sur de fougueux alezans et embossés dans leurs manteaux, frap-

pèrent à ma porte; le vent d'automne s'engouffrait dans les longs corridors, et faisait grincer la girouette rouillée; le tonnerre grondait dans l'espace; on entendait mugir le torrent grossi par les pluies. Après avoir crié : « Malédiction ! » les deux cavaliers me demandèrent s'il n'y avait pas dans le village une hôtellerie où il leur fût possible de faire reposer leurs bêtes et de boire un flacon de vin de Syracuse; en même temps, ils secouèrent leurs manteaux ruisselants ; je reconnus que l'un de ces hommes était une femme, et que l'autre, le plus grand, portait sous son manteau un paquet mystérieux, taché de larges gouttes de sang; je lui tendis la main, et il me remit un volume...

— Homère ! Homère ! criaient les assistants impatientés.

— M'y voici... Mais, au fait, quelle heure est-il? — Il tira sa montre. — Cinq heures! En voilà assez pour aujourd'hui; demain, nous continuerons ensemble cette étude approfondie sur le plus grand poëte de l'antiquité.

Le groupe se dissipa ; les uns murmuraient, les autres disaient :

— Quel homme étonnant !

Le docteur Sarazard s'avança, et, s'adressant à l'orateur :

— Non, mon ami, lui dit-il; demain, si vous voulez, vous serez hors d'ici : vous avez une façon à vous d'étudier les anciens et les modernes, dont il serait injuste de priver la société; je ne vois aucun motif plausible pour vous retenir; et une personnalité comme la vôtre doit rester intacte jusqu'au bout.

Celui qui se présenta après l'intrépide conférencier avait une figure plus méditative : Isidora l'appelait Ascanio ; il déploya un grand rouleau de papier, pria le docteur de mesurer son front vaste, pour lequel tous les chapeaux étaient trop petits, et dit posément :

— On se plaint du discrédit de la poésie ; c'est que les poëtes ne savent pas puiser à des sources nouvelles : ils servent au public toujours la même chose ; le public évite de les lire, et il fait bien ;

moi, j'ai eu une idée énorme, qui ouvre à la Muse délaissée des horizons inconnus, immenses, infinis... J'ai mis toute la Bible en vers et en calembours. Écoutez!

— J'écoute.

— Commençons par le commencement :

... Prête-moi ta brosse, Adam!...

Grimace du docteur.

— N... dit que Satan perdit Ève : N... ment!

Soubresaut du docteur.

— Tu vas caha, mon cher! va donc cahin!...

Haut-le-corps du docteur.

— A ton frère acharné tu sers de mire, Abel!...

Convulsion du docteur.

— Pourquoi me regarder avec tes yeux, Agar?...

Crise de nerfs du docteur.

— Changer ta femme en sel, oh! quel grave cas, Loth!

Ici le docteur ne donne plus d'autres signes de vie que quelques petits cris inarticulés.

— Voilà le château qu'un homme à son aise a eu!
J'étais pauvre autrefois, mais maintenant, Jéthro!

Brusque réveil du docteur.

— Pardon, mon ami, dit-il au terrible Ascanio; en avez-vous beaucoup comme cela?

— Oh! pas énormément; cinq cents pages, dix mille vers et dix mille calembours : un pendant à la *Bible illustrée* de Gustave Doré.

— Doré, vous-même, entendez-vous bien? Bon! voilà que la contagion me gagne... Sortez; voici votre *exeat;* assez! assez! c'est moi qui deviendrais fou... Allez où vous voudrez... Vous pouviez être Pindare, Eschyle, Shakspeare, Dante, Byron... Vous voulez être Maréchal de Bièvre? Soit : c'est peut-être très-bien porté, très-bien vendu dans les librairies à la mode; mais, moi, je suis un arriéré... Bonsoir.

Ascanio se leva avec le plus grand sang-froid, haussa les épaules, roula son manuscrit, salua le docteur, et, plus redoutable que les Parthes, lui décocha, en s'éloignant, ce vers final :

— Pitié, Seigneur!... voilà les vers que j'ose huer!

— L'*h* est aspirée et le vers est faux! s'écria le docteur furieux.

Puis il s'approcha d'un nouvel arrivant.

— Et vous, mon cher monsieur, fit-il, qu'avez-vous à dire? Votre nom?

— Claudio. Je vais, si vous le voulez, vous mettre en présence de Voltaire, du grand Frédéric, de Dumolard, de Sophie Arnould, ou de tout autre personnage qu'il vous plaira de désigner...

— Et comment vous y prendrez-vous?

— De la manière la plus simple : vous me fournirez une armoire, trois paquets de ficelle, deux douzaines de bougies, un violon, un tambour, un fifre et une guitare...

— Après?

— Après, je me charge du reste.

— Voyons... passons-lui cette fantaisie, dit le docteur, très-indulgent, on l'a vu, pour toutes les tentatives d'alliance entre la réalité et le surnaturel.

On s'installa tant bien que mal dans une salle

où l'on admit l'élite des pensionnaires, qui promirent d'être bien sages. On apporta une armoire, des bougies et des ficelles. Un musicien, devenu fou pour avoir fait sa partie dans les orchestres de Richard Wagner, fournit le violon, la guitare, le fifre et le tambour : tout cela fut enfermé dans l'armoire, où Claudio se fit consciencieusement attacher par deux de ses camarades.

— Éteignez les bougies ! s'écria-t-il d'une voix sépulcrale.

Les ténèbres se firent.

— A présent, regardez cette main.

On vit vaguement une main qui sortait de l'armoire; mais, grâce à l'obscurité, il était difficile de distinguer si c'était une main d'homme ou de femme, si elle était nue ou gantée.

— La main de Sophie Arnould, dit la voix.

— Quelle preuve ?

— Retirez la bague qu'elle porte au quatrième doigt; rallumez une bougie, et lisez !

Le docteur s'approcha; une bague tomba dans

sa main; il ralluma une bougie, fit tourner le chaton de la bague, et lut :

« Donnée à Sophie Arnould par le prince d'Hénin : février 1765. »

— Preuve sans réplique ! s'écrièrent les spectateurs émerveillés.

— Maintenant, voulez-vous causer avec Voltaire? Pour que vous ne doutiez pas de son identité, il va vous réciter des vers.

Le docteur colla son oreille contre les parois extérieures de l'armoire, et entendit distinctement les vers suivants :

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés;
Parlons un peu ce soir de madame Gertrude :
Vous n'avez pas connu de plus aimable prude;
Par trente-six printemps sur sa tête amassés
Ses modestes appas n'étaient point effacés;
Son maintien était grave et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmants, mais ils étaient baissés...

— Du Voltaire! du vrai Voltaire! s'écria le docteur : c'est superbe!

— Prestigieux! miraculeux! incroyable et au-

thentique! exclamèrent à l'envi les auditeurs bénévoles.

— Claudio! reprit Sarazard, de pareils talents ne doivent pas rester enfouis dans cette maison : ici, ils ne vous rapporteraient rien, que l'admiration stérile d'un vieux médecin et de ses pensionnaires. Dans le nouveau monde et même dans l'ancien, ils auront vite fait de vous un millionnaire et un grand homme; donc, je manquerais à tous mes devoirs envers le genre humain, si je vous gardais un jour de plus. Je vous salue chapeau bas, et je dis : Vous êtes libre! Passons à votre voisin.... Fortunio, je crois?

— Oui, monsieur.

— Que demandez-vous?

— Une selle, une bride, des coups de cravache et un picotin d'avoine.

— Oh! oh!

— Il n'y a pas de *oh! oh!* Après avoir épuisé, sous ma première forme, toutes les souffrances réservées à l'espèce humaine, j'ai eu le bonheur d'obtenir de la miséricorde divine une faveur

spéciale; j'ai été métamorphosé en cheval, et voilà ce que l'on ne veut pas croire! On s'obstine à m'appeler monsieur et à me servir des biftecks... Ah! vraiment, il est bien difficile de triompher des préjugés, et je crois que tout le monde est fou...

— Mais comment la chose est-elle arrivée?

— Voici : j'ai eu tous les prix de mon collége; ce qui, en y ajoutant des protections puissantes et une chance inouïe, me conduisit à être *pion* dans un des lycées de Paris. Ce que j'eus à souffrir, rien ne saurait l'exprimer; j'étais le *patito* des petits et la risée des grands; on m'avait logé dans une soupente, glaciale en hiver, étouffante en été. Les domestiques riaient de mon air gauche, de mon habit râpé, de mes pantalons trop courts, de mes gros souliers et de mon pauvre linge, fripé de vétusté; tous les huit jours, on inventait à mes dépens quelque *scie* ou quelque *charge*, qui faisait la joie des dortoirs et du réfectoire. Je n'osais plus ni manger ni boire sous ces regards moqueurs, sous le feu de ces quolibets... Oh!

docteur, quelles misères ! je pleure et je frissonne encore en les racontant. Un matin, un jeudi de juillet, j'avais conduit mes élèves — mes bourreaux — au bois de Boulogne. La chaleur était accablante. Les jeunes gens se dispersèrent sur les gazons, au bord du lac, le long des massifs. Je restai seul, assis sur un banc, dans une allée sans ombre. Il était midi ; l'atmosphère s'embrasait. Un soleil à liquéfier le plomb et l'asphalte transperçait mon feutre et me dévorait le cerveau. Je me mis à rêver ; mes travaux, les espérances de ma jeune pauvreté, les amères déceptions de ma sortie de collége, mon passé de douleurs, mon avenir couvert d'un voile sombre, toutes ces images se découpaient en noir sur un fond enflammé. Mes idées commençaient à se brouiller, quand le banc où j'étais blotti fut effleuré par un élégant jockey, rose et frais, qui tenait en main un cheval... Oh ! quel cheval, et que j'étais un petit personnage auprès de ce splendide quadrupède ! La célèbre tirade de Buffon me revint en mémoire ; mais combien elle était dépassée par

le spectacle que j'avais sous les yeux ! Un valet de pied suivait la noble bête, respectueusement attentif à ses moindres mouvements. Peu s'en fallait que la foule des promeneurs ne se découvrît à son passage ; j'entendis son nom circuler dans les groupes ; le nom d'un des plus brillants vainqueurs de La Marche et de Chantilly. Chacun ajoutait un trait à son panégyrique, et je remarquai même que la plupart de ces louanges auraient pu s'appliquer aux jolies femmes qui se trouvaient là. On vantait la beauté de sa robe, l'éclat de ses yeux, la finesse de ses attaches, l'élégance de sa tête, l'harmonie de ses proportions, la grâce nerveuse de ses jambes : l'heureuse créature réunissait tout ce que la naissance, l'éducation et la culture des dons naturels peuvent faire pour leurs privilégiés. On se serait miré sur son poil lustré, aux reflets de moire, comme dans une glace. Je calculai qu'on devait dépenser, chaque matin, pour sa toilette, plus de temps que l'on ne m'en accordait, en six mois, pour brosser mon habit et me laver les mains. En ce mo-

ment, *Clodomir* (c'était son nom) s'arrêta devant moi : il me sembla qu'il m'adressait un regard de compassion, de dédain peut-être. Un jeune homme et une jeune femme venaient à sa rencontre; un duc et une duchesse, rien que cela! le maître et la maîtresse de *Clodomir!* Quel empressement! quelle fête! on eût dit deux amoureux retrouvant l'objet de leur tendresse : je le crois, parbleu, bien! il leur rapportait deux ou trois cent mille francs par an. Avec quelle sollicitude ils s'informaient de sa chère santé! La duchesse se déganta, et de cette main charmante, sur laquelle tous les élégants de Paris eussent vainement demandé à poser leurs lèvres, elle flatta, caressa, cajola *Clodomir*, approchant sa jolie bouche de son cou satiné, et lui prodiguant, en français britannique, ces délicieux petits mots qu'un amant eût payés de dix ans de sa vie. Moi, toujours immobile, rivé sur mon banc, rôti par le soleil, je regardais ce brillant tableau; mes idées se brouillaient de plus en plus; je me sentais consumé d'une fiévreuse envie : rassem-

blant toutes mes forces dans une ardente prière, levant les yeux vers ce ciel d'un azur implacable, je suppliai le bon Dieu, ses anges et ses saints d'avoir pitié de ma détresse et de me changer en cheval, pour me faire connaître tous les bonheurs, toutes les jouissances, toutes les fiertés de ce monde.

» Ma prière fut exaucée. Une inexplicable métamorphose, qui me rappela mon Ovide, s'accomplit dans toute ma personne. Je me vis dépouillé de ma souquenille et de mes pantalons frangés, et je mourus pour renaître immédiatement sous la forme brillante et triomphale d'un cheval de course. Une heure après, j'étais transporté dans une écurie magnifique, mieux tenue qu'un salon : les mangeoires étaient en marbre, les râteliers en bois de palissandre, les anneaux en argent; on m'appelait *Fils-de-l'Air*, et la femme de mon propriétaire m'apportait, chaque matin, des morceaux de sucre dans une soucoupe de vieux sèvres. Huit jours plus tard, fêté par toutes les grandes et toutes les petites dames, acclamé par

une foule idolâtre, je courais entre *Vermout* et *Clodomir*, et je gagnais d'une demi-longueur... J'étais aussi heureux, aussi glorifié, aussi caressé sous ma nouvelle enveloppe, que j'avais été pauvre, humilié, bafoué, opprimé, abreuvé d'affronts et de dégoûts dans mon ancienne guenille... Combien de temps a duré cette belle vie, je l'ignore; un jour, je me suis trouvé ici, entouré de gens tellement aveugles et si peu raisonnables, qu'ils s'entêtent à nier mon identité, et me font l'horrible injure de me traiter comme un homme... Ils sont fous, n'est-ce pas? et vous allez les mettre à la raison?...

Le docteur, après un moment de silence, murmura entre ses dents avec un expression de tristesse :

— Pauvre fou! il donnerait à réfléchir à bien des sages!...

Puis, se tournant vers Isidora :

— Savez-vous, reprit-il, que, si nous y allons de ce train-là, notre maison sera bientôt vide?... Il y a si peu de différence entre ces prétendus insensés

et bon nombre de nos amis et connaissances! La comparaison serait si peu à leur désavantage! Est-ce bien un brevet de folie qu'ils méritent, ou un brevet d'invention? Faut-il laisser sortir tous ceux qui ne sont pas plus extravagants que messieurs tels ou tels? Alors la maison sera trop grande. Faut-il faire entrer tous ceux qui ne sont pas beaucoup plus sensés que nos malades? Alors la maison sera trop petite : qu'en pensez-vous?

Isidora ne lui répondit pas; elle ne l'écoutait plus; d'un geste, elle lui montra le chevalier Tancrède, qui venait d'entrer dans la cour, et qui s'assit sous un tilleul.

— Oh! celui-là, nous le garderons... et nous le guérirons! dit le docteur Sarazard en serrant avec une émotion profonde la main de sa belle compagne.

XII

LE CHEVALIER TANCRÈDE

— Oui, mais, pour le guérir, il faudrait le bien connaître, dit Isidora, dont le noble visage avait pris une expression de tristesse; il faudrait savoir comment la nuit s'est faite dans cette belle intelligence!

— Je le sais à moitié, et ce que je ne sais pas, je crois l'avoir deviné, répondit le docteur : mon vieil ami a été un sceptique passionné, ou, si vous l'aimez mieux, un dilettante croisé de don Quichotte... Natures dangereuses! car les passions chimériques qu'elles se créent luttant sans

cesse contre les passions vraies qu'elles ressentent, ce conflit dérange à la longue l'équilibre des facultés, et finit quelquefois par troubler la raison... Avez-vous lu *Waverley*?

— Oui... dans mon jeune temps... Je l'ai oublié...

— Waverley n'est, en réalité, ni Hanovrien ni Jacobite : c'est un artiste, un rêveur, prêt à courir partout où l'entraîne, non pas une conviction réfléchie, mais une succession de sentiments et d'images ; tantôt l'amour sous les traits de Flora Mac Ivor ; tantôt la poésie du passé en la personne de Charles-Édouard, tantôt les beautés d'un pays romantique et sauvage, parmi les highlanders fidèles à la cause perdue des Stuarts. Il y a eu, chez le chevalier Tancrède, quelque chose de ce caractère : son imagination parlait seule au moment où il croyait entendre ces voix sonores que l'orgueil humain appelle conviction, fidélité, tradition, devoir ; mais à côté de cette imagination mobile, vacillante à tous les vents ou errante comme un feu follet, veillait, comme une lampe

sous l'albâtre, un sentiment immuable, l'honneur!... Car ils sont singuliers, ces gentilshommes, avec leur honneur tout différent de notre bourgeoise probité! fit le docteur avec une certaine brusquerie : l'honneur leur permet de ne pas épouser une pauvre fille qu'ils ont rendue mère, et il leur défend d'abandonner un parti politique auquel ils ne croient plus.

— Ah! oui, c'est vrai, l'honneur! murmura douloureusement Isidora.

— Vous avez maintenant la clef de cette âme malade, de cet esprit troublé, de cette volonté sans cesse entraînée en sens contraires. Tel que vous le voyez, le chevalier n'est pas aussi vieux qu'il en a l'air; soixante ans à peine : je suis son aîné, et de beaucoup. Contemporaine de la Restauration, sa jeunesse fut une longue lutte contre son père e contre lui-même. Livré à son naturel, il n'eût aimé que la poésie, la musique, l'amour surtout : souvent, dans ses jours d'enthousiasme, il associait aux objets de son culte une belle et infidèle maîtresse, qui avait alors bien des adorateurs,

la Liberté; mais le marquis de Cherval, son père, ne l'entendait pas ainsi : c'était un vieillard tout d'une pièce, un de ces grands chênes comme on en vit quelques-uns pendant ces années bizarres, qu'on eût dit transplantés d'un siècle à l'autre, sans se douter que leurs racines ne plongeaient plus dans le même sol, que leur feuillage ne frémissait plus sous le même souffle. Aux yeux de ce fils des croisés, qui ne reconnaissait pas plus la Charte que la Déclaration des droits de l'homme, rêver au lieu d'agir, s'asseoir devant un piano au lieu de monter à cheval, tenir une plume au lieu d'une épée, aimer une inférieure au lieu d'épouser une égale, prêter l'oreille aux beaux parleurs de liberté, c'était déserter son drapeau, trahir sa race, se rendre indigne de son nom. Il faut dire que son père, à lui, était mort sur l'échafaud de 93, que sa famille avait été décimée par la Terreur, qu'il s'était conduit en héros à l'armée de Condé, où il avait reçu trois blessures. Le marquis de Cherval et Tancrède, dans cette phase où de vieilles ombres s'entre-choquèrent contre de

jeunes rêves, étaient séparés par des abîmes; l'un comprenait cette renaissance monarchique en grand seigneur du moyen âge, devenu député de la chambre *introuvable;* l'autre en lecteur de Chateaubriand, de Victor Hugo et de Walter-Scott.

» Et cependant ils s'adoraient; Tancrède aimait passionnément son père, et celui-ci le préférait *in petto* à son fils aîné, qu'il venait de lancer dans la diplomatie; mais cette tendresse même ajoutait encore aux déchirements de ces luttes journalières. J'en étais parfois le témoin respectueux et attristé; d'anciennes relations de famille me donnaient mes entrées dans cette noble maison, et le caractère étrange de Tancrède m'inspirait, dès cette époque, l'intérêt le plus sympathique. Il finissait ses études de droit, au moment où je prenais rang parmi les médecins sans malades qui abondent sur le pavé de Paris. Bientôt nous devînmes inséparables, et je reçus ses premières confidences. Jugez de mon effroi, lorsque j'appris de lui-même qu'il était follement amoureux d'une jeune fille sans naissance et sans fortune, qu'elle

l'aimait, qu'elle venait, comme dit madame de Staël, de lui imposer tous les devoirs en lui accordant tous les droits, et que, s'il était maître de sa destinée, il l'épouserait! Je frémis des pieds à la tête en songeant au terrible marquis. Je ne vous demande pas vos secrets; mais il est évident pour moi que vous avez connu cette jeune fille, — non pas parce que le coffret qui lui avait appartenu a passé entre vos mains, — ceci pourrait être l'effet du hasard, — mais parce que son nom, prononcé par mon ami chez la Bolivar, vous a fait tressaillir : c'était Adolphine.

Isidora tressaillit encore; le docteur poursuivit :

— Lorsqu'il me présenta à celle que, par un euphémisme d'étudiant allemand, il appelait sa fiancée, la beauté d'Adolphine me désarma. Gœthe n'eût pas rêvé un autre type pour sa Marguerite; elle eût pu servir de modèle à Raphaël, et l'aider à rendre visible le divin mystère d'une maternité virginale. Elle était naïve et timide comme un enfant, sérieuse et vaillante comme une femme. Bon nombre de nos grandes dames d'a-

lors auraient pu envier ses longs cils abaissés sur ses yeux bleus, la douce pâleur de son teint, l'élégance de sa taille, le charme inné de son langage et de ses manières. Son amour pour Tancrède eût ému les cœurs les plus insensibles. C'était une adoration, une extase, l'abandon absolu d'une âme, d'une volonté, d'un être tout entier, se livrant sans réserve, se reprenant pour se livrer encore, et ne demandant, pour prix du bonheur donné, que le droit de vivre et de mourir pour son idole. Je connaissais assez le chevalier Tancrède pour comprendre que tous mes reproches seraient inutiles, qu'Adolphine et lui étaient faits l'un pour l'autre, et que cet amour devait décider de sa vie.

» Quel délicieux spectacle offrait cette chambrette au cinquième étage d'une maison aujourd'hui démolie, au coin de la rue de Vaugirard et d'une rue qui n'existe plus! Quand j'y songe, ce souvenir suffit à réchauffer mon vieux sang, et je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas été, moi aussi, un peu amoureux d'Adolphine. Mon ami

avait loué une mansarde à côté de la sienne, pour être à portée de la voir sans cesse, tout en ménageant les apparences. Son père, de plus en plus mécontent de le voir s'adonner à des *sornettes*, lui avait retiré sa pension : il était aussi pauvre qu'elle ; mais qu'ils étaient heureux tous deux ! Il versifiait, elle chantait : on eût dit un nid de fauvettes ! Parfois une larme brillait dans les beaux yeux d'Adolphine.

» — Je suis trop heureuse ! disait-elle en se serrant contre Tancrède avec des mouvements de colombe : je suis effrayée de mon bonheur !

» Il la rassurait de son mieux, mais je voyais un nuage passer sur son front, et je devinais sa pensée. Il avait dit simplement à sa maîtresse qu'il était obligé d'attendre quelque temps et de prendre des précautions avant de se déclarer à son père. Elle n'en demandait pas davantage : elle ne savait pas de quel bronze ou de quel granit était fait ce demeurant d'un autre âge : moi, je le savais, et j'avais peur.

» Ce que je redoutais arriva : l'indiscrétion d'un

domestique apprit au marquis la liaison de son fils avec une *grisette*, et son intention de l'épouser. Un matin, j'étais chez Tancrède quand M. de Cherval entra. Je n'oublierai jamais ce moment, où la raison toujours un peu fantasque du chevalier subit sa première atteinte. Les vieillards de Corneille et de Victor Hugo me semblent des bourgeois de la rue Saint-Denis, quand je les compare à cette grande figure. Ce qu'il y avait de plus effrayant dans sa colère, c'est qu'elle n'éclatait pas.

» — Monsieur, dit le marquis à son fils, vous êtes majeur ; vous êtes libre de déshonorer votre nom ; les scélérats qui ont rédigé nos codes révolutionnaires les ont rédigés de façon à donner toute licence aux fils pour braver la puissance paternelle. S'il vous plaît d'épouser une *fille*, faites ; mais, sachez-le bien, c'est ma malédiction que vous épousez avec elle. Quant à moi, je n'assisterai pas à l'opprobre de ma maison. Je quitte Paris ; je vais m'enfermer dans le château de Cherval et y mourir. Je vous défends d'y venir, de mon vivant, à moins que... Oui, si je vous vois reparaî-

tre en ma présence, c'est que vous aurez brisé ces indignes liens. Sinon, je vous maudirai en vous revoyant, comme je vous maudis aujourd'hui...

» Et il sortit.

» Nous étions atterrés : le marquis tint parole ; il refusa la pairie que lui offrait le ministère, et regagna sa sauvage retraite, au fond du Poitou ; un château que la Révolution avait endommagé, et qu'il n'avait pas voulu faire réparer, afin, disait-il, d'avoir constamment présent à ses regards le crime des ennemis de son Roi et de son Dieu. Il passa ainsi les trois dernières années de la Restauration ; sombre, taciturne, ne recevant personne, vivant seul, refusant de répondre aux lettres de son fils ou même de les ouvrir, écoutant de loin le bruit des événements politiques, prophétisant *les progrès du mal* et paraissant s'y complaire. Ces trois ans furent, dans les amours de Tancrède et d'Adolphine, quelque chose de comparable au sursis de deux condamnés ; c'était la même passion, mais ce n'était plus le même bonheur : ils avaient encore des heures radieuses, de

belles et poétiques ivresses ; mais leurs meilleures journées faisaient songer à ces ciels d'été, pleins encore de soleil et d'azur, pendant que le tonnerre gronde sourdement à l'horizon. A tout instant il leur semblait qu'ils allaient être séparés par une force invisible, supérieure à leurs tendresses. Parfois Adolphine se jetait brusquement aux genoux de son amant ; brisée de douleur, baignée de larmes, elle le suppliait, entre deux sanglots, de la quitter, de partir, de la sacrifier aux volontés de son père, de ne pas prolonger ces incertitudes et ces tortures... Bientôt elle s'arrêtait, effrayée de son propre désespoir et de celui de Tancrède. Cette adorable créature offrait ce trait particulier, que tout l'embellissait, le chagrin comme la gaieté, les larmes comme le sourire, les cheveux en désordre comme les recherches d'une jolie toilette : séductions de tous les moments, d'autant plus irrésistibles qu'elles s'ignoraient elles-mêmes ! D'ailleurs, elle n'était plus seule à plaider auprès du chevalier la cause de leur amour. Quand elle parlait de séparation et d'adieu,

il lui montrait un berceau, tout rose et tout blanc, placé près de la fenêtre; il lui rapportait dans ses bras leur petite Louise, leur Louisette, ravissante enfant, née, entre cette volière et ces fleurs, des caresses de ces deux êtres charmants: elle souriait à travers ses pleurs; elle mangeait Louise de baisers; et moi, malgré les inquiétudes que l'avenir m'inspirait, je souriais aussi à ce frais tableau!..

Ici le docteur fixa de nouveau sur Isidora son regard pénétrant; elle lui serra la main : ils s'étaient compris. Il continua :

— Cette situation, ces alternatives, ces scènes, altéraient la santé de Tancrède, et exerçaient dans son imagination des ravages dont je ne tardai pas à m'apercevoir. Souvent il lui arrivait de sortir, d'errer dans les rues, tête nue et cheveux flottants, et, quand je le rencontrais, il me disait : « Qu'y a-t-il de vrai? qu'y a-t-il de faux? Qui a raison? qui a tort? Est-ce le roi? est-ce le peuple? Est-ce mon père? est-ce Adolphine? » Le silence du marquis le désespérait et l'irritait. Tantôt il se traitait de fils dénaturé, de parricide; tantôt il

retournait à sa maîtresse, et la pressait sur son cœur avec un incroyable mélange de passion et de colère. « Si je l'épouse, il en mourra ; elle en mourra, si je la quitte ! » me disait-il avec une expression navrante, où il me semblait découvrir un commencement de folie. Un jour, dans une de ses courses bizarres à travers Paris, il se heurta contre un gouvernement qui essayait un coup d'État et contre un peuple qui faisait une révolution. C'était le 27 juillet 1830. Le ciel, les pavés, les cerveaux, tout avait pris feu. Tancrède vécut trois jours dans ce feu comme une salamandre, sans armes, courant au péril, criant : « Vive le roi ! » sur les barricades, embrassant les ouvriers noircis par la poudre, cédant à une sorte de vertige qui lui faisait chercher la mort sans la lui donner. Le 29 au soir, j'obtins qu'il rentrerait chez lui pour prendre quelques heures de repos. Là, une nouvelle angoisse l'attendait. Un vieux fermier lui écrivait que son père était à l'agonie, et que, s'il voulait le voir encore une fois, il n'avait pas un moment à perdre.

» Ami et médecin, je ne pouvais le laisser partir seul : quel voyage ! Tancrède était dans un état à faire pitié ; je recueillais, de temps à autre, ses propos incohérents : « Oh ! c'était sûr ! mon père devait mourir le jour où la royauté tombait... Quels devoirs m'impose ce double malheur ! Ces princes déchus, je leur payerai tout un arriéré de respect et d'amour ! Ce père mourant, je lui obéirai comme à Dieu !... Ah ! oui, l'on n'est pas maître de ranimer en soi des croyances éteintes... Mais l'honneur ! l'honneur ! c'est la loi suprême... » Au bout de trois jours et de trois nuits, nous arrivâmes au château de Cherval, une imposante ruine encadrée dans un morne paysage ; Charles Nodier et Anne Radcliffe l'eussent peuplée de leurs apparitions fantastiques, et un aigle changé en hibou ne pouvait choisir de plus sinistre retraite.

» Le marquis respirait encore, mais ses heures étaient comptées : il n'y avait autour de lui qu'un prêtre et deux ou trois vieux serviteurs. Son fils aîné, secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg,

n'avait pu être rappelé. A la vue de Tancrède, son premier mouvement fut tout paternel : « Mon enfant ! mon cher enfant! » murmura-t-il en lui tendant les bras, et un rayon de joie illumina son visage livide ; mais aussitôt ses traits reprirent leur rigidité ; ses bras retombèrent, son regard se fit interrogateur et sévère. « Monsieur, dit-il d'une voix plus ferme, — et il semblait me prendre à témoin, — puisque vous êtes ici, puisque vous reparaissez devant moi, c'est que vous m'avez obéi, n'est-ce pas? C'est que vous avez rompu avec cette *fille* et ne la reverrez plus !.. Mon pardon, ma bénédiction sont à ce prix ! » — Tancrède, pour toute réponse, s'agenouilla en sanglotant ; le prêtre éleva un crucifix comme pour donner à cet instant solennel plus de solennité encore ; M. de Cherval, se soulevant à demi et étendant sur le front de son fils ses mains amaigries, prononça quelques mots de bénédiction et de tendresse. Ce furent ses dernières paroles : l'agonie, retardée ou suspendue par un prodige de volonté, redoubla de violence et fit des progrès

rapides. Le lendemain, à quatre heures du matin, le marquis de Cherval était mort.

» Cette nuit funèbre fut décisive. Une crise terrible s'était faite dans l'ardente imagination du chevalier Tancrède. Après s'être jeté avec désespoir sur le lit de mort, d'où il fallut l'arracher, il se releva, prêt à adorer tout ce qu'il avait brûlé, à brûler tout ce qu'il avait adoré ! Il ne me permit plus de prononcer devant lui le nom d'Adolphine ; il se regarda comme lié à jamais par un serment qui engageait à la fois sa piété filiale et son honneur ; il ne voulut pas même retourner à Paris, de peur d'être ressaisi par cet amour, qui n'était plus à ses yeux qu'un rêve : hélas ! d'autres songes s'emparèrent de lui, moins séduisants et moins doux. Il s'enfonça dans l'ombre du passé ; il essaya de refaire une poésie en action, un roman chevaleresque auquel se refusaient notre société et notre époque : il fut ou se crut royaliste à la façon de Diana Vernon ou de lord Evandale. L'Écosse et l'Allemagne, où se réfugièrent tour à tour d'augustes exilés, se prêtaient à ces illusions

et donnaient envie de prendre des fantômes pour des réalités. Dans la situation d'esprit où se trouvait Tancrède, six mois de cette vie suffirent à déplacer complétement pour lui le sens du possible et du surnaturel, du chimérique et du vrai. Il s'accoutuma à vivre dans un monde créé par son imagination, dans une sorte de demi-jour crépusculaire, *entre chien et loup;* dès lors, le regret ou le remords que devait lui inspirer l'abandon d'Adolphine ne lui apparut qu'à travers les souvenirs d'une autre existence; comme si, se réveillant d'un long sommeil, il eût péniblement rassemblé les visions de la nuit.

» Pourtant la vie monotone et triste que l'on mène dans les cours sans royaume ne tarda pas à le fatiguer : il retrouva à Vienne un aventureux et intrépide officier de marine, qu'il avait rencontré à Holyrood, et qui lui proposa de s'associer avec lui à un grand voyage d'exploration sur les côtes les plus lointaines, les plus inconnues et les plus dangereuses de l'Afrique. Ce voyage dura plusieurs années, et mon ami y fut exposé à d'in-

nombrables hasards. Deux fois même, si j'ai bonne mémoire, les journaux annoncèrent sa mort et celle de ses hardis compagnons. Mon récit doit s'arrêter ici : le reste n'en finirait plus, et nous lancerait dans l'*Histoire générale des naufrages* : il suffit que vous connaissiez bien notre malade, et, à présent, je n'ai plus rien à vous apprendre...

— Mais vous, docteur ? dit Isidora non sans un léger accent de reproche.

— Moi, je fus un grand lâche, reprit-il d'une voix un peu tremblante. Après la mort du marquis de Cherval, le trouble et l'exaltation de Tancrède m'effrayèrent; j'eus pitié de lui; je ne songeai plus à Adolphine, et je suivis mon ami jusqu'à sa seconde étape, en Allemagne. L'idée de revenir à Paris, de revoir Adolphine, de lui expliquer l'absence de son amant, me glaçait d'épouvante... Que vous dirai-je? moi aussi, dans mon genre, j'étais fou, presque aussi fou que Tancrède. A Vienne, un des plus hauts dignitaires de la monarchie autrichienne me pria de conduire en Italie son fils aîné, menacé d'une maladie de poitrine. Ma

clientèle parisienne était alors aussi fantastique que les rêves du chevalier : je désirais voyager, voir du pays, m'étourdir peut-être; j'acceptai : je ne revins en France qu'au bout de deux ans. J'allai m'informer d'Adolphine; elle avait quitté son logement de la rue du Pot-de-Fer : on croyait qu'elle n'habitait plus le même quartier ; la maison avait un nouveau concierge, qui put à peine me répondre; je m'abstins de nouvelles recherches; la grande invasion du choléra de 1832 venait d'étendre sur Paris son immense voile de crêpe : les soucis de ma professsion m'absorbèrent; je me figurai Adolphine morte, ou engloutie dans ce bourbeux océan qui ne lâche plus ses proies; un linceul passa sur cette douce image, et tout fut fini...

Isidora se leva, et, se tenant debout devant le docteur, lui montrant du geste Tancrède, toujours immobile et songeur sur son banc, elle lui dit, la rougeur au front, le sein palpitant, une flamme dans le regard :

— Encore une question... Il y a, dans votre

récit, un mot qui revient souvent, et qui m'a frappée : l'honneur! Si j'ai bien compris, au milieu des agitations de cette âme, des éclipses de cette intelligence, il y a un sentiment qui a tout dominé, qui survit, qui résiste, qui se retrouverait intact, le jour où nous aurions réussi à guérir ces blessures, à dissiper ces ténèbres : l'honneur!

— Oui, l'honneur, c'est bien cela, répondit-il.

— Bien; maintenant, supposez qu'en recouvrant la raison, en reprenant possession de la vie du cœur et de l'esprit, il apprenne que sa fille Louise existe, qu'elle peut lui être rendue, se consacrer à lui, apporter à sa vieillesse, après tant de douleurs et d'orages, une consolation et un charme...

— Oh! ce serait le paradis!...

— Vous ne me laissez pas achever... Supposez, en même temps, qu'on lui dise ou qu'il ne puisse ignorer que cette fille a mal vécu, qu'elle a eu des années d'égarement et de désordre, que, si elle a essayé de racheter ses fautes aux yeux

d'un Dieu de bonté, elle peut encore redouter et subir les flétrissures du monde, être reconnue par un de ceux qui furent autrefois les témoins ou les complices de ses faiblesses ou de ses folies?...

La figure du docteur s'assombrit : sa réponse se fit attendre ; à la fin, fixant sur Isidora un regard plein de mélancolique sympathie :

— De toute façon, reprit-il, la sagesse ne nous engage-t-elle pas, de deux maux, à choisir le moindre? Songez, belle dame, que j'ai huit ans de plus que le chevalier Tancrède : il peut très-bien me survivre; ces êtres bizarres, maladifs et nerveux ne meurent jamais!... Si je meurs avant lui, il sera seul, absolument seul. Tout n'est-il pas préférable à l'idée de cet isolement?...

— Oh! non! il ne serait pas seul! s'écria-t-elle; il ne serait pas seul!

Et une expression de joie rapide et troublée se peignit sur son visage.

En ce moment, le chevalier Tancrède, comme s'il eût deviné que l'on parlait de lui, parut sortir de sa rêverie, et se tourna vers le berceau de

verdure où le docteur et Isidora étaient assis. Son regard rencontra celui de la jeune femme, qui exerça aussitôt sur lui une fascination étrange. Il se leva, comme poussé par un ressort, traversa la cour d'un pas de somnambule, les yeux fixés sur Isidora, à laquelle il semblait obéir avec une docilité machinale. Elle avait fait signe au docteur, qui laissa sa chaise et se tint à une petite distance. Le chevalier avançait toujours : quand il fut tout près, la physionomie d'Isidora devint encore plus impérative. Elle lui montra la chaise, sur laquelle il tomba, pâle comme un marbre, les lèvres agitées par un mouvement convulsif, les yeux ouverts ; à plusieurs reprises, elle effleura de ses belles mains le front, les épaules et la poitrine de Tancrède : les yeux se fermèrent, mais la face s'éclaira.

Alors, donnant à sa voix une expression de commandement, aussi pâle que lui, mais maîtresse des deux volontés et disposant du secret des deux âmes, elle lui dit :

— Où êtes-vous?

— A Viroflay, soigné par un vieil ami et une femme. Oh! une femme que je...

— Et que désirez-vous le plus?

— Revoir Adolphine... Adolphine, dont le souvenir, depuis que je suis rentré en France, a ressaisi tout mon être...

— Vous ne la verrez pas. Et après, que désirez-vous le plus?

— Retrouver Louise, ma fille, ma fille chérie!

— Ceci n'est pas impossible; mais dites: cette Louise, comment l'avez-vous rêvée?

— Belle comme sa mère, pure comme les anges!...

— Oui, cela devrait être ainsi... Mais, si cette fille, abandonnée par son père, restée seule au monde après la mort de sa mère, sans autre ressource que quelques dons naturels de musicienne et d'artiste, livrée sans défense aux séductions de la vie de Paris et de la vie du théâtre, placée entre la misère et le déshonneur, avait eu le malheur de succomber; si, un matin, elle s'était réveillée coupable avant d'avoir conscience

de sa faute; si cette première chute, en lui ôtant le courage que donne l'innocence, en lui laissant ce vertige qui pousse aux abîmes, l'avait entraînée à des chutes nouvelles; plus tard, si ses efforts pour se relever de son ignominie s'étaient brisés contre d'invincibles obstacles; si enfin, à force de persistance et de repentir, elle avait réussi à remonter cette pente terrible, à laver les souillures de son cœur et de sa vie, à faire un peu de bien aux autres pour réparer le mal qu'elle s'était fait à elle-même; si elle s'offrait à son père, non pas avec une auréole de pureté et d'honneur, mais purifiée devant Dieu par quinze ans d'expiation, consentirait-il à la reconnaître? Et, la reconnaissant, l'accepterait-il pour compagne, pour gardienne de sa vieillesse?

Pendant qu'elle parlait, sa voix s'attendrissait peu à peu, et ce fut presque en suppliante qu'elle prononça ces derniers mots. Elle parut se faire violence pour ne pas tomber aux pieds du chevalier Tancrède. Quant à lui, il semblait en proie à une agitation inouïe. Son sommeil magnétique

rendait à son âme toute la lucidité implacable que le réveil allait lui ôter. Il se débattait dans une lutte douloureuse entre la vie intérieure qui s'éclairait en lui d'une clarté surnaturelle et l'ombre extérieure qui redemandait à l'envahir : un moment, on put croire que le conflit serait au-dessus de ses forces, que sa raison, évoquée par la puissance magnétique, se briserait contre l'invisible barrière. Il bégayait des syllabes entrecoupées, des paroles inintelligibles; une sueur froide couvrait son front; sa figure contractée, convulsive, trahissait une indicible souffrance.

Isidora se releva de toute sa hauteur, et, déguisant sous un accent de dureté l'émotion terrible qui l'agitait :

— Parlez! répondez! dit-elle, je le veux, je l'ordonne; si votre fille, coupable mais repentante, déshonorée mais rachetée pour le ciel et pour vous, était devant vos yeux, que feriez-vous ?

Elle se pencha pour recueillir de plus près les mots qui allaient s'échapper de ses lèvres.

— Je me tuerais ou je mourrais de douleur, répondit-il.

Ce suprême effort le réveilla. Il regarda autour de lui d'un air effaré, comme pour secouer un rêve pénible et bizarre; puis, ramenant son regard sur Isidora, il lui dit avec une câlinerie de vieil enfant gâté :

— Ah! c'est vous, ma belle geôlière! racontez-moi donc quelque jolie histoire, vous qui êtes une fée!

Elle se détourna pour cacher une larme, et dit tout bas :

— C'est bien ; je sais maintenant ce que j'ai à faire. Mon Dieu! donnez-moi le courage d'aller jusqu'au bout!

XIII

LE SACRIFICE

Ce ne fut pas en un jour que le marquis de Cherval — c'est ainsi que nous appellerons désormais le chevalier Tancrède — retrouva l'usage de sa raison. Il y eut des éclipses, des alternatives, des rechutes. Vous est-il arrivé de gravir une côte escarpée, par une matinée d'octobre, en plein brouillard? Parvenu à un sommet inondé de lumière et de soleil, vous regardez en arrière : une brume pâle, aux formes fantastiques, entremêlée d'ombre et de clarté, court par bouffées à travers la plaine, s'accroche aux arêtes des ro-

chers et aux cimes des futaies, dérobe tour à tour et laisse entrevoir des percées de paysage, puis, fatiguée de sa lutte inégale contre les rayons qui la pénètrent, va coller ses lambeaux aux croupes des montagnes, comme des linges mouillés aux flancs souples des baigneuses. Quelque chose de pareil se passait dans l'âme de M. de Cherval, et Isidora assistait à ce mystérieux travail avec une sorte de joie triste. Cette gaze transparente, à peine saisissable, qui séparait, chez le marquis, la pensée du rêve et le monde réel du monde chimérique, elle la voyait peu à peu s'épaissir, prendre corps, s'interposer de plus en plus entre les idées et les songes. En suivant les diverses phases de cette convalescence morale qu'elle avait le droit de regarder comme son ouvrage, elle se disait : « Le jour où mon œuvre sera parfaite m'exilera loin de lui. » Étrange situation que celle de cette fille qui s'était imposé, comme but suprême de sa vie, la guérison de son père, et qui savait d'avance qu'elle ne réussirait à le guérir que pour se condamner à le perdre !

Parfois elle hésitait : elle se demandait s'il ne valait pas mieux se contenter d'un *à peu près*, laisser son malade à l'état de visionnaire et rester pour lui une vision plutôt qu'une personne ; une vision dont son imagination et son cœur pourraient faire ce qu'ils voudraient, plutôt qu'une personne à laquelle sa conscience et son honneur auraient à demander des comptes! L'hésitation durait peu.

Quand Isidora se sentait prise de ces velléités de faiblesse, elle disparaissait pour un jour, et quelqu'un qui l'aurait suivie l'aurait vue se diriger vers Saint-Mandé, frapper à la porte d'un pensionnat de jeunes filles, et bientôt presser sur son cœur une délicieuse enfant de quinze à seize ans qui l'appelait sa marraine et qu'elle appelait Marie. Elle revenait alors, le sourire aux lèvres, soutenue par une pensée qui lui rendait tout son courage, et elle redoublait de dévouement auprès de M. de Cherval. Que de soins! quelles délicatesses féminines et filiales! quels prodiges de divination et de science intuitive,

allant sans cesse du corps à l'âme et de la sensation au sentiment !

Au bout de six mois, sa guérison fut complète; un matin, après lui avoir tâté le pouls et s'être entretenu avec lui pendant une heure, le docteur courut joyeux vers Isidora de toute la vitesse de ses vieilles jambes, et lui dit en riant :

— Notre homme est aussi sensé que vous et moi...

— Est-ce beaucoup dire? répliqua-t-elle avec ce sourire mélancolique qui lui était habituel et lui allait si bien.

La journée fut charmante; les trois amis firent ensemble une longue promenade. Les splendeurs poétiques de l'automne donnaient aux environs de Paris ce qui leur manque, ce qui fait pressentir, à travers et au delà des beautés de la nature, l'infinie et idéale beauté. L'uniforme verdure de l'été avait fait place à ces teintes dont la variété défie les plus savantes palettes. Aux approches du soir, tous les tons criards se fondaient dans une harmonie plus douce; la Seine

coulait paisiblement sous un ciel pur, dont elle reflétait tour à tour l'azur, la pourpre et l'or, à mesure que le soleil inclinait à l'horizon. C'est à peine si une brise légère effleurait les cimes des peupliers et des saules. Il y avait, dans ce frais tableau, de l'idylle et de l'élégie. Les bateaux et les trains de bois flotté formaient comme des taches brunes sur une nappe de moire. Le temps était si calme qu'on entendait à d'immenses distances la voix des canotiers, le cri des martinets, l'amoureux refrain des jeunes couples égarés dans les massifs ou se poursuivant sur la berge. Dans cette grande sérénité du ciel et de la terre, les joies mêmes de l'homme et ses bruyantes ivresses prenaient un air de recueillement et de paix.

— Oh! qu'on est bien ici, et qu'il est bon de vivre! s'écria M. de Cherval en s'appuyant légèrement sur le bras de sa compagne.

Ce n'était plus le même homme : les soins admirables qu'on lui avait prodigués s'étaient peu à peu emparés de sa vie matérielle comme de sa vie morale. Une élégance sévère, appro-

priée à son âge sans l'exagérer, avait remplacé le délabrement de son costume. Sa physionomie reposée, la vivacité de son regard, n'offraient plus rien de fébrile. Son effrayante maigreur, qui le faisait ressembler à un spectre échappé de son cercueil, avait disparu ; ce qu'il en restait n'était plus que cette grâce aristocratique des vieillards de bonne compagnie, dont la taille paraît encore jeune. On pouvait aisément deviner quelle avait dû être, dans son beau temps, la régularité de ses traits, l'expression de son visage. Ses cheveux blancs, dont le désordre attristait autrefois le regard, se relevaient avec une certaine coquetterie sur son front rayonnant d'intelligence, retombaient près des tempes en boucles soyeuses, et se changeaient de broussaille en couronne.

Isidora le contemplait avec complaisance. Pendant qu'il rajeunissait, la pauvre femme avait vieilli : il y a des beautés qui déclinent par gradations lentes, insensibles, et qui portent, année par année, le chiffre de leur âge ; il en est d'au-

tres qui persistent, donnent un long démenti à leur acte de naissance, puis, lorsque arrive une crise, un orage, une secrète douleur, pâlissent et tombent tout d'un coup, livrant au vent des hivers les dernières floraisons de mai. La merveilleuse beauté d'Isidora subissait une de ces atteintes terribles ; mais ce brusque déclin laissait à ses grands yeux toute leur flamme, et cette flamme n'avait plus rien de terrestre.

— Oui, il est bon de vivre, n'est-ce pas? dit-elle en recueillant les paroles du marquis. Vous êtes heureux? vous avez repris la complète possession de vous-même?

— Hé! hé! répliqua-t-il avec une taquinerie charmante; il s'agit de s'entendre. Savez-vous bien, mes chers bienfaiteurs, — et il s'adressait tour à tour à Isidora et au docteur, — savez-vous que je ne suis pas toujours très-sûr d'avoir à vous remercier de votre bienfait? Ce n'est déjà pas si commode, le métier d'homme raisonnable! On a toute la responsabilité de ses idées; on est obligé d'en faire soi-même le triage; on est contraint

d'obéir à sa conscience, à sa raison, à son honneur, au lieu de suivre uniquement sa fantaisie : autant de servitudes qui sont parfois bien gênantes et bien lourdes ! Tenez, ceci me rappelle une histoire de mon temps crépusculaire, de l'époque où ma pauvre intelligence se promenait entre chien et loup... sans être encore tout à fait livrée au loup. C'était peu d'années après ma sortie de France : je me trouvais en Allemagne, au bord d'une jolie rivière, moins jolie que la Seine : j'y fis la rencontre d'un étudiant d'Heidelberg, blond, aimable, poétique, charmant ! Nous nous liâmes en quelques heures, et, au bout de ces quelques heures, nous raffolions l'un de l'autre. Nous causâmes poésie, art, femmes, musique. Plus heureux que moi, il avait sa Gretchen; meilleur que moi, il lui restait fidèle. Il s'appelait Wilhelm comme tous les Allemands qui ne s'appellent pas Franz. Il me récitait du Schiller et du Gœthe; je lui disais du Lamartine et du Victor Hugo : c'était ravissant ! Je n'appartenais plus à ce monde, je voyageais en

plein idéal, en plein rêve. Il fallut pourtant se quitter. J'allai rejoindre, à mon auberge, un vieux Vendéen, un vétéran des grandes guerres, qui, malgré son âge et ses infirmités, — il avait perdu une jambe en se battant à côté de la Rochejaquelein, — était venu, lui aussi, faire le dernier pèlerinage de l'exil. Le soir, je conduis mon Vendéen au café, une de ces bonnes brasseries allemandes où l'on fume, où l'on chante, où les têtes s'exaltent, où les songes ailés flottent dans l'espace, et montent aux solives avec la vapeur des pipes et le refrain des chansons. Il me semblait que j'étais tour à tour Faust, Werther, Puck, Fantasio, Trilby, un esprit de l'air ou des eaux, l'amant d'une willy ou d'une ondine. J'avais la plus grande peine à suivre la conversation de mon Vendéen, qui me racontait ses campagnes avec une précision toute militaire, ou alignait ses espérances politiques en digne lecteur de *la Quotidienne* : pour moi, les révolutions françaises étaient devenues contemporaines de la guerre de Troie, et vainqueurs ou vaincus,

royalistes ou démocrates, passaient à l'état de personnages fantastiques, légendaires, impalpables, pareils aux héros de *Cymbeline* ou de *Comme il vous plaira*. En ce moment, l'étudiant Wilhelm, mon nouvel ami, entra dans le café avec deux de ses camarades : ils paraissaient fort animés ; l'entretien roulait sur les derniers événements qui agitaient encore l'Europe ; les chopes se succédaient avec une alarmante rapidité. Bientôt Wilhelm, de ses lèvres jeunes et fraîches qui semblaient faites pour ne chanter que des mélodies de Schubert et ne murmurer que des paroles d'amour, prononça quelques mots offensants pour une princesse de la maison de Bourbon. Dans la situation d'esprit que j'essaye de vous peindre, ces propos ne devaient pas me faire plus d'effet qu'une insulte à la mémoire de la reine Berthe ou une épigramme contre Titania. Mais le vieux Vendéen me poussa le coude, heurta son pied contre le mien et me regarda entre les deux yeux ; trois détails qui signifiaient : « A quoi pensez-vous? Laisseriez-vous un invalide comme moi

châtier l'insolence de ces mécréants? N'êtes-vous pas le fils du marquis de Cherval? » Pour ramener mon imagination errante, pour la faire entrer dans l'ordre des idées qu'exprimait et personnifiait ce noble vieillard, pour comprendre enfin que je devais être en colère contre l'aimable étourdi qui m'avait charmé pendant toute la matinée et me souriait encore en entrant, il me fallut un violent effort; j'y parvins. « Votre nom! l'honneur! » me disait tout bas ou semblait me dire le Vendéen. Nous nous levâmes tous deux. Je m'avançai vers la table où buvaient les étudiants, et, d'un air formidable, je dis à Wilhelm d'avoir à retirer ses injurieux propos ou à m'en rendre raison. Pendant qu'il fixait sur moi un regard stupéfait, le Vendéen, s'adressant à deux autres buveurs, ajouta : « Messieurs, je ne suis plus qu'une vieille ruine; mais, si le cœur vous en dit, je me battrai assis, au pistolet. » Ces braves jeunes gens étaient habitués à jouer du duel comme de la guitare : ils acceptèrent; j'abrége les accessoires : le dou-

ble duel eut lieu le lendemain. Mon vieux compagnon tua net son adversaire...

— Et vous?

— Moi, je blessai grièvement Wilhelm : en le relevant, j'étais plus pâle que lui; je serrai sa vaillante main, et je lui dis : « Pardonne-moi; je t'aime... l'honneur l'exigeait!... » Eh bien, continua gaiement M. de Cherval, si, au lieu de n'être que fantasque et bizarre, j'avais été tout à fait fou, l'honneur n'aurait rien dit : je ne me serais pas battu; je n'aurais pas blessé Wilhelm, et tout eût été pour le mieux dans le meilleur des rêves possibles !

Ce récit fit frissonner et chanceler Isidora, comme si la lame de l'épée qui avait blessé jadis l'étudiant d'Heidelberg lui eût traversé le cœur. Elle se remit pourtant, et M. de Cherval ne s'aperçut de rien. Le retour fut plus silencieux que le reste de la promenade. Quand ils furent rentrés, le marquis se plongea dans un grand fauteuil qui avait servi à ses *siestes* de convalescent. Pour compléter les joies de la journée, il pria

Isidora, dont la voix, autrefois magnifique, était encore charmante, de lui chanter une ballade qu'il lui avait apprise : cette ballade, d'un poëte inconnu, est populaire en Styrie et en Bohême; le marquis l'avait recueillie dans ses voyages, puis traduite et mise en musique : elle s'appelait *le Grillon du foyer malade*.

Isidora s'assit au piano; elle préluda quelques minutes, comme si elle n'était pas sûre de pouvoir chanter; une mélodie vague, plaintive comme un gémissement, s'exhala sous ses doigts; puis, avec une expression que lui auraient enviée bien des virtuoses, elle commença :

« Je l'ai connu, le grillon du foyer; je l'ai connu dans le bon temps; nous étions tous rangés autour de la cheminée gigantesque où brûlait un tronc de vieux chêne. Nul ne manquait à l'appel : le chien même avait sa place; la brave bête se couchait en rond à mes pieds, et me léchait les mains en me regardant avec des yeux somnolents; mes regards d'enfant se fixaient sur le blanc vi-

sage de l'aïeule, qui servait de centre au paisible groupe. La bise sifflait dans les longs corridors; ses gémissements me causaient un frisson plein de charme. Quand la rafale se taisait, j'entendais le grillon du foyer; sa chanson me disait : « Joie, travail, avenir, succès, tendresse... » J'avais alors douze ans!

» Je l'ai connu, le grillon du foyer; je l'ai connu lors de mon premier deuil : décembre pleurait et grelotait à la fenêtre, les chiens de ferme aboyaient au loin. Nous étions tous rangés autour de la cheminée gigantesque; mais personne n'attisait le feu, et il y avait une place vide: la vieille aïeule était partie! Mes regards d'adolescent se fixaient sur le front pâle de ma mère, toute vêtue de noir. Elle me regardait aussi, et l'on eût dit que son âme souriait à travers les larmes qui coulaient lentement de ses joues. On essayait de dire un mot, mais ce mot se perdait dans le silence comme un caillou dans un gouffre. Au fond de ce silence, j'entendais le grillon

du foyer; sa chanson me disait : « Espérance! » et j'avais seize ans!

» Je l'ai connu, le grillon du foyer; je l'ai connu dans les jours d'ivresse. La mansarde était pleine de fleurs : le chardonneret gazouillait dans sa cage; le soleil d'avril jouait dans les plis des rideaux de perse. Nous n'étions que deux; ou plutôt nous n'étions plus qu'un; car celle que j'avais à mes côtés, c'était encore moi. Elle allait et venait dans la chambre; gaie, fraîche, souriante, légère, blanche, avec des cheveux blonds et des yeux noirs : un lis, un oiseau, une fée; mon regard de jeune homme se fixait sur les traits charmants de l'amante. Nous échangions quelques mots; une caresse parlée! Puis venait un silence plus doux que toutes les paroles, plus doux que toutes les caresses; un silence noté par les battements de nos cœurs... Et dans ce silence, j'entendais le grillon du foyer; sa chanson me disait :« Amour! » et j'avais vingt ans!...

» Je l'ai connu, le grillon du foyer; je l'ai

connu dans les jours de calme : places au foyer, places dans le cœur, la femme et l'enfant avaient tout pris. Quelle paix ! un chaste et pur visage s'encadraït dans le cercle lumineux tracé par la lampe ; une main agile courait sur la broderie commencée ; l'enfant s'était assoupi sur mes genoux : parfois il se réveillait ; je me penchais alors, bas, bien bas, et je voyais ses grands yeux bleus chercher, par-dessus ma tête inclinée, le sourire de sa mère ; et moi, mes regards d'homme se reportaient sans cesse sur l'aimable figure de l'épouse... Au dehors, pas d'autre bruit que les harmonies lointaines d'une soirée d'été à travers champs ; au dedans, j'entendais le grillon du foyer ; sa chanson amie me disait : « Bonheur ! » et j'avais trente ans !

» Je l'ai connu, le grillon du foyer... Mais que dis-je? est-ce lui que j'entends à travers mes rêves de malade? n'est-ce pas plutôt le petit cri de la bouilloire? n'est-ce pas, autour de mes rideaux, le soupir de ceux que j'ai aimés, et qui ne sont

plus? Dans la rue passent les voitures avec un bruit assourdi par la neige; des jeunes gens chantent en chœur cet air de *Martha* qui me rappelle une douce soirée : joies perdues! mélodies éteintes! songes disparus! je souffre, j'ai froid, j'ai soif, j'ai peur. Mon feu jette des lueurs tremblantes, et les ombres des fauteuils s'allongent jusque vers l'alcôve... Mais non, je n'ai plus froid, je n'ai plus peur... Sur mon lit de souffrance s'incline une tête chérie; mon regard de vieux malade s'arrête avec ravissement sur le suave visage de ma fille... Et le grillon du foyer? Il se tait; je ne l'entends plus; mais j'entends la voix de ma fille qui berce doucement mon sommeil : sa chanson me dit : « Prière! » et me console de mes cinquante ans! »

C'est à peine si Isidora put arriver à la fin de cette dernière strophe; une émotion douloureuse la suffoquait; sa voix tremblante, ses larmes, qu'elle ne pouvait plus retenir, ne s'accordaient que mieux avec l'expression mélancolique de ce

petit poëme, et pouvaient être attribués au talent, à l'âme, à la sensibilité de l'artiste. Le marquis de Cherval s'était légèrement assoupi avant les dernières paroles du refrain. Il dormait, le sourire sur les lèvres, la figure éclairée d'un vif éclat de lumière. Au bout d'un quart d'heure, il se réveilla.

— Ah! dit-il en regardant Isidora, je viens de faire un bien doux rêve... J'ai rêvé que vous étiez ma fille!

Le docteur sourit; Isidora eut besoin d'un violent effort pour ne pas éclater en sanglots. M. de Cherval reprit :

— Ah! c'est que je serais bien heureux et bien fier si j'avais une fille qui vous ressemblât...

Une heure après, quand le marquis se retira, elle s'empara de sa main et la baisa avec un redoublement de respectueuse tendresse qui le surprit : une question, un doute, une lueur, glissèrent un moment sur ses lèvres; il se tut pourtant; peut-être attendait-il qu'Isidora lui dît elle-même ses secrets; peut-être réservait-il ses questions pour le lendemain.

Lorsque le docteur et Isidora se trouvèrent seuls :

— Voilà une belle journée, lui dit-il, et vous devez être bien heureuse ?

— Oui, bien heureuse, répondit-elle avec un navrant sourire.

Et, rentrée dans sa chambre, elle fondit en larmes.

Le lendemain matin, M. de Cherval, en s'éveillant, trouva sur sa table de nuit un paquet soigneusement cacheté de noir, dont l'enveloppe portait son nom : c'était le journal et l'adieu d'Adolphine.

Les grisettes sentimentales n'étaient pas rares, il y a trente ans : celle-là avait véritablement une âme haute, pure et passionnée. Elle avait aimé à en mourir, et l'abandon de son amant l'avait frappée au cœur. Tant qu'elle s'était sentie soutenue par un reste d'espérance, elle avait bravement fait face à la douleur, à la pauvreté, au travail ; mais chaque année, en s'écoulant, diminuait l'espoir et aggravait la détresse. Encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté,

Adolphine avait commencé par subir bien des offres humiliantes, qu'elle repoussait avec une fermeté simple et douce; peu à peu les protecteurs intéressés disparurent; un jour, la beauté s'en alla, fatiguée de cette lutte inégale contre le travail et les larmes. Bientôt, la femme ne fut plus que mère : ses angoisses changèrent d'objet, mais n'en furent peut-être que plus cruelles.

Elle avait ignoré toujours un détail qui ne l'eût pas consolée, mais qui, si le malheur des temps l'eût permis, l'aurait un peu rassurée pour sa fille. Le marquis de Cherval, père de Tancrède, était inflexible, mais à sa manière, à la façon des vrais grands seigneurs d'autrefois. Tout en maudissant cette *fille de rien*, cette *espèce*, qui menaçait d'infliger à sa maison l'ignominie d'une mésalliance, il n'entendait pas que son fils, s'il avait enfin le courage de rompre ces indignes liens, en agît comme un commis de magasin qui se brouille avec une fille de boutique. Quelle n'avait pas été la surprise de Tancrède et de son ami le docteur, quand ils virent que le marquis, dans son testa-

ment, laissait à la demoiselle Adolphine Féart une somme de cinquante mille francs reversible sur sa fille! Évidemment, à ce legs si imprévu il y avait une clause tacite, rigoureuse, sous-entendue par le testateur : c'était la rupture de Tancrède avec Adolphine; mais, par une délicatesse aristocratique, le marquis n'en avait rien dit : il était sûr que son fils le devinerait; en effet, nous avons vu qu'il ne fut que trop bien deviné et obéi.

Hélas! cette indemnité que la pauvre abandonnée n'eût acceptée que comme mère, fut perdue pour elle. Décidé à ne pas retourner à Paris, Tancrède envoya la somme à un banquier de sa connaissance, et l'on peut croire que son chagrin, les ombres qui l'envahissaient, le désordre de ses idées, redoublèrent encore la négligence qu'il apportait dans les affaires d'argent. On était alors en pleine crise, trois ou quatre mois après la révolution de juillet. Le banquier en profita pour faire faillite; les cinquante mille francs furent engloutis dans le naufrage, et Adol-

phine ne se douta jamais qu'en lui arrachant son bonheur, on avait du moins songé à la sauver de la misère.

La misère était arrivée, et, avec elle, tout son sinistre cortége. Quelle ressource pouvaient offrir, dans ces années de trouble et de malaise public, quelques travaux d'aiguille, quelque commandes mal payées, quelques chétives broderies? Il avait fallu vendre, pièce à pièce, brin à brin, tout ce qui, dans ce nid charmant où l'amour heureux avait mis jadis quelques-unes de ses élégances, ne représentait pas le strict nécessaire. Mais Adolphine ne pouvait pas se résoudre à se défaire du coffret : elle y attachait une idée superstitieuse, un souvenir mêlé de pressentiment. Au plus doux moment de sa vie, au retour d'une délicieuse promenade, Tancrède lui avait donné ce coffret, qui lui venait de sa mère, et, en le lui donnant, en y gravant la date et les deux noms, il avait voulu, disait-il, consacrer et fixer l'avenir de leurs belles tendresses. Il semblait à la malheureuse femme que, tant que ce

gage lui restait, tout espoir n'était pas perdu pour elle.

Pourtant la situation s'aggravait de plus en plus : le travail dépassait les forces; Adolphine, déjà souffrante, eût bientôt succombé, si, à défaut d'autre appui, elle n'eût appelé à son aide toute son énergie maternelle : n'avait-elle pas à lutter pour deux? Sa chère Louise était là, tour à tour joyeuse et pensive, souriante et rêveuse, levant sur elle ses grands yeux, qui lui rappelaient sans cesse l'amoureux regard de Tancrède, et où se révélait déjà tout un monde de passion confuse et de curiosité ardente. Ce qui fait l'orgueil et la joie des autres mères ajoutait aux angoisses d'Adolphine : elle assistait en tremblant à cet épanouissement de la vie sur un jeune visage et dans un jeune cœur, à cette métamorphose parfois lente, parfois soudaine, où l'enfant qui s'est endormie la veille, calme et le sourire sur les lèvres, se réveille pâle et inquiète, et s'appelle une jeune fille.

C'est ici que nous détacherons du testament

d'Adolphine quelques lambeaux qui tiennent de plus près à notre sujet, et qui compléteront ce récit.

« Décembre 1842.

» ... Il y a douze ans que vous m'avez quittée, douze ans que je suis sans nouvelles de vous, que que je serais seule, absolument seule, si je n'avais à mes côtés notre Louise pour me rappeler sans cesse celui qui a voulu m'oublier : je ne vous dirai plus rien de mon amour; j'en ai vécu et j'en mourrai. A quoi bon, d'ailleurs? Je suis maintenant une vieille femme : je ne dois plus, je ne veux plus vous parler que de votre fille.

» Lirez-vous jamais ces tristes pages? Où êtes-vous? Que faites-vous?... On me dit que les journaux ont annoncé votre mort... Je n'y crois pas... Quand on s'est aimé comme nous nous sommes aimés, comme je vous aime, il me semble que l'un des deux ne peut pas périr sans que l'autre sente au fond de tout son être quelque chose qui se déchire et qui meurt : non, vous

vivez, j'en suis sûre; loin, bien loin de nous : un jour, vous reviendrez en France; vous ne me retrouverez plus... Et Louise?...

» Cette enfant m'effraye : elle sera trop belle! elle vous ressemble; elle a vos yeux, ces yeux qui parlent sans cesse d'un monde invisible, d'une vie surnaturelle... Vous souvient-il de ce livre que vous me lisiez dans notre beau temps, et où il était question de ces prédestinés de la passion et du malheur, qui en portent sur le front le présage avant d'en subir le ravage? Louise est de celles-là : vous souvenez-vous encore de ce bois de pins que nous parcourions un jour, — oh! le beau jour! — ma main dans votre main, mon cœur battant près du vôtre? Tout à coup un souffle de vent passa à travers ces branches, et il s'en exhala, avec un vague parfum, une musique ineffable : vous me dîtes que, si on suspendait une harpe à ces branches harmonieuses, la musique serait plus belle encore, plus étrange, et ressemblerait au gémissement des âmes... Eh bien, Louise me fait songer à ce bois mélodieux,

à ces harpes mystérieuses. Elle rit pour un rien, elle pleure sans savoir pourquoi; elle chante comme si elle avait à épancher un trop-plein de sensations qui l'agitent et qu'elle ne comprend pas; elle récite avec une expression singulière les vers de Racine et de Lamartine, que j'ai fini par savoir par cœur en vous écoutant. Vous m'aviez fait prendre quelques leçons de piano, et je n'ai jamais été qu'une bien humble écolière : ma fille m'en remontrerait déjà; comment? Je n'en sais rien; c'est un instinct, une vocation. Nous sommes trop pauvres pour avoir un piano, et il y a longtemps que j'ai été forcée de vendre celui que vous m'aviez donné. Mais Louise a fait la conquête d'un vieil organiste de Saint-M..., le meilleur et le plus aimable des hommes, qu'on appelle ici familièrement le père Marcel, et qui demeure dans notre maison. Je l'ai conduite chez lui deux ou trois fois par semaine, et, au bout de quelques mois, savez-vous ce qu'il m'a dit? — « Madame, votre fille sera une grande artiste. »

» Il en est de même pour le chant; je me suis

aperçue que Louise avait une voix magnifique. Nous n'allons jamais au théâtre, et nous n'avons pas de quoi acheter une romance. Louise se tient près de la fenêtre; elle écoute ces orgues de Barbarie que les heureux du jour trouvent si irritants, et qui, dans certaines dispositions de l'âme, nous plongent, nous autres pauvres gens, dans une mélancolique rêverie : quand un air lui plaît, elle court chez le père Marcel; elle lui répète ce qu'elle vient d'entendre, et elle ne laisse le bonhomme en repos que quand il lui a fait redire au piano la mélodie et les paroles : alors, c'est une ivresse! Cet air, à peine reconnaissable dans la rue, elle s'en empare, elle en pénètre toutes les délicatesses, elle y met la couleur, l'accent, la vie, la note juste, et souvent le compositeur applaudirait l'interprète. Mais, hélas! que de séductions! que de dangers je prévois! Depuis le sixième étage jusqu'à la loge du concierge, il n'est bruit ici que des destinées brillantes, promises à la *petite merveille!* Tantôt c'est la belle dame du premier qui lui dit en souriant le mot obligé :

« Ma chère enfant, vous avez dans votre gosier soixante mille livres de rente! » — Tantôt c'est l'agent de change du second qui s'écrie : « Courage! vous serez une Grisi, et vous verrez à vos pieds tous les *impresarii!* » Tantôt c'est le petit rentier du quatrième, qui l'arrête sur le palier de l'escalier, lui caresse le menton, et ajoute d'un air doctoral : « Mademoiselle Louise! je suis allé hier soir à l'Opéra-Comique; on donnait *la Dame Blanche :* je me disais que, dans deux ou trois ans peut-être, j'aurais le plaisir d'assister à vos débuts, et je vous jure — montrant ses mains — que ces battoirs ne resteront pas oisifs. Quel bonheur, ce jour-là, pour madame votre mère! » — Souvent, en passant devant la loge du concierge, j'entends sa femme qui répète aux commères du quartier : « Un peu de Conservatoire, et un peu de protections, je vous dis, madame Maléchard, que cette petite sera première chanteuse, et donnera à sa maman un châle de cachemire... ce que j'avais rêvé pour ma Célina; mais elle n'a pas voulu mordre au solfége. »

» Tous ces propos fermentent dans l'imagination de Louise : de temps à autre, elle s'interrompt brusquement dans son travail ou dans sa causerie : sa physionomie s'illumine, comme du reflet d'une flamme qui brûlerait en dedans ; ses beaux cils s'abaissent sur ses paupières closes, et elle me dit : « Maman, tu ne pleureras pas toujours : je n'aurai pas le chagrin de te voir toujours écrasée de travail pour gagner quelques sous. Sais-tu, je n'ai qu'à fermer les yeux... tiens, comme ça !... et, au lieu de notre pauvre chambre, je vois des salles splendides, des milliers de bougies et de fleurs, des femmes éclatantes de parure et de beauté, tout un monde d'enchantements... Et on m'applaudit... et je suis reine... et tu te reposes... et tu es heureuse !... Et j'entends une voix merveilleuse qui chante en moi des airs célestes, en attendant qu'elle sorte de mes lèvres et ravisse tout ce monde de diamants, de dentelles et d'or ! » — La pauvre enfant me dit tout cela d'un ton inspiré : moi, pour cacher mon trouble et mes larmes, je

tends les bras : nous nous serrons avec transport l'une contre l'autre. Un moment, je me laisse subjuguer par cet enthousiasme et ces rêves... Mais quel réveil ! La confiance de Louise me glace d'épouvante : quelle torture d'esprit et de cœur, quand je songe à tous les périls que cette ardente nature lui prépare, à toutes les tentations qui arment le Paris riche contre le Paris pauvre ! Et Louise a quinze ans à peine ; et je suis malade ! Et je ne sais pas toujours, la veille, si nous aurons le pain du lendemain ! »

« Décembre 1844.

» ... Deux ans se sont écoulés sans que j'aie eu le courage de reprendre la plume ; mes forces s'usent et s'en vont ; j'achève de mourir ; quand je vous écrivais, j'étais déjà une vieille femme ; à présent, je suis un fantôme : toujours les mêmes souffrances, les mêmes privations, les mêmes angoisses. Tout s'assombrit et s'éteint en moi et autour de moi, tout, excepté la beauté de Louise, qui rayonne dans cette misère et dans cette nuit.

Sa beauté! elle m'effrayait il y a deux ans : que dirai-je aujourd'hui? C'est un effroi de tous les instants; je n'ose pas la laisser sortir seule, et pourtant je puis à peine me traîner. Ah! que Dieu la protége, puisque vous n'êtes pas ici pour la protéger! Cette figure d'ange, cette taille de déesse, cette voix qui émeut les plus insensibles, ce talent qui a grandi sans maître, il me semble que tout cela m'échappe ou va m'échapper... il me semble que, si je meurs, Louise est perdue, et cette idée, qui me consume, rend ma mort plus prochaine encore... On me parle du Conservatoire, de protecteurs à solliciter, de débuts possibles... Oh! j'ai peur, j'ai peur!

» ... Cependant nous avons un ami, bien sûr et bien fidèle, celui-là... c'est le vieux père Marcel... Quel bonhomme! naïf et dévoué, pieux et mélomane; une âme d'artiste avec une tournure de sacristain : je parierais qu'il fait sa prière dans les entr'actes du Théâtre-Italien, dont il ne manque pas une soirée... L'autre jour, il a conduit chez moi son vieil ami, l'abbé Séverin, curé de

l'église où il tient l'orgue : tous deux m'ont rassurée ; tous deux m'ont dit qu'il valait mieux que Louise fût cantatrice, que si nous nous laissions mourir de faim. Marcel avait fait porter son piano dans notre chambrette : ma fille a joué l'*Invitation à la valse ;* elle a chanté l'*Adieu*, de Schubert, la romance du *Saule*, le *Casta diva*, de Bellini ; elle semblait transfigurée ; des larmes sillonnaient les joues du vieux prêtre.

» — Madame, m'a-t-il dit ensuite avec un charmant sourire, le bon Dieu, en prodiguant à mademoiselle votre fille ces dons presque surnaturels, n'a évidemment pas voulu qu'elle fût couturière ou blanchisseuse. Faisons de nécessité vertu ; je ne croirai jamais qu'on se damne pour le fait seul d'avoir chanté Glück et Mozart ; il y a, dans le monde même des honnêtes gens, mille choses plus coupables que celle-là. Le théâtre n'est plus ce qu'il était autrefois. L'Église jadis le maudissait, mais elle s'est ravisée. Depuis que nous nous sommes aperçus que la plupart des puissances et des grandeurs de ce monde étaient livrées à de

mauvais comédiens, elle a cessé d'excommunier les bons. C'est pourquoi je laisse là-dessus mes pleins pouvoirs à mon excellent ami Marcel. Vous pouvez vous fier à lui; c'est une des plus belles âmes que je connaisse!... »

« 10 février 1845.

» ... C'en est fait, voilà Louise au Conservatoire... Ses professeurs lui promettent d'éclatants succès... Oui, mais d'ici là?... Ma faiblesse augmente; je me tue par mes derniers efforts pour dissimuler le mal qui va m'emporter... En janvier, le médecin m'avait défendu de quitter ma chambre; maintenant, c'est à peine si je puis me lever... Mes derniers sous, mes derniers meubles, mon linge, une de mes deux robes, tout y a passé; puis un peu d'argent prêté par le bon père Marcel, presque aussi pauvre que nous... Oh! qu'il est affreux de se sentir mourir, au moment où Louise va courir plus de dangers!... Ce brave Marcel! il aime Louise comme sa fille... S'il l'épousait, je mourrais plus tranquille. Le nom d'un

honnête homme est une sauvegarde... mais... quelle idée folle! il serait son grand'père... Elle ne consentirait jamais!

» ... Oui, il est bien dévoué, il a compris qu'avant de chanter sur un théâtre, d'arriver à la fortune qu'on nous promet, il fallait vivre... Il s'est fait solliciteur, et, hier, il est venu tout radieux m'annoncer le succès de ses démarches; ma fille est admise comme choriste dans les concerts du Conservatoire, et Marcel a l'espoir de la faire chanter cet hiver dans la chapelle des Tuileries. C'est le pain de chaque jour assuré jusqu'aux débuts.

» — Mon cher maître, lui ai-je dit en le voyant s'essuyer le front, que de peines nous vous donnons! Dieu seul peut vous récompenser... Je suis certaine que, pour atteindre le but au milieu de tant de concurrences, vous avez arpenté tout Paris, fait cent visites, essuyé vingt rebuffades, passé de longues heures dans bien des antichambres...

» — Ah! je vous en réponds, a-t-il répliqué

gaiement; la bataille a été chaude; mais la victoire est à nous. Nous avons battu des protégées de maréchaux de France, de sénateurs, de membres de l'Académie des beaux-arts, et même des premiers sujets de la danse... Aussi, à moi tout seul, je n'aurais pas réussi... Mais nous avons rencontré un puissant auxiliaire en la personne du comte de Warden, un de nos dilettantes les plus distingués; excellent musicien, charmant compositeur de salon, qui a même un acte reçu, depuis sept ans, à l'Opéra-Comique...

» Ce nom, que j'entendais prononcer pour la première fois, m'a bouleversée. Les mères ont de ces pressentiments!

» — Mon ami, ai-je dit à Marcel en m'efforçant d'affermir ma voix, ce comte de Warden, vous le connaissez?... Est-il jeune?...

» — Hé! hé! de trente à trente-cinq ans.

» — Élégant? beau? brillant?

» — Superbe!... un physique de premier ténor... Figurez-vous... — Mais j'oublie que vous

n'allez jamais au spectacle... — Figurez-vous Mario[1] dans *il Barbiere di Siviglia...*

» — Et... dites-moi... il a vu Louise?...

» — Oui, mais toujours à mon bras... Oh! je suis tranquille... j'ai donné autrefois au comte de Warden des leçons de contre-point, et il respectera Louise comme si elle était ma fille...

» ... Ainsi donc, dans une société corrompue, l'extrême naïveté peut être aussi dangereuse que le vice... Je tremble... il me semble que Louise a pleuré... Je n'ose pas la questionner, et je n'ai pas un mois à vivre!... »

« 15 février.

» — Malheureuse! Louise est perdue, et je ne puis rien, pas même retarder mon agonie qui approche, et dont ma fille ne se doute pas encore!... J'étais clouée sur mon lit... Marcel est un imbécile... Ah! je craignais de mourir trop tôt... maintenant, je meurs trop tard!... »

Après cette date fatale du 15 février 1845, le

[1] Mario en 1845.

journal d'Adolphine ne contenait plus que quelques lignes écrites d'une main mourante :

« ... Louise est revenue... trop tard. J'ignore encore si le mal est irréparable : ce que je sais, c'est que la pauvre enfant, trop jeune, trop belle, trop forte pour croire à la mort, s'était fait illusion sur mon état; qu'en me revoyant pâle et glacée, en apprenant que je n'avais plus que quelques jours à vivre, elle a éprouvé une crise de désespoir qui m'a effrayée pour sa raison, et qui eût désarmé les juges les plus sévères. Les sanglots la suffoquaient.

» — Maman, pardonne-moi ! me disait-elle, prosternée au pied de mon lit... Je n'ai songé qu'à ta misère, à cette misère dont tu meurs... Et puis je ne savais pas... on m'avait dit que je pouvais obtenir quelque argent d'avance... Cet argent, il me le fallait pour payer le médecin... pour acquitter nos dettes, pour t'avoir du bouillon, du pain... Oh! pardon, pardon !...

» Que pouvais-je ? Elle tremblait, elle pleurait,

elle avait la fièvre... sa main brûlante avait saisi la mienne : je l'ai embrassée et bénie.

» ....L'agonie approche : je ne suis pas seule; Louise ne me quitte plus, j'ai revu l'abbé Séverin et le père Marcel... Lui aussi, me demande pardon... Je mourrai réconciliée avec Dieu : j'ai tant souffert, et je t'aimais tant, qu'il me pardonnera mes fautes, qu'il accueillera mon repentir et mes larmes... Adieu, je ne dois plus songer qu'à lui; mais, avant de renoncer même à ton souvenir et à ton image, un mot, un mot encore : Si tu reviens en France, si tu retrouves notre Louise, fais comme moi; ne la maudis pas, et, avant de la repousser, pense à tout ce qui l'excuse. Ma santé, ma détresse, ton absence, sa beauté, sa jeunesse, tout, jusqu'à cette imagination d'artiste, qui lui vient de toi, l'exposait, la condamnait d'avance à succomber ; ce n'est pas une pécheresse, c'est une victime. Ah! qu'elles sont heureuses les jeunes filles que la société protége, que garde le foyer domestique, qui grandissent sous l'œil vigilant d'un père et d'une mère!... Si tu avais

été là !... Mais non, je ne veux pas que ma dernière parole soit un reproche... Je n'ai pas vendu le coffret ; je le recommande à Louise : un jour, peut-être, elle te le rendra... Adieu encore !... Je t'aime... je vais prier pour Louise et pour toi !... »

Adolphine était morte le 26 février 1845.

Au bas de cette dernière page, M. de Cherval lut ces mots, fraîchement tracés, et d'une autre écriture :

« Demain, à midi, Saint-Mandé ; aller au pensionnat de mademoiselle Dorigny, y demander Marie-Adolphine. »

Ce qu'il ressentit, nous n'essayerons pas de le peindre : ses remords, sa douleur, ses nouvelles espérances faillirent le faire retomber dans cet état de folie d'où il sortait à peine, et qui avait causé tous ces malheurs. Vous jugez s'il fut exact au rendez-vous : son cœur battait comme s'il eût

espéré retrouver à la fois une femme, une sœur et une fille.

On l'attendait, et on lui présenta une délicieuse pensionnaire de quinze ou seize ans, reçue dans l'établissement sous le nom de Marie-Adolphine Cherval, orpheline de père et de mère.

— Et Isidora? madame Isidora? demanda-t-il tout tremblant de surprise, d'anxiété et de joie.

— C'est ma marraine ; elle m'a recueillie quand je n'avais que quelques mois, après la mort de ma mère...

— Votre mère?... Elle est donc morte?

— Oui, et ma grand'mère aussi; et tous mes parents, excepté mon grand-père... Ce grand-père, c'est vous : je vous aimerai bien.

Et, d'un mouvement plein de grâce naïve, où il y avait à la fois de l'enfant et de la jeune fille, elle sauta au cou de M. de Cherval.

Il eût été, en dépit de ses remords et de ses regrets, le plus heureux des hommes, si un nom, un doute, une ombre, ne s'étaient mêlés à son ravissement et à ses transports.

— Mais elle? elle? Isidora? ma sœur de charité? ma bienfaitrice? où est-elle, et qui est-elle? répétait-il en répondant aux tendres caresses de Marie-Adolphine.

Ils revinrent ensemble à Viroflay; là, on remit à M. de Cherval une lettre qu'il ouvrit précipitamment : voici ce qu'il y lut :

« Celle-là est digne de vous, digne de s'appeler Marie-Adolphine de Cherval. Elle sera pour vous une autre moi-même, avec l'innocence de plus et les années de moins. Aimez-la! protégez-la mieux que je n'ai été protégée, et, un jour, si elle vous est demandée par un honnête homme, qu'il la tienne de vous seul.

» Votre Adolphine — ma mère — est, depuis vingt ans, au cimetière du Père-Lachaise; — dans les derniers temps de sa vie, nous avions changé de quartier pour nous rapprocher du Conservatoire, et nous logions près du boulevard Saint-Martin.

» Elle fut portée au cimetière dans le corbillard

des pauvres, et déposée dans le terrain commun. Plus tard, lorsque je fus menacée de voir disparaître la petite croix de bois noir qui m'indiquait la place où j'avais inscrit son nom, je... je fis argent de tout, et je rachetai le terrain. C'est alors que, prise entre les griffes de la Bolivar, vous croyant mort, tentée de vous haïr vivant, je lui vendis le coffret qu'un hasard providentiel a remis entre vos mains et qui nous a servi à nous retrouver. Plus tard encore, dans un de mes rapides moments de richesse, j'ai fait élever à la même place une pierre tumulaire, entourée d'une grille, et le nom qui se lisait sur la croix se lit maintenant sur la pierre. Vous irez quelquefois, n'est-ce pas ? avec ma fille, avec Marie, y pleurer et y prier; le gardien me connaît : vous vous ferez désigner l'endroit en vous réclamant de madame Isidore.

» Adieu ! depuis longtemps Louise n'existait plus pour personne; Isidora ne doit plus exister pour vous : à l'heure où vous commenceriez vos recherches, il est probable que je ne serais plus

en France. Marie, Marie-Adolphine, continuera mon œuvre auprès de vous. Puisse-t-elle avoir tout le bonheur qui a manqué à sa mère et à la mienne! Puisse l'expiation racheter les fautes! mon sacrifice m'obtiendra le pardon du ciel : je n'ai plus rien à attendre ni à demander ici-bas. »

XIV

....Quelques semaines après, dans les premiers jours de novembre, un groupe assez remarquable descendit de voiture près du Château-d'Eau, à l'angle de la caserne du Prince-Eugène, et s'achemina lentement vers le cimetière du Père-Lachaise : — deux vieillards et une toute jeune fille. Les deux vieillards étaient en noir; la jeune fille était en deuil. On a déjà reconnu le docteur Sarazard, le marquis de Cherval et Marie-Adolphine.

Le docteur, usant de son autorité souveraine, avait formellement défendu à son vieil ami de trop hâter cette visite funéraire. La tête, chez

M. de Cherval, n'était pas encore bien solide : toutes ces émotions l'avaient brisé. Il fallait lui ménager le réveil de ses sentiments et de ses souvenirs, comme on ménage aux convalescents la nourriture, l'exercice et le grand air.

On était à la fin de l'Octave des Morts : ces trois semaines avaient suffi pour faire du doux automne d'octobre l'automne lugubre de novembre, — de la saison des fruits mûrs celle des feuilles mortes. M. de Cherval, en levant les yeux vers le ciel, voyait passer de gros nuages noirs, qu'il aurait pu saluer comme d'anciennes connaissances; car il leur avait bien souvent confié ses rêves de visionnaire. Humide et sombre, Paris offrait cet ensemble de tristesse où se combinent le deuil de la nature, celui des âmes, et cette inexprimable mélancolie particulière aux grandes villes. Des bouffées de vent chaud, apostées au coin des rues, gémissaient à l'oreille des passants; ils frissonnaient, comme s'ils avaient senti leur front et leurs joues effleurés par les caresses des morts.

Bientôt notre groupe entra dans l'immense en-

ceinte; peut-être le docteur n'en était-il pas à sa première visite : il parut se reconnaître aisément au milieu du funèbre dédale. La triste promenade fut longue. Marie tremblait un peu en serrant le bras de son grand'père.

A la fin, ils arrivèrent en face d'une pierre simplement sculptée, qu'entourait une grille en très-bon état. Dans le petit espace compris entre la pierre et la grille croissaient des chrysanthèmes, dont les tons violets ou or bruni s'accordaient avec la tristesse du lieu et de la saison. Le gardien leur dit que, depuis quinze ans, les fleurs n'avaient pas cessé d'être renouvelées de mois en mois, depuis les églantiers d'avril jusqu'aux chrysanthèmes de novembre.

Sur la pierre, on lisait cette inscription :

ADOLPHINE

NÉE LE 16 NOVEMBRE 1810 : MORTE LE 26 FÉVRIER 1845.

PRIEZ POUR ELLE !

Par un sentiment de délicate fierté, Isidora

n'avait pas voulu écrire le nom de famille de sa mère, et elle n'avait pas osé lui donner le nom de M. de Cherval.

Le marquis regardait autour de lui d'un air agité. Tout à coup son pâle visage exprima une vive surprise. Un singulier hasard avait permis que la simple pierre tumulaire d'Adolphine fût proche voisine d'un splendide tombeau tout neuf, monument élevé par l'orgueil à l'homme dont dont nous avons vu, au commencement de ce récit, M. de Cherval suivre le convoi par un caprice de rêveur spleenétique. Peu à peu, il reconnut tous les détails, tout le cadre de cette scène :

— Quoi ! c'était ici même ! se dit-il : lorsque, il y a un an, j'assistais, en amateur, à ce spectacle de vanité posthume, rien ne m'a averti que là, sous ces touffes de lierre et de fleurs, celle que j'ai tuée, celle que je pleure, gisait oubliée !

Et son regard allait du monument à l'humble tombe, qui n'était séparée de son superbe voisin que par un rideau de cyprès.

Il y eut un silence ; puis Marie, tournant vers

M. de Cherval ses beaux yeux d'un azur céleste, lui dit timidement, à demi-voix :

— Pourquoi donc ma bonne marraine n'est-elle pas ici?

— Elle est partie.

— Et elle reviendra?

— Peut-être.

Il était trop absorbé dans ses douloureuses pensées pour remarquer un léger mouvement qui se fit dans le rideau de cyprès ; une main écarta quelques branches ; des yeux ardents se fixèrent à travers la sombre verdure : c'était Isidora qui dévorait du regard tout ce qu'elle aimait en ce monde, tout ce qu'un point d'honneur, peut-être excessif, la condamnait à quitter.

Le marquis de Cherval poursuivait sa mélancolique rêverie.

— Voilà donc, disait-il en montrant tour à tour au docteur les deux tombeaux, voilà comment tout finit. Célébrité, amour, double rêve de ma jeunesse, foi, illusion, enthousiasme, espérance, tout est néant et mensonge!

Avant de lui répondre, le vieux médecin lui indiqua, d'un geste, Marie, agenouillée devant la grille, et priant dans une pose séraphique ; jamais la beauté des premiers printemps, la grâce de l'adolescence, la pureté des premiers songes, la virginale innocence, la fraîcheur veloutée de l'âme, ne s'étaient révélées sous une forme plus enchanteresse.

— Regardez et taisez-vous ! dit tout bas le docteur avec une brusquerie amicale, à celui que nous appellerons, en finissant, le chevalier Tancrède. Taisez-vous, ou, d'un coup de baguette magique, je vous replonge dans votre folie. Cette enfant nous donne, à son insu, une leçon suprême : savez-vous ce qu'elle nous dit dans le plus doux de tous les langages ?

Ce qu'un grand poëte vient d'écrire en marge d'un livre où il n'y a, hélas ! ni foi ni amour :

AMA, CREDE.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

Imprimerie L. TOINON et Ce, Saint-Germain.